

SCIENCE & HISTOIRE
NOUVEAU!

N° 3 - Trimestriel

MONDADORI FRANCE

Exclusivité!

GUERRES

& Histoire

« Sarajevo
1993 : mission
anti-sniper »



Le colonel
Michel Goya
raconte...



Guerre de Genpei,
l'aube des samourais



à Bérézina, désastre
ou victoire ?



À Zama, Scipion met
Hannibal échec et mat



Dossier

Les Paras

La faillite d'une arme Le triomphe d'un mythe

L 17103-3-F: 5,95 € - RD



DOM: 6,50 € - BEL: 9,95 € - CH: 7,80 € - CAN: 9,25 \$ CAN - AND: 5,95 € - ESP: 5,95 € - FR: 5,95 €

Histomania

Petits soldats anciens et modernes

Figurines civiles et militaires,

Véhicules et blindés,

Décor et accessoires.

First Legion, King and country, Thomas Gunn, John Jenkins designs,
Black Hawk, W. Britain, The Collector's showcase, The Old Northwest Trading Co,
JG Miniatures, Forces of valor, Figurines FH



FAITES VOS ACHATS EN LIGNE

SUR NOTRE SITE INTERNET

www.histomania.fr

Païement sécurisé - VENTE PAR CORRESPONDANCE



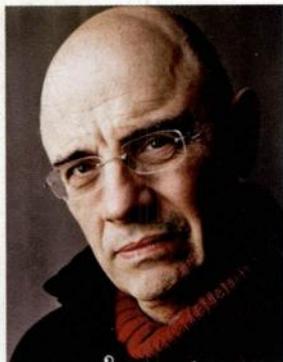
Centre d'affaires Unika 11 rue des Moulières 06110 Le Cannet - Tél/Fax (+33) (0)4 93 68 41 26
Email : histomania@wanadoo.fr - Site internet : www.histomania.fr

EDITORIAL

Chers lecteurs, ce troisième numéro possède une tonalité franchement tricolore. Pas moins de six articles traitent en effet des armes françaises. Le problème du statut de la bataille de la Bérézina ressurgit : victoire de qui, défaite de qui ? Un grand classique de l'histoire militaire tant il est vrai que la plupart des batailles donnent des résultats seulement relatifs, rarement définitifs. Notre enquête sur le désastre sanitaire de 1914 offre un curieux rebond à cette problématique erronée de la bataille décisive. Que 40 000 poilus soient morts stupidement de leurs blessures s'explique par la certitude — partagée par tous les belligérants — que le conflit allait se dénouer dans une bataille géante et, qu'à Noël au plus tard, tout le monde serait rentré chez soi. À l'opposé de cette illusion, Vauban, dont Hervé Drévilion nous explique quel grand penseur il fut. L'ingénieur du roi a en effet posé l'idée cardinale : la guerre est affaire de longue haleine parce qu'elle engage toutes les forces de l'État. L'exclusivité de cette livraison d'automne nous vient du colonel Michel Goya qui raconte sa lutte antisniper, cette forme de combat particulièrement atroce qui a tué des milliers de fois à Sarajevo. L'état d'impréparation de son bataillon de marsouins est patent mais sa capacité d'adaptation force l'admiration. Nos troupes au sol ont fait dans le chaudron bosniaque une guerre à la française : débrouille, intelligence politique, faibles moyens. Là aussi, nous pouvons entendre un curieux écho à ces mots dans le dossier paras et dans l'article sur le raid brésilien de ce diable de Duguay-Trouin. Pour suivre une piste ouverte par Benoist Bihan*, il y a une parenté étroite entre la culture corsaire — bien française — où l'initiative du commandant prime sur tout, et le culte des troupes légères — bien gaulois lui aussi — qui se manifeste dans le mythe du parachutiste. Notre dossier n'est pas polémique : il s'appuie sur les faits. Les paras n'ont jamais été une arme décisive, et les fiascos aéroportés sont plus nombreux que les demi-victoires. En revanche, ils ont engendré un mythe, particulièrement virulent dans l'Hexagone, et toujours vivant. Ce mythe glorifiait une infanterie légère d'élite, « *souple, féline et manœuvrière* » selon les mots du général Bigeard. Reconsidérer ce mythe à l'aune de l'histoire est le grand chantier de ce numéro. Fidèlement vôtre. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

*Historien, chercheur en stratégie, rédacteur en chef adjoint des revues *DSI-English Edition* et *Histoire & Stratégie*, animateur du blog *La Plume et le Sabre*.



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint.
N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLasha**
Conseiller de la rédaction.
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Conseiller de la rédaction.
Colonel, historien militaire, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherches stratégiques de l'École militaire.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.

EXCLUSIVITE



SOMMA

SUR LE FRONT



6-13 →
Sarajevo 1993,
les snipers dans le viseur
Le colonel Goya raconte le duel
de ses marsouins avec les « tueurs
en chambre ».



NOTRE ENQUETE

80 → Le calvaire des blessés
de 1914 aurait pu être évité

Les médicaments existaient et pourtant 40 000 poilus sont
morts dans d'affreuses conditions. La hiérarchie du Service
de santé français s'est tout simplement trompée de guerre
en faisant ses prévisions...



18 → Caméra au poing
Falloujah, premier siège du XXI^e siècle

Novembre 2004 : les photographes Jérôme Sessini et Franco Pagetti
suivent une unité de marines chargée de nettoyer la ville irakienne.
Un travail ingrat et dangereux au milieu d'insurgés suicidaires.

54 → Chasse aux mythes
La Bérézina, débâcle ou victoire ?

Trois interprétations différentes de la traversée de la rivière
biélorusse par la Grande Armée en retraite. D'où il ressort
que Napoléon s'en est brillamment tiré avec l'aide de... son pire
ennemi Koutouzov.

60 → À la loupe
À Zama, Scipion met Hannibal échec et mat

Une astuce tactique — la charge de 80 éléphants — se retourne
contre l'envoyeur et offre à Rome la victoire décisive. Scipion
venge en deux heures le désastre de Cannes et entre au panthéon
des plus grands capitaines.

68 → Commémo
Sac de Rio, pour la France... et pour le butin !

Ou comment l'intrépide Duguay-Trouin concilie le service
de Louis XIV et celui de sa bourse personnelle.

72 → La guerre oubliée
Guerre de Genpei, racines du Japon féodal

Cinq années d'une terrible guerre civile établissent la domination
des samouraïs et du premier d'entre eux, le shogun.

86 → Un classique revisité
**Vauban, quand un ingénieur cache
un penseur**

Entretien avec l'historien Hervé Drévilion qui fait revivre
un grand théoricien militaire méconnu.

92 → Aux armes !
**Sturmgeschütz III, le blindé à tout faire
de la Wehrmacht**

L'idée est de Manstein en personne. Le canon d'assaut, inventé
en 1937, va en partie compenser les insuffisances industrielles
du Reich et faire tenir l'infanterie allemande face aux masses
de Sherman et de T-34 qui la submergent.

RUBRIQUES

14 → Actualités...

... de l'histoire militaire dans la presse internationale et la recherche.

26 → Vos questions à la une !

Écrivez-nous, nous répondons.

66 → L'évocation

Siège : le grand art du casse-muraille

90 → 1 image, 1 histoire

L'arbalète, la grande peur du chevalier

100 → L'œil du cinéma

La guerre française en Indochine

102 → À lire, à voir, à jouer

Actualités de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du wargame et du jeu vidéo.

112 → Quiz

Connaissez-vous la campagne de France de 1940 ?

CHRONIQUES

79 → Opérations spéciales

par Dominique Merchet

Pétain n'aimait pas les gladiateurs

99 → La chronique de Laurent Heninger

Quand la sarisse grecque pointe notre démesure

114 → D'estoc et de taille

par Charles Turquin

L'écho de Roncevaux

30-53 → LES PARAS

L'échec derrière le mythe

32 → Soixante ans de vrais revers et de faux succès

Le bilan est implacable : les paras ne sont pas efficaces dans les grandes opérations, face à un adversaire déterminé.

38 → Les paras rouges, le fiasco d'une avant-garde

Staline chérissait ses paras et leur avait donné de grands moyens. Et pourtant, il les cloue au sol dès octobre 1943...

40 → Opérations aéroportées : la grande illusion

L'historien américain Marc De Vore explique pourquoi, en dépit de son échec global, l'arme aéroportée demeure vivante.

46 → L'Airborne Division, une unité de grand luxe

Hors de prix, c'est peu dire. Rien qu'en planeurs, une seule DP coûte la dotation en chars de sept divisions blindées !

48 → Indochine, les paras pris au piège de leur réputation

Les paras français ont été utilisés massivement en Indo, comme jamais dans l'histoire. Leur bilan est remarquable... jusqu'à leur anéantissement dans une cuvette d'enfer.

52 → L'hélicoptère, la machine qui rend le para inutile ?

Oui, car il rend à l'infanterie légère sa mobilité et évite la dispersion. Mais il se révèle terriblement vulnérable comme le Viêt Nam en témoigne.



« Pendant dix jours, tout le monde nous a arrosés ! Nous étions venus apporter la paix mais en réalité nous gênions tout le monde. »

Sarajevo 1993, les s

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Inculpé de génocide, Ratko Mladic, l'ex-chef de l'armée serbe de Bosnie, a été arrêté en mai 2011. L'occasion pour notre collaborateur, le colonel Michel Goya, de revenir sur sa mission dans la capitale bosniaque. Où, de juillet 1993 à janvier 1994, il a tenté de museler les snipers.



Né le 19 avril 1962 à Montaut (Pyrénées-Atlantiques), Michel Goya s'engage en 1980. Sergent en 1984, puis lieutenant en 1990 après l'École militaire interarmes, il accomplit chez les marsouins plusieurs opérations extérieures, au Rwanda (1992), à Sarajevo (1993-1994, puis 1996-1997) et en République Centrafricaine qui lui valent Légion d'honneur et Croix de la Valeur militaire. Aujourd'hui colonel, il est directeur de recherche à l'Irsem et titulaire de la chaire d'action terrestre du Centre de recherche des écoles de Coëtquidan. Il est collaborateur régulier de *Guerres & Histoire*.

Comment la mission a-t-elle démarré pour vous ?

À l'époque, j'étais lieutenant, chef d'une section de 33 marsouins au 21^e régiment d'infanterie de marine (RIMA). Un soir de la fin juin 1993, le capitaine commandant la compagnie m'a dit : « Dans une semaine, on est à Sarajevo pour six mois. » Nous soupçonnions qu'outre la qualité du régiment, le critère principal du choix de notre unité était simplement que François Léotard, ministre de la Défense, était aussi maire de Fréjus, où le 21^e RIMA est basé. Nous n'avons pas reçu d'entraînement spécifique à ce théâtre d'opérations. Certains d'entre nous ont appris la mission par la télévision. Les temps ont changé : aujourd'hui, les unités qui partent en Afghanistan ont plusieurs mois pour se préparer. Cela dit, nous suivions la situation dans les médias, nous savions qu'il y avait des Français là-bas et nous y pensions. Sans plus.

De quel dispositif faisait partie votre unité ?

Nous devions composer un élément précurseur du « Batinf 4 » (bataillon d'infanterie) de la Forpronu (Force de protection des Nations unies). Le détachement, baptisé Harpon, se composait de la 2^e compagnie du 21^e (dont je commandais la 2^e section), accompagné d'un détachement du 6^e régiment étranger du génie (REG) et du train. Soit environ 200 hommes, avec une douzaine de VAB et VBL.

Avez-vous reçu un équipement spécial ?

Avant tout des VBL, car les sections n'en avaient pas, des gilets pare-éclats et des mitrailleuses légères de 5,56 mm Minimi. De bonnes armes sauf qu'elles n'étaient pas réglées. Nous avons tenté de le faire en tirant sur des sacs poubelle depuis le TCD (transport de chalands de débarquement) *Foudre*, qui nous a amenés de Toulon à Split, en Croatie. Nous avons

également profité du voyage pour lire ce que nous avons pu trouver sur les menaces qui nous attendaient.

Comment s'est passée votre arrivée ?

Nous sommes restés à Split un jour ou deux, puis nous avons traversé le pays par la route jusqu'à Sarajevo, où nous sommes arrivés le 7 juillet. C'était un peu comme avancer *Au cœur des ténèbres*, le livre de Joseph Conrad qui a servi de base à *Apocalypse Now*. Au début, on ne voyait pas grand-chose, puis on a commencé à apercevoir les premiers dommages, assez discrets. Et, au détour d'une vallée, le choc, avec l'entrée dans la zone de Rajlovac, contrôlée par les Serbes. Il y avait là des lotissements déserts, avec des dizaines de villas identiques ravagées. L'arrivée à Sarajevo était pire encore. Personne dans les rues, ni voitures, ni publicités, des murs gris criblés de balles, des traces de destruction partout, le grand immeuble du journal



Une citoyenne musulmane de Sarajevo attend anxieusement le moment propice pour traverser un carrefour. Encerclée par des montagnes, surplombée d'immeubles élevés, la ville est offerte tout entière à la vue des snipers serbes.

Snipers dans le viseur

Oslobodjenje en ruine... L'impression irréaliste, quasi onirique, de se trouver dans *Le Survivant* ou dans *Stalingrad*.

Ressentiez-vous déjà le danger ?

Nous avions le sentiment désagréable d'être exposés à une menace permanente. Il y avait bien sûr les snipers, qui surveillaient toute la ville (notamment la grande artère centrale qu'on appelait « Sniper Alley » ; voir carte p. 9), raison pour laquelle tout le monde vivait caché. Il y avait aussi les obus : 120 mm de mortiers, 100 mm des chars T-55, 122 mm de l'artillerie lourde... La ville en recevait 300 à 400 par jour, tirés au hasard, du harcèlement pur et simple. Après quelques jours, on regardait tomber les obus comme la pluie, sans trop faire attention. Une fois, pourtant, un obus a explosé dans une maison à 50 m de moi et j'ai senti la chaleur du souffle. Drôle d'impression, qui m'a rendu plus prudent. Cela dit, le bombardement était devenu une routine, on ne le mentionnait même pas dans les rapports. C'est pourquoi Sarajevo passait pour un coin tranquille, alors que des zones où les obus et les tirs d'armes légères étaient exceptionnels, donc dignes d'être mentionnés, passaient pour bien plus « chaudes ».

Où vous êtes-vous installés ?

Nous sommes parvenus enfin à l'aéroport de Sarajevo où le 2^e régiment étranger de parachutistes (REP) nous a accueillis. On nous a conduits au site qui serait notre base pour six mois : le complexe commercial de Skenderija (voir carte p. 9), centré autour de la grande patinoire olympique avec son énorme toit en béton. Pas très belle, mais à l'épreuve des obus. C'est le bon côté de l'architecture stalinienne.

Quel était le climat à Sarajevo, à l'époque ?

La ville, qui ne comptait déjà plus que 300 000 habitants, était entièrement encerclée par les Serbes. La seule issue était l'aéroport, que le REP gardait, avec mission d'empêcher tout exode. Les gens qui voulaient malgré tout s'enfuir devaient donc traverser les lignes en s'exposant aux snipers. Et les légionnaires allaient ensuite nettoyer la casse, ce qui n'était guère plaisant. Relever des enfants qui sanglotaient sur le cadavre de leur mère... La ville étant assiégée, la seule nourriture parvenait via l'aide humanitaire par route et avion. Mais nous avons calculé que les habitants ne percevaient que 12 % environ des rations

■ De Tito au tribunal de La Haye

4 mai 1980 : Mort de Tito, dirigeant de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. L'unité du pays se fissure sous la pression nationaliste.

25 juin 1991 : Slovénie et Croatie proclament leur indépendance. « L'armée fédérale », contrôlée depuis Belgrade par le président serbe Slobodan Milosevic, soutient les milices serbes locales. Début de la guerre.

1^{er} mars 1992 : La Bosnie vote pour l'indépendance bosniaque, sous la présidence d'Alija Izetbegovic. Les Serbes de Bosnie, le tiers de la population, proclament dans la foulée leur République, dirigée par Radovan Karadzic.

5-6 avril 1992 : L'Europe reconnaît l'indépendance de la Bosnie. Sarajevo est aussitôt assiégée par l'armée des Serbes de Bosnie du général Ratko Mladic.

10 juin 1992 : 50 soldats français débarquent sur l'aéroport de Sarajevo dont ils doivent garantir l'ouverture, dans le cadre de la Forpronu.

28 juin 1992 : Visite surprise de François Mitterrand à Sarajevo. Les Serbes acceptent l'ouverture d'un pont aérien humanitaire, mais chargent en pratique les Français de bloquer les renforts militaires aux Bosniaques. Le contingent français en Bosnie passe à 2000 hommes fin 1992.

11 mars 1993 : Le général Morillon revendique au nom de l'ONU la défense de l'enclave bosniaque de Srebrenica.

7 juillet 1993 : Arrivée à Sarajevo du détachement français Harpon.

4 février 1994 : Un obus de mortier fait 68 morts sur la place du marché de la vieille ville de Sarajevo. L'OTAN oblige les Serbes à desserrer leur étau.

11 juillet 1995 : Les troupes de Mladic exécutent 8000 musulmans à Srebrenica. L'OTAN réagit en août par des bombardements aériens.

14 déc. 1995 : Accords de paix de Dayton entre Croates, Serbes, Bosniaques.

29 fév. 1996 : Levée officielle du siège de Sarajevo.

12 fév. 2002 : Milosevic comparait devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) à La Haye. Sa mort en 2006 interrompt le procès.

31 juillet 2008 : Arrêté en Serbie, Karadzic comparait devant le TPIY.

26 mai 2011 : Arrestation en Serbie de Mladic, transféré au TPIY.



À Sarajevo, traverser de jour un espace découvert est une aventure potentiellement mortelle (ici, « Sniper Alley »). Les snipers n'épargnent personne. Spécialement visés, un millier d'enfants auraient été tués pendant le siège.

envoyées. Le reste était détourné par les truands et les policiers puis revendu au marché noir. C'était une ambiance postcommuniste typique : cynisme, magouille, chacun pour soi.

Militairement, comment se présentait la situation ?

C'est un journaliste de *Libération*, Didier François, qui nous a dressé le plan tactique de la zone : les positions des Serbes, à l'ouest dans le quartier plat de Grbavica (prononcer « Gorba Vitsa »), et au sud, vers la montagne. Entre eux et nous, les Bosniaques. On entendait régulièrement des tirs. Nous étions entourés au nord, à l'ouest et au sud par de grands immeubles d'où opéraient les snipers. Les Bosniaques n'avaient presque pas de soldats réguliers, la plupart étaient passés dans le camp adverse. Des brigades s'étaient organisées, devenues souvent mafieuses et prédatrices sur le dos de la population. Dans notre secteur opérait la « 10^e brigade de montagne », commandée par un fou dangereux, Musan Topalovic, dit Caco (prononcer « Tstatso ») : un guitariste de rock et ancien proxénète, un tueur qui exécutait au besoin ses propres hommes. Caco rackettait les habitants de sa zone pour acheter des munitions aux Serbes.

Pardon ?

Absolument. Contre de l'argent, tous les trafics étaient possibles. Je me souviens ainsi avoir été invité à dîner par notre interprète bosniaque. Après le mouton, délicieux d'ailleurs, je me suis inquiété de savoir d'où venait l'animal, dans cette ville assiégée. « Ben, je l'ai acheté aux Serbes ! », a-t-elle répondu. Elle était surprise de la question : pour elle, ça allait de soi.

Quelle était votre mission officielle ?

Le Conseil de sécurité de l'ONU avait décidé d'envoyer des bataillons de casques bleus dans les villes bosniaques assiégées afin de les protéger en cas d'offensives serbes. On verra en 1995 l'efficacité de cette initiative à Srebrenica... À l'été 1993, la France avait décidé de faire un geste en envoyant un bataillon à Sarajevo mais, arrivés sur place, le commandement des Nations unies était bien en peine de nous donner une mission claire.

Quand avez-vous été confrontés aux snipers ?

Dès notre arrivée. Il s'agissait pour eux de nous faire comprendre que nous n'étions pas les bienvenus. J'étais un des premiers sur place. J'ai débarqué du VAB et les premières

rafales ont claqué, ça tirait de tous les côtés. Nos guides légionnaires ne marquaient pas le coup, alors nous avons organisé une chaîne pour vider les véhicules, comme si de rien n'était. Je suis rentré ensuite dans le site, voir les commerçants qui démenageaient, prendre la température. Après avoir monté un escalier, j'ai pénétré dans un gymnase... Et là, j'ai vu un de nos gars étendu dans une mare de sang, soigné par deux hommes. C'était un des conducteurs. Il avait pris une balle dans la gorge en attendant qu'on décharge son camion. Le matériel médical était encore dans un conteneur. Mais le talent du médecin, le capitaine Puydupin, et une évacuation rapide l'ont sauvé.

Comment le détachement a-t-il réagi ?

Le patron, le lieutenant-colonel Boré, a appelé un de mes collègues chefs de section, le lieutenant Duverney-Guichard : « Prends des tireurs d'élite et riposte ! » C'était une décision très importante, qui a conditionné tout notre séjour, et qui n'allait pas de soi dans le cadre très contraint des casques bleus. Mais Boré — comme le colonel Tracqui, le chef de corps du régiment — avait été marqué par les humiliations de **Beyrouth**. La « ligne

L'appellation **marsouin** désigne les soldats d'infanterie des troupes de marine (TDM ; les artilleurs de marine étant baptisés « bigors »), héritières des traditions des troupes coloniales fondées en 1622 par Richelieu.

Le **VAB** (véhicule de l'avant blindé) est un 4x4 de 13,8 t signé Renault portant dix soldats et deux hommes d'équipage à l'abri des tirs d'armes légères. Armé d'une mitrailleuse (7,62 ou 12,7 mm) ou d'un canon de 20 mm, il équipe l'armée de terre à 3975 exemplaires depuis 1976.

Mis en service en 1990 à 1160 exemplaires, le **VBL** (véhicule blindé léger) est un 4x4 de 3,8 t fabriqué par Panhard, portant trois hommes et armé d'une mitrailleuse de 7,62 mm.

du parti » était donc simple : on ne se fait pas marcher dessus. Ce qui fait d'ailleurs partie des règles d'engagement : quand il y a menace avérée, on a le droit d'ouvrir le feu. Cela dit, bien que je leur aie délégué l'initiative, aucun de mes tireurs n'a jamais osé le faire sans m'en référer avant.

Comment s'est déroulée la riposte ?

Je n'avais pas d'ordres précis, j'ai donc accompagné mon collègue. J'ai installé des tireurs derrière des pots de fleur, en restant debout au milieu, complètement inconscient. Nous ne savions absolument pas où nous étions. On savait seulement que des tirs venaient d'un bâtiment au nord, de l'autre côté de la rivière. Mais comment faire ? Notre entraînement

ne nous avait pas préparés à faire feu en site positif ou négatif [vers le haut ou le bas, ce qui est impossible au champ de tir, NDLR] et surtout nous avions peur de toucher des civils. Nous avons tiré sur des zones qui nous paraissaient à la fois hostiles et vides de civils. Nous n'avons certainement touché personne mais nous avons montré que nous refusions de subir, ce qui a conforté notre moral et aussi surpris et rassuré la population du coin. En fait, nous l'avons appris après, nous avions été visés par des Bosniaques, que les Serbes ont bientôt imités. Pendant dix jours, tout le monde nous a arrosés ! Nous étions venus apporter la paix, mais en réalité nous gênions tout le monde.

Comment s'est passée la première nuit ?

Pas trop bien. Tout de suite, la population est venue au contact, proposer n'importe quoi. Les enfants nous montraient des revues pornos, des gamines s'offraient pour quelques canettes de Coca, des dealers montraient leur bras en demandant « You want Pic-Pic ? »... Il a fallu les refouler pour s'installer. Nous avons dormi par terre, sans protection particulière.

Cette menace latente vous a conduits à adopter de vraies contre-mesures. Comment vous êtes-vous organisés ?

Dès le lendemain de notre arrivée, le capitaine Tanguy, commandant de la compagnie, m'a fait venir. Il savait que j'avais un peu réfléchi à la question

Dans le cadre de la Force multinationale de sécurité à Beyrouth, 1650 soldats français sont envoyés par l'ONU au Liban en septembre 1982. Quatre-vingt-dix y perdront la vie jusqu'à la fin de la mission en mars 1984, dont 54 dans l'attentat suicide du Drakkar, le 23 octobre 1983.

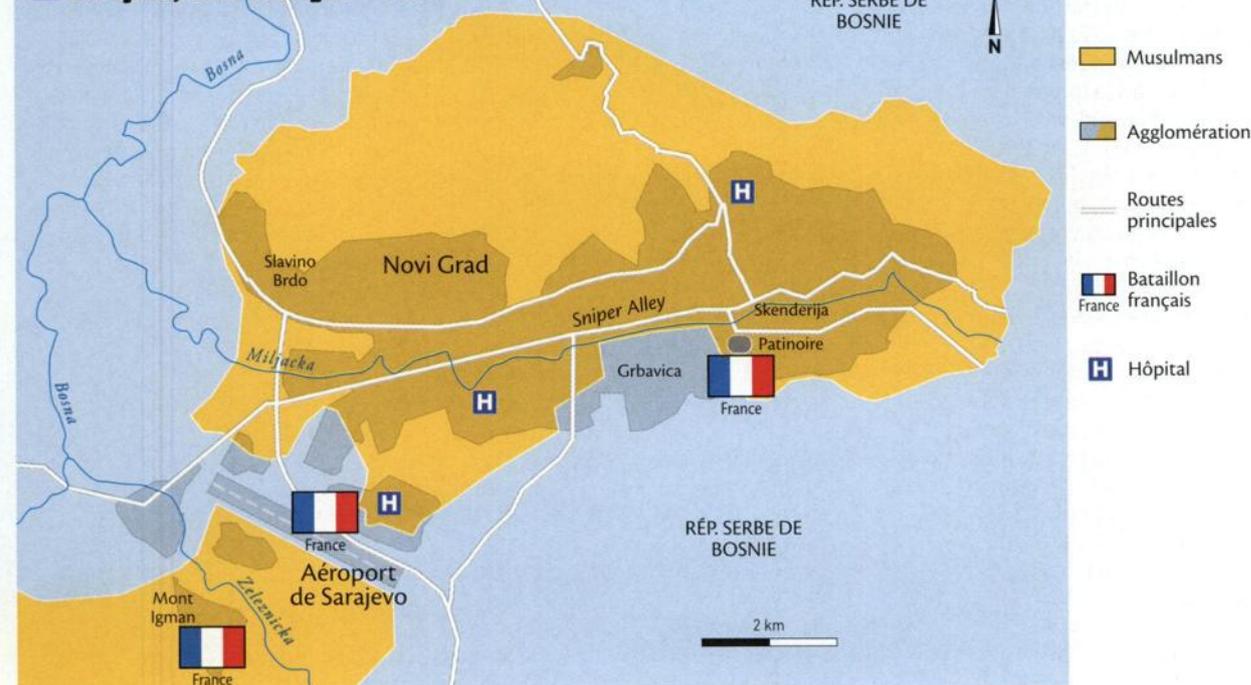
L'éclatement de la Yougoslavie - 1991



La désintégration de la Bosnie - 1992



Sarajevo, ville assiégée - 1993



- Réunifié par le maréchal Tito après 1945, l'État yougoslave rassemble bon gré mal gré une multitude d'ethnies sous la domination serbe. Mais la mort du dictateur en 1980 laisse le champ libre aux nationalismes au sein des six Républiques fédérées.
- En 1991, le pays explose avec la sécession des Croates et des Slovènes. Lorsqu'elle proclame son indépendance en mars 1992, la république de Bosnie est prise entre Croate et Serbes et menacée de dépeçement. Sans armée régulière, la Bosnie perd 70 % de son territoire, soumis par les Serbes à la « purification ethnique ».
- À partir du 5 avril 1992, la capitale, Sarajevo, est bombardée et encerclée par les milices serbes soutenues par Belgrade, qui tiennent les montagnes périphériques et le quartier de Grbavica, au sud de la ville. Sarajevo doit son salut à l'intervention internationale en juin 1992 et notamment à celle des Français qui tiennent l'aéroport et le quartier de Skenderija, où le Batinf de Michel Goya se trouve stationné à partir de juillet 1993. En août, les Français récupèrent aussi les anciennes positions serbes du mont Igman.

Le fusil FR-F2 de Giat Industries dote depuis 1986 les tireurs d'élite de l'armée française. Sa cartouche de 7,62 mm porte à 800 m. Trop faible pour percer les abris des snipers, l'arme est remplacée pour cet usage depuis 1995 par le PGM Hécaté II de 12,7 mm.

Le fusil McMillan TAC-50 est inspiré à la fin des années 1980 par les fusils antichars soviétiques de la Seconde Guerre mondiale. Spécifiquement conçu contre les snipers, il est équipé d'une munition lourde de 12,7 mm, capable de percer un mur à 1600 m puis d'exploser en une soixantaine d'éclats.

par le passé. Il m'a dit : « *Prends avec toi les tireurs d'élite et trouve une solution.* » Plus facile à dire qu'à faire. Nous avons protégé le site, en masquant les zones exposées avec des conteneurs vides et en disposant des sacs à terre partout. Pour le dispositif de réaction, il a fallu tâtonner. J'ai constitué une équipe de trois tireurs, prêts à intervenir en cas de tirs venant de la zone identifiée la veille. Mais personne n'a fait appel à eux ! De plus, je me suis rendu compte que les snipers s'étaient déplacés. J'ai donc placé deux postes, le premier dans le casino — ambiance surréaliste avec moquette mauve, roue de la fortune, sans oublier la popote des officiers installée juste derrière — et le second dans les toilettes de la patinoire. Chacun offrait trois emplacements de

tir, de façon à surveiller jour et nuit, à raison d'un homme remplacé toutes les deux heures, les deux secteurs critiques, le quartier serbe de Grbavica et les montagnes au sud. Pour tenir les postes, je disposais de neuf tireurs armés de fusils FR-F2, reliés par radio et sous mon commandement. Comme il n'était pas question d'enlever le casque bleu, j'ai noyé ces repères immanquables dans le décor en tapissant les postes de drapeaux ONU et de plastiques d'emballage.

Quels ont été les résultats ?

Pas très bons, au moins au début. Il était difficile d'établir l'origine des tirs. Les snipers étaient trop bien postés pour être vus. Restait le son, ce qui n'était pas évident non plus. Quand un sniper tire sur vous, vous entendez

successivement trois bruits : le « tac » correspondant au « bang » supersonique de la balle passant à proximité, son sifflement si elle passe très près, puis enfin celui de la détonation originale. Ce que les anciens résumaient par la formule « *Tac-Si-To* ». Un soldat peu expérimenté va se tourner instinctivement dans la direction du premier bruit, le confondant avec celui de la détonation, donc dans une direction erronée et en sous-estimant la distance. Mais un observateur expérimenté se concentre et identifie la direction du tireur à partir du troisième bruit. S'il parvient à compter les secondes écoulées entre « Tac » et « To », il peut en déduire la distance du sniper. Tout cela étant évidemment compliqué par les phénomènes de réverbération du bruit en ville... Il a



■ Le siège de Sarajevo en chiffres

Avec 1425 jours (5 avril 1992-29 février 1996, contre 872 pour Leningrad), Sarajevo est le siège le plus long de la période contemporaine. Selon les experts du Tribunal pénal international de La Haye, le siège aurait causé environ 14 000 morts, dont plus de 6 600 civils, aux deux tiers musulmans. L'exode permanent a fait chuter la population de 525 000 à 220 000 habitants. 23 % des bâtiments ont été sévèrement endommagés et 64 % partiellement par un bombardement de 329 obus par jour en moyenne. À la mi-1993, 30 000 soldats bosniaques légèrement armés affrontent 13 000 Bosno-Serbes, dont l'infériorité numérique est compensée par des chars et 600 à 1100 pièces de tous calibres.

fallu d'abord redécouvrir ces principes de base. J'ai également fait réaliser par un dessinateur une vue panoramique du secteur où les immeubles étaient repérés par un prénom et chaque fenêtre par un chiffre accompagné de la distance établie par télémètre laser. Ce document était photocopié, et affiché partout, de façon à ce que chaque marsouin visé par un tir puisse désigner son origine. Après une semaine, vers le 15 juillet, nous étions presque au point. Notre feu, même imprécis, a eu un effet dissuasif : il a rendu nos adversaires plus circonspects, leur tir est devenu moins efficace. De fait, le conducteur blessé dès la première heure a été la seule victime pendant cette première partie de séjour. À ce moment-là, mes tireurs étaient fatigués. J'en ai formé

d'autres sur le tas mais la menace avait pratiquement cessé, de sorte que nous avons démonté le dispositif. J'ai couché toute l'expérience par écrit et je l'ai fait parvenir au chef du bataillon et aux commandants de compagnie, arrivés vers le 20 juillet.

Première manche gagnée ?

Pas vraiment. Quelques jours après ce renfort, les tirs ont repris. J'ignore pourquoi sinon qu'il y avait alors beaucoup de combats [3777 coups tirés sur la ville le 22 juillet contre 329 en moyenne, NDLR]. Toujours est-il qu'on m'a appelé au poste de commandement du bataillon pour me demander de riposter à un sniper. Sauf que personne ne savait d'où était parti le coup, ni même qui avait été visé. L'incident avait eu lieu une heure

avant, il était trop tard. D'évidence, personne n'avait lu mon mémo. J'étais furieux et je tombe, au PC, sur le chef de corps qui me désigne comme responsable de la lutte contre les snipers. Il a fallu attendre qu'un mécanicien, qui travaillait sur un VAB, soit touché au ventre le 1^{er} octobre pour redémarrer vraiment. Mais cette fois, avec des moyens nouveaux.

Qu'avez-vous reçu ?

D'abord, un VAB équipé d'un canon de 20 mm, « emprunté » à l'armée de l'air car nous n'en avons pas. Une arme à l'optique puissante, précise, dont la munition perce les murs et qui peut tirer au coup par coup. Je l'ai placée au sud, face à la montagne tenue par les Serbes. J'ai également reçu une lunette à grossissement 60 X

« Bienvenue en enfer », annonce le graffiti. Sarajevo reçoit chaque jour plusieurs centaines (parfois milliers) d'obus. Comme dans tous les sièges du XX^e siècle, la population civile paiera un lourd tribut.

« Rues désertes, murs criblés de balles, immeubles en ruine. L'impression irréaliste de se trouver dans *Le Survivant* ou *Stalingrad*. »

Pour en savoir +

Livres • Les Français à Sarajevo. Les bataillons piégés 1992-1995, Frédéric Pons, Presses de la Cité, 1995.

• Blue Helmets and Black Markets: The Business of Survival in the Siege of Sarajevo, Peter Andreas, Cornell Univ. Press, 2008.

• Sarajevo Under Siege: Anthropology in Wartime, Ivana Macek, University of Pennsylvania Press, 2008.

Sur Internet • www.ina.fr/fresques/jalons/fiche-media/InaEdu00211/le-siege-de-sarajevo.html

• geographie-ville-en-guerre.fr/gd/Sarajevo--d--de-la-ville-multiculturelle-%E0-la-ville-divis-e2-e.htm

et chaque section avait reçu un fusil antisniper **McMillan**. J'ai par ailleurs décidé de ne pas maintenir l'épuisante surveillance de nuit. La menace était très limitée : les snipers venaient tirer comme on va au travail, en respectant les horaires de bureau.

Et cela a-t-il marché ?

Le lendemain de l'agression, je me suis couché dans la position du blessé, que nous avions pris soin de tracer. De là, j'ai pris des mesures de visée avec un télémètre laser et j'ai identifié l'origine du tir : ça venait d'un ancien cimetière juif. J'ai demandé de surveiller particulièrement le secteur à la lunette. Là, coup de chance, un milicien est sorti d'un abri pour balancer une rafale. Mais au lieu de riposter, mon tireur m'a appelé... « *Mais tire!* », ai-je répondu. La détonation du **McMillan** m'a surpris par sa puissance, j'ai cru qu'un obus était tombé sur l'immeuble.

Votre tireur a-t-il fait mouche ?

Le poste visé a explosé et les tirs adverses se sont calmés aussitôt. Le lendemain, j'ai organisé une patrouille et j'ai fait semblant de me perdre dans le secteur où était

embusqué le sniper. Il était tenu par les Bosniaques. C'était une recette bien connue pour nous monter contre les Serbes. Ils installaient d'ailleurs leurs mortiers tout près de nos lignes, de sorte que la contrebatterie serbe nous tombe dessus.

Le McMillan a-t-il resservi ?

Nous avons tiré encore deux cartouches. La première en réponse à un sniper serbe. Les sentinelles m'ont rendu compte, j'ai calculé les paramètres du tir et j'ai donné ordre de faire feu sur la fenêtre identifiée. Les tirs ont cessé instantanément. Deux jours après, un officier de liaison serbe nous a avoué qu'il avait perdu un type. Il n'avait pas l'air plus ennuyé que ça. La deuxième cartouche a probablement éliminé un autre sniper.

Et les autres armes ?

Je me souviens d'un incident curieux. Une nuit d'octobre, un officier m'a expliqué qu'il venait de se faire tirer dessus. D'après ses indications, le sniper était embusqué dans l'immeuble surplombant notre périmètre, à 70 m seulement. J'ai balayé la façade avec mes jumelles à intensification de lumière et j'ai vu

le flash d'un coup de feu ! Le tireur qui m'accompagnait a aussitôt braqué son FR-F2 sur la fenêtre et nous avons attendu. Là, surprise, une femme est arrivée avec une soupière qu'elle a posée sur la table. Un enfant puis enfin un homme sont alors apparus dans la pièce. L'homme, en tenue civile, est venu à la fenêtre fumer une cigarette. Comment réagir ? Après hésitations, j'ai fait tirer dans le mur juste au-dessus de lui. Le sniper ne s'est plus manifesté. Pendant l'incident, le colonel dînait tranquillement à côté de nous. Il n'a pas réagi quand nous lui avons expliqué ce que nous faisons. Tout cela était devenu banal.

Considérez-vous que votre méthode a été efficace ?

Tant que nous avons eu un dispositif en place, personne n'a été touché. Et c'est ça qui compte, pas le nombre de « *kills* ».

Votre expérience a-t-elle servi ?

Lorsque j'ai écrit à un camarade du 3^e RIMA de Vannes qui se préparait pour nous relever en janvier 1994, j'ai été stupéfait d'apprendre qu'ils n'avaient aucun élément concret pour se préparer. Je leur ai envoyé une

Mortellement blessé par un sniper, un soldat bosniaque gît au sol, soigné par un Français (à gauche). Serbes — et Français — n'ont pas le monopole du fusil à lunette. Installée confortablement au 20^e étage d'un immeuble, la tireuse d'élite bosniaque Nadia Jeriagic fait la chasse à ses homologues serbes embusqués dans les montagnes (à droite).



carte et le maximum de renseignements tactiques. Je me suis aussi porté volontaire pour partir en dernier et faire part de mon expérience au 3^e. Ils n'ont pas mis en place de dispositif antisniping permanent car la situation avait considérablement évolué. Fin octobre, le gouvernement bosniaque a entrepris de faire le ménage dans ses unités mafieuses. Le 26, Caco a été capturé puis tué. Comme il était tombé aux mains d'un policier dont il avait égorgé le fils, on peut supposer que sa fin n'a pas été très agréable. Toujours est-il que si les Français ont été débarrassés de la menace bosniaque, les snipers serbes ont continué à tirer, et le 3^e RIMA a eu coup sur coup deux soldats au tapis dont mon ami. Il n'y a eu aucun effort de coordination. J'ai appris ainsi après mon passage que le REP, qui tenait l'aéroport, avait reçu 300 000 F pour s'équiper contre les snipers. Nous aurions pu au moins partager l'expérience. Quand je suis revenu à Sarajevo fin 1996, je n'ai pas trouvé trace de mon savoir-faire. Plus tard, lors d'un passage dans une cellule d'instruction chargée de plancher sur l'utilisation de l'équivalent français du McMillan, le PGM Hecate, j'ai fini par

retrouver mon mémo oublié dans la documentation, sous une autre signature que la mienne. Personne n'en a tenu compte. C'est dommage car il est évident que l'armée sera confrontée de plus en plus aux snipers, une arme idéale pour le harcèlement psychologique et qui ne coûte pas cher.

Quel souvenir vous a laissé votre séjour à Sarajevo ?

C'était une période très frustrante, d'autant plus qu'elle est largement tombée dans l'oubli depuis. Les gens que nous étions censés protéger nous tiraient dans le dos, notre propre camp freinait notre agressivité... Nous avons eu le sentiment d'être instrumentalisés par les Serbes, notamment pendant l'affaire du **mont Igman**. Mais il y a eu aussi de bonnes choses. Comme nous n'avions pas de mission, le colonel a dit : « *On fait ça à la coloniale, on s'immerge.* » Le capitaine a ajouté : « *Faut qu'ils pleurent quand tu partiras.* » J'ai reçu un secteur de responsabilité, plusieurs dizaines de milliers d'habitants. On a pris les VBL et on y est allé. Au début, on s'est heurté à tous les check points, puis on a réussi à passer, à parler avec les gens. Nous

avons distribué de l'eau, des rations, offert de l'assistance médicale. Nous avons fourni du carburant à une entreprise pour nettoyer notre secteur et récupéré des livres pour rouvrir une école. Nous avons même fait venir une troupe de marionnettistes. Tout cela n'était pas à sens unique : les gens avaient confiance et nous donnaient de précieux renseignements. Vers la fin, nous avons aidé à construire un gazoduc, creusé sous le feu des Serbes. C'était notre pont de la rivière Kwai. Je suis parti avant la fin des travaux, je n'ai jamais su s'il avait fonctionné. ■

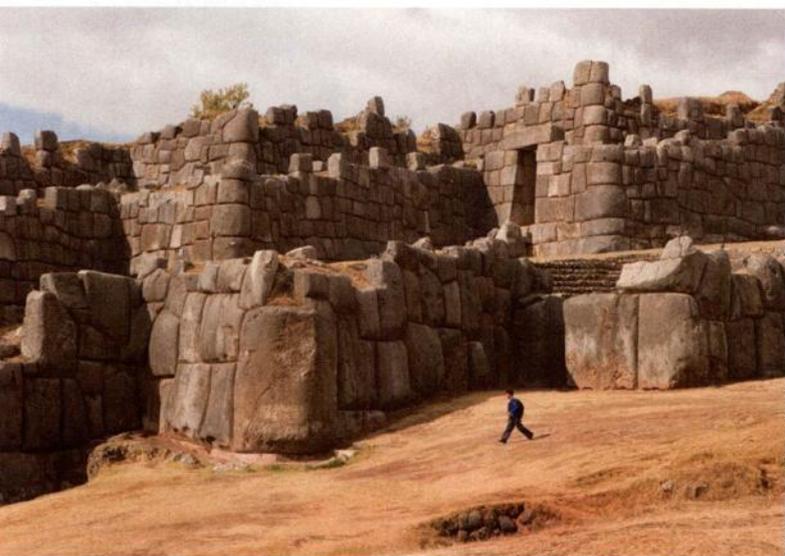
L'offensive serbe du **mont Igman**, au sud de Sarajevo, est stoppée début août 1993. Mis en échec, les Serbes acceptent de mettre fin à l'offensive à condition que la nouvelle ligne de front soit tenue par les casques bleus. Cette relève par les forces des Nations unies leur permet de fixer leur avance et de redéployer leurs troupes de choc ailleurs. Bien entendu, les Bosniaques vont faire pression sur les casques bleus pour reprendre leurs anciennes positions.

■ L'avis de la rédaction de **G&H**

Ce qui transparaît d'abord dans l'aventure vécue par Michel Goya, c'est l'impression de flou... Ce flou est d'abord diplomatique-politique, montre parfaitement le mémoire rédigé par le chef d'escadron François-Régis Legrier à l'École pratique des hautes études. Après avoir rencontré, début juillet 1993, François Léotard (ministre de la Défense du gouvernement Balladur) et le président Mitterrand, le général Jean Cot, chargé en juillet 1993 de commander la Forpronu dont dépend le Batinf 4, partira sans mission. « *Je ne sais toujours pas ce que j'allais faire là-bas* », confiera-t-il en 2001 à une mission d'information de l'Assemblée nationale. Sur ces hésitations se greffent les atermoiements de l'ONU, écartelée entre le désir d'imposer la paix et le manque de moyens pour y parvenir. Mais le flou est aussi opérationnel. Sur le terrain, les officiers expédiés dans l'infâme imbroglio qu'est Sarajevo doivent improviser posture et mission, sans coordination (voire en rivalité) avec les autres unités et sans mandat clair de l'ONU... Avec des conséquences imprévisibles. Ainsi, la décision, à chaud, de riposter aux snipers par le commandant du détachement Harpon va conditionner durablement le séjour des marsouins. Ce manque de préparation est d'autant plus ennuyeux que l'intervention française gêne et que ses soldats se retrouvent rapidement instrumentalisés par les deux camps et pris entre deux feux. Le prix payé ? Difficile de l'évaluer, sinon, comme d'habitude, par une liste sur un monument aux morts. Celle de l'armée française en ex-Yougoslavie porte 91 noms.



« La menace était limitée la nuit. Les snipers venaient tirer comme on va au travail, en respectant les horaires de bureau. »



DANNY LEHMAN/CORBIS

Une forteresse inca révèle une guerre juste avant la conquista

Un ensemble de puissantes forteresses vient d'être mis au jour dans le nord de l'Équateur, parfois à plusieurs milliers de mètres d'altitude. Il semble marquer une véritable frontière entre l'Empire inca, vers le sud, et les peuples du Cayambe, vers le nord. Il apparaît ainsi qu'une situation de guerre prolongée existait dans cette région encore peu de temps avant l'irruption des conquistadors, dans les années 1530 (ci-dessus, forteresse de Cuzco, lieu du grand affrontement entre Espagnols et Incas). Dans les décombres des bâtiments, les archéologues ont trouvé des pierres de frondes, l'une des armes de prédilection des peuples de la région. Cette découverte corrobore non seulement les textes espagnols rédigés peu après la conquête, mais aussi les conclusions auxquelles plusieurs historiens étaient déjà parvenus : l'Empire inca, encore jeune puisque né à peine un siècle plus tôt, était en pleine phase d'expansion impérialiste lorsqu'il fut « fauché en plein vol » par l'arrivée des Espagnols. Les chroniques

évoquent en outre des massacres de masse pratiqués par les Incas à l'encontre de leurs prisonniers de guerre. D'autres découvertes archéologiques de ces dernières années ont aussi prouvé que les armées espagnoles furent très largement secondées dans leur tâche par des contingents locaux, ravis de l'aubaine qui leur était offerte de se venger de leurs conquérants et maîtres précédents, même s'ils ne savaient pas qu'ils allaient de la sorte en retrouver d'autres, peut-être pires... Une situation d'ailleurs assez comparable à celle des Aztèques du Mexique et des peuples qui les entouraient. ■ L.H.

Les bombardiers alliés de 1944 aident à mieux comprendre le climat

En masquant le soleil par les traînées de condensation — ou contrails — émises dans la haute atmosphère, les gigantesques formations de bombardiers de 1944 ont rafraîchi le climat local en Angleterre. Le climatologue britannique Roger Timmis, du Lancaster Environment Centre, a eu l'idée géniale de comparer

les écarts de températures au sol, de l'ordre de quelques dixièmes de degré centigrade, collectés en 1944 par les météorologues avant et pendant le passage des avions. En raison de la multiplicité des vols civils aujourd'hui, il est très difficile

d'obtenir une vision claire de l'impact des contrails sur le climat. Disposant avec les raids alliés d'un contraste « tout ou rien », les climatologues comptent obtenir des données fiables pour valider leurs modèles de prévision. ■ P.G.



U.S. AIR FORCE FILE PHOTO

Le voyage de Rudolf Hess en Grande-Bretagne approuvé par Hitler ?

L'historien allemand Matthias Uhl a découvert dans les archives russes une lettre écrite par Karlheinz Pintsch, l'aide de camp de Rudolf Hess. La missive révèle que le Führer connaissait les plans de son dauphin. Rappelons que Hess s'est envolé seul sur un Messerschmitt 110 de l'aérodrome d'Augsburg, le 10 mai 1941, et s'est parachuté au-dessus de l'Écosse. Mais Churchill, qui a préféré un film des Marx Brothers à un entretien avec le surprenant visiteur, l'a aussitôt fait enfermer. C'est Pintsch qui a accompagné Hess à l'aérodrome puis a fait réveiller Hitler pour lui annoncer l'événement et lui remettre les explications du numéro 2 du parti nazi. Pour les historiens, Hess, esprit fragile, a agi seul et contre la volonté d'Hitler. Son objectif était de convaincre les Britanniques de signer la paix avec le Reich, au moment où celui-ci allait attaquer l'URSS. La lettre de Pintsch contredirait cette version des faits et indiquerait que le vol de Hess se serait fait « avec l'accord préalable des Britanniques ». Mais toute la démonstration de Matthias Uhl flanche quand on apprend que Pintsch a rédigé sa lettre en février 1948 alors qu'il était en captivité en URSS. De là à penser qu'il a écrit sous la dictée des services de Beria, il n'y a qu'un pas. La thèse d'un complot Churchill-Hitler correspondait en effet aux vues soutenues par Staline à ce moment de la guerre froide, lorsqu'il s'agissait de montrer que l'URSS avait été le seul État véritablement « antifasciste ». ■ J.L.



CORBIS

Une autopsie pratiquée par une commission internationale d'experts a confirmé le 19 juillet 2011 que le président chilien Salvador Allende s'était bien suicidé le 11 septembre 1973 plutôt que de se rendre aux putschistes du général Pinochet ••• Le 20 juillet 2011, jour anniversaire de l'attentat contre Hitler, la tombe de Rudolf Hess, plus proche collaborateur du Führer jusqu'en 1941, a été rasée, ses restes brûlés et dispersés en mer. Cette décision est motivée par la persistance, malgré une interdiction officielle, de rassemblements



GETTY IMAGES - SIPA

Le fantôme de la bombe atomique nazie ressurgit

La redécouverte d'un article publié en 1974 dans un journal de Hanovre vient de rouvrir le dossier de la bombe atomique nazie. Alwin Urff, à l'époque directeur du site nucléaire d'Asse II, en Basse-Saxe, y déclarait : « *Lorsque nous avons commencé à entreposer des matières nucléaires en 1967, notre compagnie a déversé en premier lieu des déchets radioactifs de la dernière guerre, de l'uranium préparé pour la bombe atomique allemande.* » Le site Asse II consiste en un puits de mine désaffecté de 750 m de profondeur, dans lequel gisent 120 000 bidons de matériaux de

faible et de moyenne radioactivité, accumulés là depuis soixante ans et provenant surtout des différentes installations nucléaires de l'ancienne Allemagne de l'Ouest. Rongé par les eaux d'infiltration, Asse est le cauchemar des Verts allemands qui demandent aujourd'hui son nettoyage complet. Le témoignage d'Alwin Urff — malheureusement décédé — survient après la publication de plusieurs ouvrages à sensation affirmant que les chercheurs allemands étaient bien plus avancés qu'on ne le dit dans la mise au point d'une bombe A. Le porte-parole du BfS (l'administration

responsable du site d'Asse), Werner Nording, reconnaît que les documents manquent sur les premières années de fonctionnement du site, ce qui ne permet pas d'exclure l'entreposage d'uranium. Mark Walker*, spécialiste américain du programme atomique nazi, nous a déclaré : « *Je ne crois pas à la présence d'uranium enrichi par le Reich. En revanche, il est possible qu'il s'agisse des matériaux irradiés engendrés par la dernière expérience de fission, à Haigerloch, en 1945, sous la direction de Werner Heisenberg.* » Le porte-parole du centre de recherche

en histoire militaire de Potsdam a avancé pour sa part l'hypothèse que les premiers bidons arrivés à Asse auraient contenu non de l'uranium mais des peintures phosphorescentes radioactives, produites par dizaines de tonnes durant la guerre pour les aiguilles de compas et les tableaux de bord des véhicules de l'armée. Bref, les historiens ne semblent pas croire à la piste ouverte par la déclaration d'Alwin Urff. À suivre... ■ **J.L.**
*À lire de Mark Walker la somme sur le sujet : *German National Socialism and the Quest for Nuclear Power 1939-1949*, Cambridge University Press, 1989.

Les États-Unis aident le Viêt Nam à neutraliser l'agent orange

L'Amérique vient de démarrer les travaux de décontamination du Viêt Nam, souillé de 1961 à 1971 par un défoliant, « l'agent orange ». 45,4 millions de litres ont été déversés par avion sur les forêts dans le but d'ôter au Viêt-công l'avantage d'un couvert

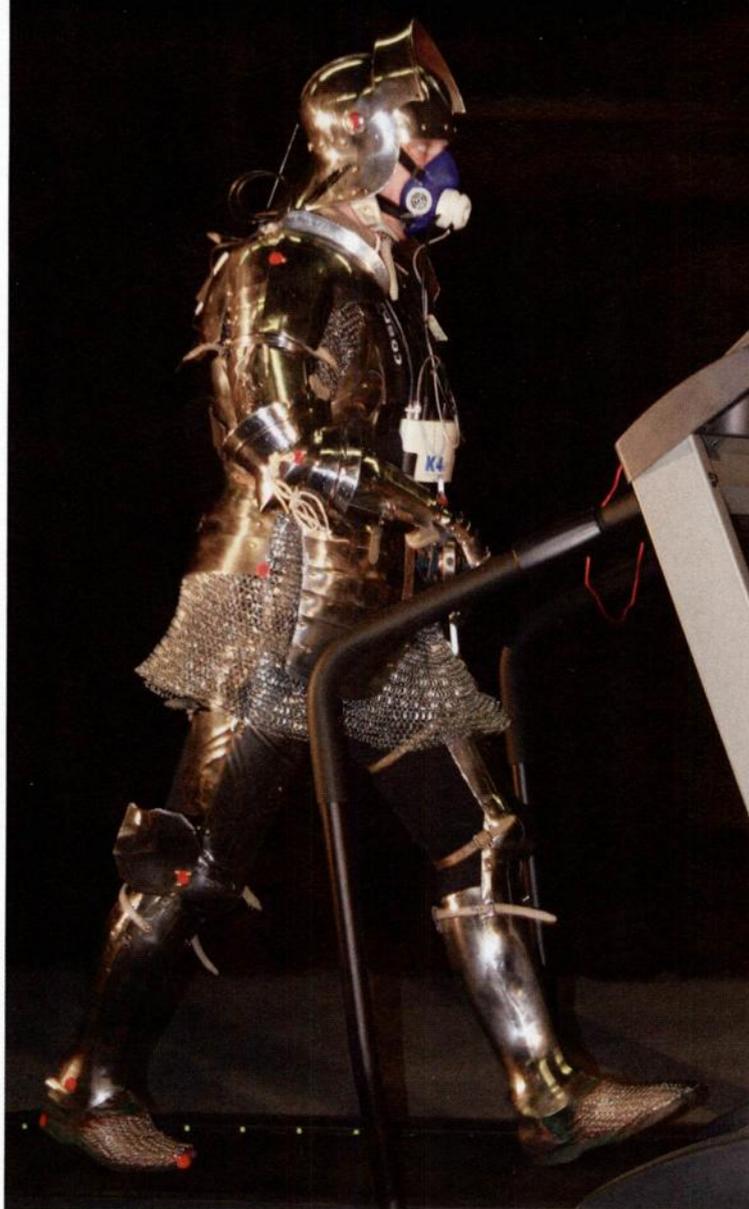
dense. Selon le Viêt Nam, le produit, hautement toxique, aurait cependant rendu gravement malades 3 millions de personnes, notamment par malformations congénitales, et fait plus de 400 000 morts. L'affaire était l'un des principaux contentieux empêchant le rétablissement de bonnes relations entre les deux pays. Le Congrès américain a attribué 32 millions de dollars au programme, les 3 millions votés en 2007 étant bien insuffisants. ■ **P.G.**

Il y a 100 ans...

Dans la rade de Toulon, le *Liberté*

est à l'amarre sur coffre, ce 25 septembre 1911. Conçu par Émile Bertin, jaugeant 15 000 t, le cuirassé est un fleuron de la flotte française. Vers 5 h 30, un incendie se déclenche à l'avant tribord, dans les soutes à gargousses pour les pièces de 194 mm. À 5 h 53, le navire explose avec à bord 735 obus de 194, chargés à la mélinite, et 4 600 obus de 65 et 45 mm. Endommagés, les cuirassés *République* et *Démocratie* comptent plusieurs tués. Le drame fera 300 morts. Après avoir soupçonné la main de l'Allemagne, les enquêteurs incrimineront un stock trop vieux de poudre B entré en autocombustion. ■

néonazis autour de sa tombe dans le cimetière de Wundsiedel (Bavière) ••• Grand émoi dans la communauté américano-irlandaise : sous la forme d'un prêt à long terme, l'American Irish Historical Society s'est vu remettre un des deux drapeaux vert-blanc-or dressés lors de l'insurrection de la Pâques 1916 à Dublin contre l'occupant britannique. La bannière avait été sauvée de la destruction par un soldat britannique qui l'avait récupérée lors de la reddition des forces de Patrick Pearse ••• L'hebdomadaire allemand *Bild am Sonntag*



Mortelles armures à Azincourt

La question du poids des armures « de plates » de la fin du Moyen Âge continue à susciter des interrogations. Depuis quelques années, on avait revu cette question en montrant à quel point était fautive l'idée que ces protections étaient d'une lourdeur telle qu'elles empêchaient tout mouvement. L'ensemble ne pesait qu'une vingtaine de kilos et était merveilleusement articulé, grâce au travail et aux connaissances des artisans spécialisés, véritables dépositaires d'une forme de savoir high-tech de l'époque. Pourtant, une étude de l'université des sciences biologiques de Leeds vient contrarier à nouveau cette conclusion. Des chercheurs britanniques ont fait revêtir des copies d'armures portées par les chevaliers français à la bataille d'Azincourt (1415) à quatre volontaires. Ils les ont ensuite fait courir sur un tapis roulant (*photo ci-contre*), dans le but de simuler le fait que les chevaliers français ont, ce jour-là, chargé à pied

à travers un champ fraîchement labouré et détrempé par la pluie. Les résultats sont ceux auxquels on pouvait s'attendre : l'énergie brûlée pour se déplacer en armure était de 2,1 à 2,3 fois plus importante que celle requise habituellement, et courir était 1,9 fois plus difficile, sans parler de la respiration. Selon les médecins ayant participé à cette étude, ces difficultés supplémentaires ne provenaient pas uniquement du poids de métal, ni même de la masse corporelle ainsi augmentée d'un facteur 1,4, mais bien du fait que cette masse métallique était répartie sur l'ensemble du corps, et en particulier sur les membres, ce qui rendait le déplacement mais également l'usage des bras pour porter des coups bien plus pénibles, *a fortiori* après avoir couru. Le massacre des chevaliers français par les archers anglais en aurait ainsi été facilité. Mais *G&H* n'est pas convaincu par les conditions de cette expérience, sur laquelle nous reviendrons. ■ L.H.

L'aide américaine à la bombe française relancée par Nixon

La récente parution d'un rapport de l'historien américain William Burr apporte un éclairage nouveau sur la coopération militaire franco-américaine dans le domaine nucléaire, entre la fin des années 1950 et le milieu des années 1970. On a ainsi la confirmation que les présidences Eisenhower, Kennedy et Johnson étaient plus que réservées devant l'accession de la France au statut de puissance nucléaire. Washington craignait que l'irruption de ce quatrième « État nucléaire » ne trouble par trop le délicat équilibre avec l'URSS. Tout

aurait changé avec l'arrivée au pouvoir de Nixon, en 1968, suivie un an plus tard par le départ de de Gaulle. Dès lors, les dirigeants américains auraient accepté l'idée d'une France puissance nucléaire. Washington aurait donc décidé d'aider Paris à améliorer ses systèmes de missiles balistiques, notamment dans les domaines du guidage et de la miniaturisation des têtes (*ci-contre, ogive nucléaire sur le plateau d'Albion*). Comme une telle aide violait la loi américaine prohibant la fourniture de données scientifiques nucléaires à l'étranger (sauf à la Grande-Bretagne...), ces informations furent systématiquement « négatives », en ce sens qu'elles ne portaient que sur des domaines sur lesquels il était inutile de

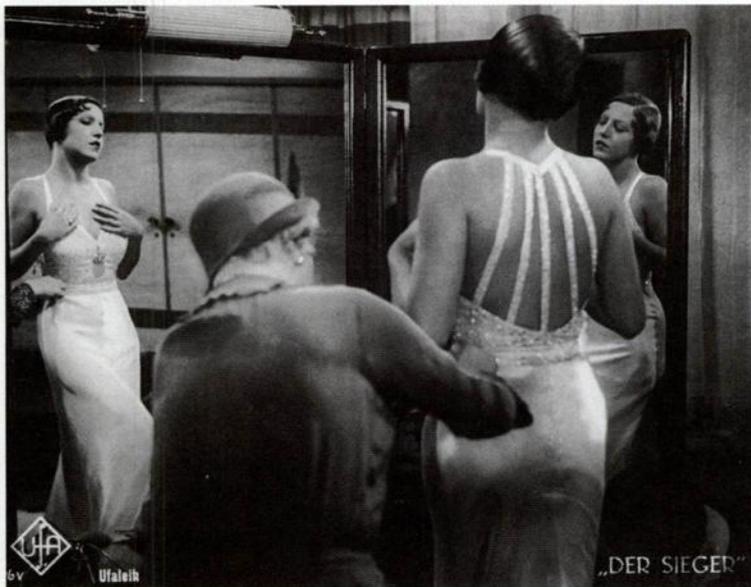
faire de la recherche car il s'agissait d'impasses scientifiques et techniques. Ainsi guidés, les chercheurs français purent gagner un temps — et de l'argent — précieux

en se concentrant sur les bonnes directions de recherche. Cette coopération ne cessa de se développer sous les présidences Pompidou et Giscard d'Estaing. ■ L.H.



a révélé en juin 2011 que la Stasi a forcé Erich Honnecker à démissionner le 16 octobre 1989, ouvrant la séquence d'événements qui devaient conduire à la chute du mur de Berlin. Le secrétaire général du SED, parti unique au pouvoir, a aussitôt obtempéré après qu'on lui a montré un dossier secret prouvant qu'il avait tenté de collaborer avec la Gestapo et demandé à endosser l'uniforme de la Wehrmacht

••• Le *Victory*, navire amiral de Nelson conservé à Portsmouth, est affaibli par la pourriture et menace ruine. Le ministère de la Défense



Hitler voulait distribuer des Gretchen gonflables à ses soldats

Averti par Himmler des risques vénériens encourus en France par sa chair à canon, Hitler avait demandé de concevoir pour ses soldats des poupées gonflables. C'est ce que révèle le journaliste Graeme Donald dans un livre consacré aux bizarreries de l'histoire militaire*. L'auteur rapporte que les concepteurs auraient proposé de modeler le prototype sur l'actrice hongroise Käthe von Nagy

(ci-dessus dans *Der Sieger*), laquelle aurait décliné l'honneur accordé par le Reichsführer SS. Les fabricants auraient alors laissé le visage en blanc de façon à permettre au *Landser* de projeter sur la face immaculée ses propres fantasmes (mais en imprimant des yeux bleus et des cheveux blonds, il faut des limites à tout). Après essais, Himmler a jeté l'éponge. Les bénéficiaires n'étaient pas franchement séduits, en effet, par l'idée d'être surpris en pareille compagnie. Un raid de bombardiers alliés a incinéré l'usine à *sex toys*, épargnant tout embarras à la Wehrmacht. ■ P.G.
* *Mussolini's Barber*, Graeme Donald, Osprey, 2010.

Le chiffre :

42 % des Américains ignorent la date de naissance de leur pays

Selon un sondage du Marist Institute for Public Opinion à l'occasion de la fête nationale américaine, seuls 58 % des Américains interrogés ont su donner la date de l'indépendance de leur pays, le 4 juillet 1776. Parmi les adultes de moins de 30 ans, seuls 31 % ont su répondre correctement. Le même sondage révèle qu'un Américain sur quatre ne sait pas de quelle tutelle les États-Unis se sont affranchis. ■

Un camp de réfugiés proromains au pied du mur d'Hadrien

Une grande campagne archéologique menée par Andrew Birley



a mis au jour des restes de centaines d'habitations de fortune tout contre le mur d'Hadrien, qui séparait l'Empire romain des tribus pictes demeurées barbares dans ce qui est aujourd'hui l'Écosse. Ce village atypique, installé près de la grande forteresse légionnaire

de Vindolanda, entre Hexham et Haltwhistle (Northumberland), serait apparu lors de la campagne de « pacification » menée par l'empereur Septime Sévère en personne entre 208 et 211. Les Romains auraient ramené avec eux et installé là des commu-

nautés « collaboratrices » et menacées. Elles auraient aidé à nourrir les légionnaires et fourni des appuis utiles pour surveiller les tribus du Nord. Voilà qui rappelle l'emploi de communautés musulmanes par l'armée française durant la guerre d'Algérie... ■ J.L.



Des femmes à bord des drakkars

Contrairement à l'idée répandue jusqu'à présent, l'immigration viking installée dans l'Est de l'Angleterre aux VIII^e-IX^e siècles n'était pas exclusivement masculine. En réexaminant avec attention les squelettes trouvés dans 14 tombes, contenant parfois des armes et évoquant donc des guerriers, l'archéologue australien Shane McLeod a constaté qu'il s'agissait de... femmes. En fait, l'étude montre même qu'entre un tiers et la moitié des colons auraient été du sexe faible, si l'expression convient à ces aventurières. ■ P.G.

britannique a lancé des travaux de restauration *in extremis* qui, pour les dix ans à venir, devraient remettre à neuf le plus prestigieux vaisseau de Sa Majesté... Une équipe archéologique menée par Harald Lubke a découvert ce qui semble être le site de la première bataille attestée sur le sol européen, dans la vallée de Tollense, en Allemagne du Nord. L'événement, prouvé par l'analyse d'une centaine de corps d'hommes jeunes, dont beaucoup portent des traces de blessures graves, aurait eu lieu à l'âge du bronze, vers 1200 av. J.-C.

Falloujah, premier s

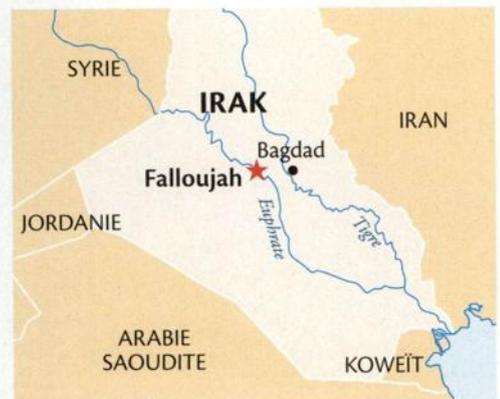


La population a déserté la ville en ruine, devenue un champ de bataille entre insurgés et marines.

Siège du XXI^e siècle



Ce 17 novembre 2004, les rues de Falloujah ne sont plus hantées que par les militaires. Bombardements aériens, bourdonnement obsédant des drones et campagne de tractage ont poussé plus des deux tiers de la population à fuir. Entre 60 et 800 civils seront cependant tués.



CARTE: CYRIL COURGEAU

Irak, mars 2004. Quand les marines débarquent, Falloujah est une enclave contrôlée par 3 000 guérilleros. En juillet, les Américains bouclent la ville. L'assaut est lancé le 7 novembre. Une semaine après, l'insurrection matée, il reste à « nettoyer » la ville, maison par maison.

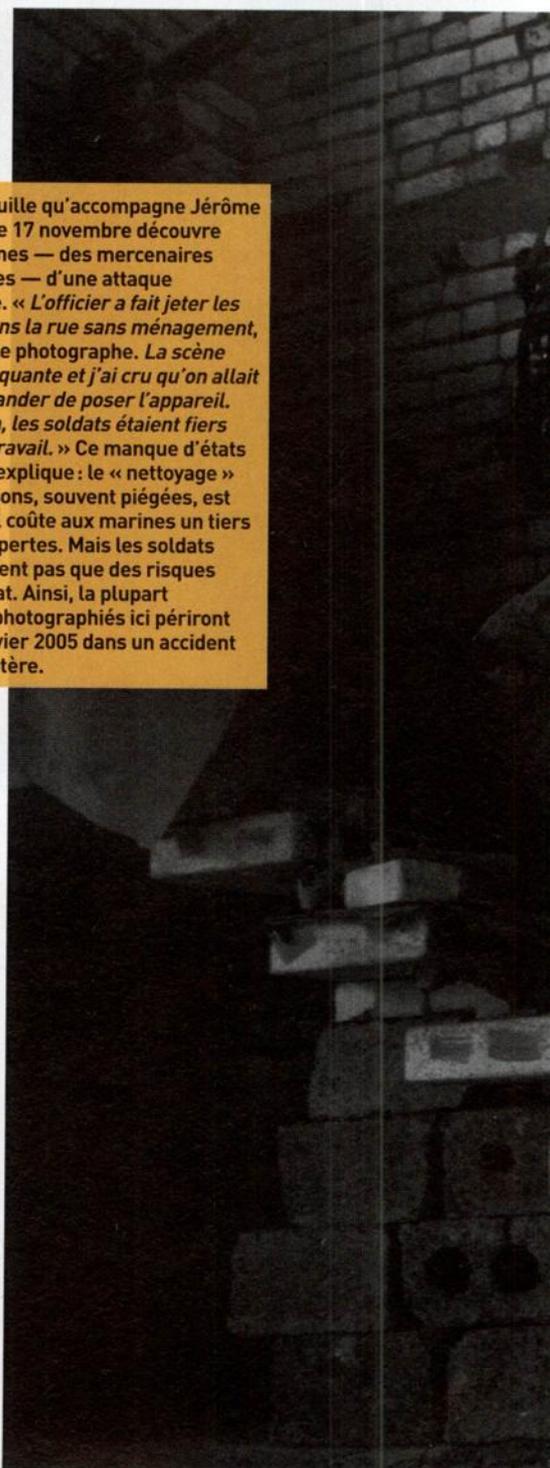
Par Pierre Grumberg • Photos : Franco Pagetti et Jérôme Sessini

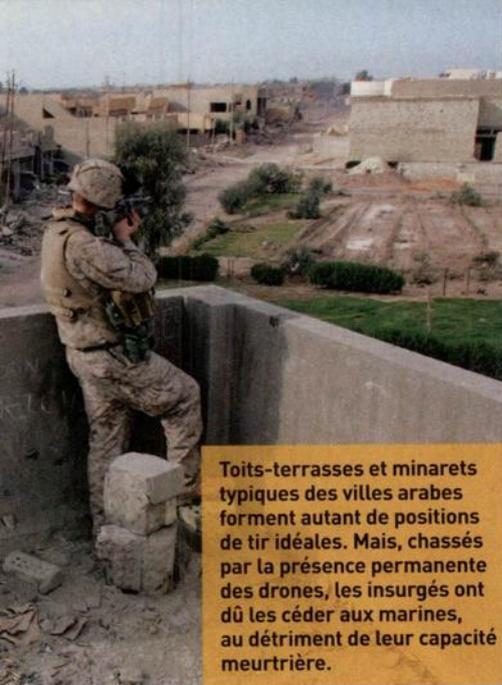
Tout un symbole de la puissance des images : cette bataille commence le 31 mars 2004 par une photo obscène, celle de corps calcinés et désarticulés suspendus aux poutrelles d'un pont devant une foule en liesse. Ces cadavres sont ceux de quatre employés américains de Blackwater, multinationale militaire privée. Engagés par erreur dans le centre-ville, ils ont été tués dans l'embuscade de leur 4x4. Les images de la scène, reprises par les agences de presse, font la une. Falloujah vient de faire son entrée dans l'histoire. À dire vrai, les lecteurs de journaux attentifs connaissent déjà cette ville irakienne de 25 km² et 280 000 habitants. Ses ponts sur l'Euphrate lui ont valu en 1991 quelques dizaines de « victimes collatérales ». Surtout, elle se trouve au cœur du « triangle sunnite », poudrière religieuse qui ne demande qu'à exploser. Lorsque les Américains envahissent le pays en mars 2003, la région est confiée à une unité agressive, la 82^e Airborne Division. Et l'étincelle ne tarde pas à se produire. Le 28 avril, les paras, provoqués par un tireur caché, ouvrent le feu sur une foule hostile, tuant entre 6 et 17 manifestants... S'ensuit une insurrection que, faute de politique suivie (cinq grandes unités défilent d'avril 2003

(Suite p. 24)



La patrouille qu'accompagne Jérôme Sessini le 17 novembre découvre les victimes — des mercenaires yéménites — d'une attaque aérienne. « L'officier a fait jeter les corps dans la rue sans ménagement, raconte le photographe. La scène était choquante et j'ai cru qu'on allait me demander de poser l'appareil. Mais non, les soldats étaient fiers de leur travail. » Ce manque d'états d'âme s'explique : le « nettoyage » des maisons, souvent piégées, est risqué : il coûte aux marines un tiers de leurs pertes. Mais les soldats n'encourent pas que des risques au combat. Ainsi, la plupart de ceux photographiés ici périront le 26 janvier 2005 dans un accident d'hélicoptère.



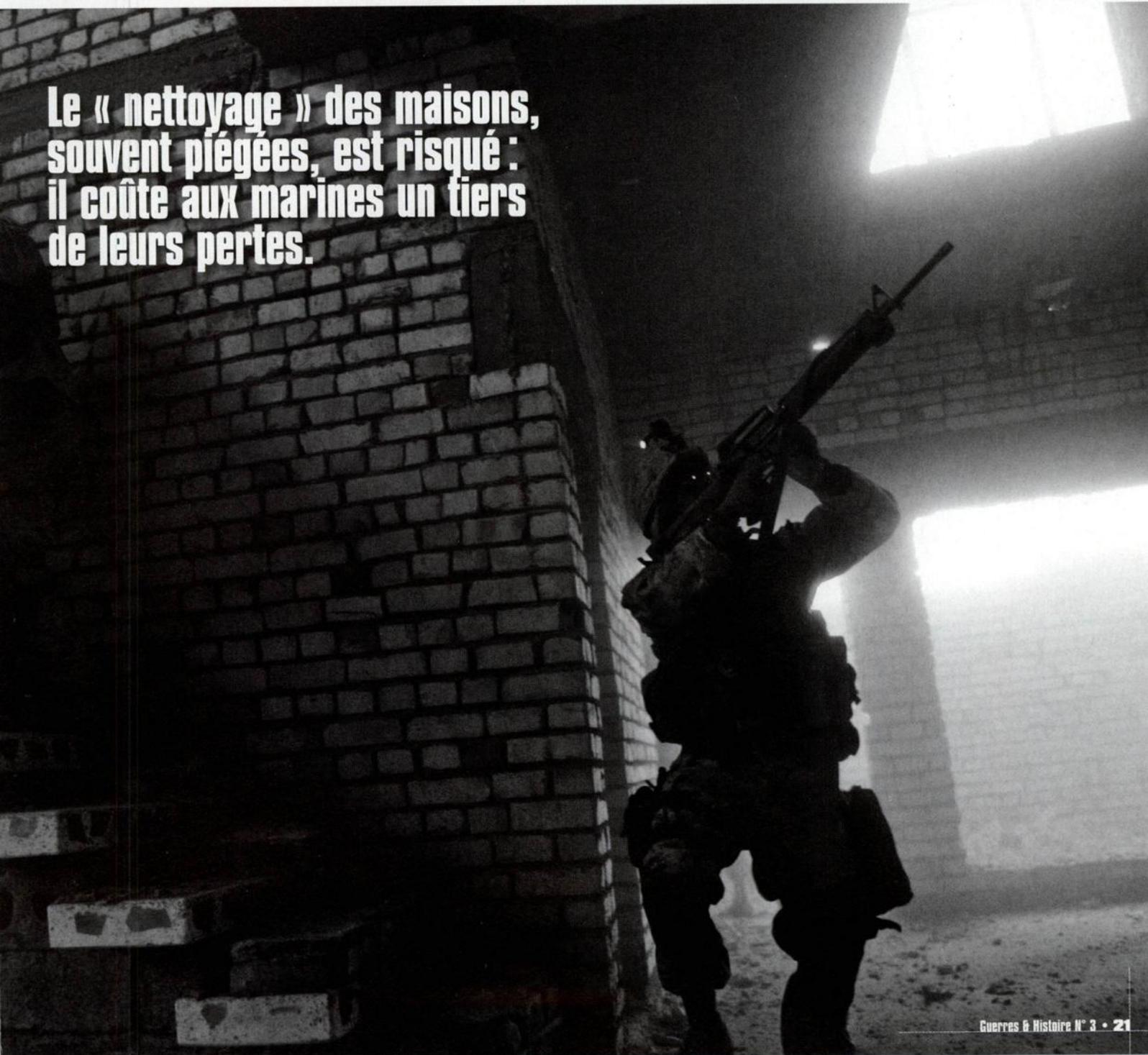


Toits-terrasses et minarets typiques des villes arabes forment autant de positions de tir idéales. Mais, chassés par la présence permanente des drones, les insurgés ont dû les céder aux marines, au détriment de leur capacité meurtrière.



Exténués, les marines se reposent à l'abri des snipers. Falloujah en abritait une cinquantaine. Un seul d'entre eux a bloqué une compagnie entière pendant six heures. Il a fallu 30 000 cartouches, 45 obus et 4 bombes d'avion pour en venir à bout.

Le « nettoyage » des maisons, souvent piégées, est risqué : il coûte aux marines un tiers de leurs pertes.



Il y a 40 000 immeubles dans la ville. Il faudra un mois aux soldats pour achever leur mission de fouille.



Sur le casque, l'attache de fixation de la lunette à intensification de lumière, pour le combat de nuit. Sur le torse, le précieux gilet pare-balles. À la main, le même fusil M-16 qu'au Viêt Nam. Et à l'oreille du sergent, l'indispensable radio destinée à coordonner l'opération de nettoyage appelée Cordon and Search (« bouclage et fouille »). Dans les centaines de caches sont découvertes 29 fabriques d'explosifs et 1 000 tonnes de matériel... 1 500 insurgés sont également capturés. Mais les cadres de l'insurrection ont pu s'échapper, dont l'homme d'Al-Qaida, Abou Moussab al-Zarqoui (il sera tué en juin 2006 par une bombe lors d'un raid aérien).



Estimant qu'il est plus rentable de tirer puis reconstruire, les Américains n'ont pas ménagé leur feu. Lorsque s'achèvent les combats fin décembre 2004, le quart des 40 000 maisons et immeubles de la ville est à reconstruire. Les Américains y investiront 55 millions de dollars, distribués de préférence à la main-d'œuvre locale, le chômage ayant été considéré comme un des moteurs de l'insurrection.

à avril 2004), les occupants ne maîtrisent pas. Quand le 24 mars 2004, les marines de la 1^{re} division prennent la relève, Falloujah est une enclave hostile contrôlée par 3 000 guerilleros sunnites. Ces derniers s'empressent de tester les nouveaux venus, déclenchant un nouveau cycle de violence qui culmine avec le massacre des agents de Blackwater. Pour Washington, l'humiliation est intolérable. « *Nous allons pacifier la ville* », prévient le général Mark Kimmitt, vice-directeur des opérations en Irak, annonçant une « *réponse méthodique, précise et écrasante* ». Mais l'opération Vigilant Resolve, lancée à la va-vite dans la nuit du 5 au 6 avril

Les drones forcent l'ennemi à se cacher et révèlent ses moindres mouvements.

face à un camp retranché truffé de plus de 300 points d'appui bétonnés, de tranchées et de nids de mitrailleuse, aboutit à un fiasco. Les 2 200 marines essuient 27 tués et une centaine de blessés pour environ 600 insurgés tués et la prise d'un quartier périphérique. Pire : près de 600 civils sont tués dans les combats, suscitant la réprobation générale. Inquiets pour leur coalition, les Américains cessent le feu et confient leurs positions à une *Fallujah Brigade* constituée d'ex-militaires de Saddam. Qui passent aux insurgés avec armes et bagages... La première bataille est perdue, mais les marines méditent déjà la revanche. Plus question d'improviser : l'opération Phantom Fury (rebaptisée *al-Fajr* — l'aube — sur demande

irakienne) sera le premier siège scientifique du XXI^e siècle. Dès juillet, la ville est surveillée en permanence par des drones : une innovation qui joue un rôle majeur en forçant l'ennemi à se cacher et en révélant ses mouvements les plus furtifs. Et des raids aériens incessants sont concentrés au sud pour tromper les insurgés sur l'axe de l'attaque. Afin d'éviter le recours à des convois de munitions vulnérables, on empile sur place 11 millions de munitions de 136 types. Lancé le 7 novembre au nord de la ville, l'assaut implique 6 500 marines et 1 500 soldats de l'Army (quatre fois plus qu'en avril), appuyés par 300 blindés et une centaine

d'avions et d'hélicoptères. Pour « irakiser » l'opération, 2 500 soldats parmi les plus fiables du nouveau régime de Bagdad suivent à distance. Précédés par les tanks M1 Abrams qui pulvérisent à vue tout ce qui bouge, les marines progressent sur quatre axes à la vitesse de 1 km par jour. Au terme de durs combats, l'insurrection est vaincue le 15 novembre. Reste à « nettoyer » les ultimes nids de résistance. C'est ce travail ingrat et meurtrier qu'illustrent dans ces pages les reportages de Jérôme Sessini et Franco Pagetti. Il va durer jusqu'au 23 décembre. L'Amérique aura alors, au prix de 72 tués et 623 blessés (contre 1 000 à 2 000 tués en face), remporté la bataille de Falloujah. Mais elle n'a pas encore gagné la guerre. ■

Franco Pagetti est né à Varèse, en Italie, en 1950. Reporter depuis 1994, il est attiré par les conflits, « *des moments qui permettent d'observer les gens et les sociétés poussés dans leurs extrémités* ». Pilier de l'agence VII, il est basé en 2003 à Bagdad, d'où il photographie le siège de Falloujah. Mais il est présent sur toutes les guerres de ces dernières années : Afghanistan, Somalie, Libye, Liban... À l'occasion, Franco Pagetti déserte les champs de bataille pour se consacrer à des travaux plus pacifiques, sur la mode par exemple.

Jérôme Sessini est né en 1969 dans les Vosges. Photographe amateur, sa couverture de l'actualité sociale à Paris lui vaut d'entrer à la prestigieuse agence Gamma, qui l'envoie au Kosovo en 1998. C'est le début d'une longue série de reportages, qui vont l'emmener à Falloujah où la blessure malencontreuse d'un collègue libère une place dans une escouade de marines. Familier de l'Irak où il a effectué au moins dix séjours, Jérôme Sessini a couvert tous les « endroits chauds ». Des zones de conflits classiques (Libye, Afghanistan, Israël, Liban, Somalie...) mais aussi les guerres de la drogue, non moins meurtrières, à travers toute l'Amérique centrale, du Mexique à la Colombie.

ÉVÉNEMENT

APPLICATION GRAND PUBLIC iPhone & iPad

LE PLANÉTIARIUM LE PLUS COMPLET POUR DÉCOUVRIR LE CIEL



skypix[®]

SCIENCE & VIE

LE CIEL À PORTÉE DE MAIN

UNE CARTE DU CIEL GÉOLOCALISÉE



Avec Skypix, visualisez la carte du ciel de l'endroit où vous vous trouvez



La seule application intégrant une véritable photo du ciel à 360°, réalisée par Serge Brunier

UNE ENCYCLOPÉDIE MULTIMÉDIA UNIQUE



Plus de 250 objets célestes documentés en textes (écrits et audio) et agrémentés de photos



Des tutoriaux vidéo exclusifs pour acquérir une vraie connaissance du ciel



Un agenda personnalisé pour être alerté et visualiser les événements à venir

...ET BIENTÔT INTÉGRATION D'UN CONTENU ÉDITORIAL EXCLUSIF



Disponible sur App Store



Retrouvez-nous sur Facebook

SCIENCE & VIE

AU COEUR DE LA VIE



RUE DES ARCHIVES

On dit que les **ZOUAVES** étaient des unités nord-africaines. Mais quels Nord-Africains ?

HABIB DJEMI, AGEN (47)

Si l'on restreint le terme nord-africain aux Arabes et aux Kabyles, les régiments de zouaves ne sont clairement pas des unités nord-africaines. Ils ne l'ont été, très brièvement et très partiellement, qu'en deux occasions. La première, en 1830, lorsqu'est créé le corps des zouaves à l'occasion de la conquête de l'Algérie : on trouve

dans les bataillons des indigènes, surtout kabyles, aux côtés des Français. Mais l'ordonnance du 8 septembre 1841 restreint le recrutement aux seuls Français et Juifs algériens — Arabes et Kabyles étant dirigés vers les turcos, les tirailleurs algériens. En août 1914, second épisode de mixité, on verra naître quelques régiments zouaves tirailleurs.

Sur les quinze régiments que compte l'armée de terre en 1939, dix sont basés en AFN, avec un fort pourcentage de pieds-noirs dans leurs rangs (75 à 80 % au 2^e zouave par exemple, selon les dires du père de l'auteur de cette réponse, qui y a appartenu de 1936 à 1941), et cinq sont formés dans l'Hexagone, avec une grosse majorité de métropolitains ■ J.L.



De quand datent les premières forces spéciales, et quelles nations en possèdent ?

DOMINIQUE LESTRADE, ALBI (81)

Les « forces spéciales », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, furent créées par les Britanniques durant la Seconde Guerre mondiale pour mener des opérations de sabotage sur les arrières des forces de l'Axe. Durant ce même conflit, d'autres nations montèrent des unités de commandos aux fonctions tactiques similaires ou profondément différentes, comme les *Brandenburger* allemands. Ces forces n'ont cessé depuis de prendre de l'importance et sont maintenant présentes dans presque toutes les armées du monde. Pourtant, on peut tracer la généalogie de ces forces jusqu'à une époque relativement reculée, avec notamment les différentes

Saviez-vous que...

... le premier film documentaire de guerre de l'histoire — *Tearing Down the Spanish Flag* — est aussi le plus court (90 secondes) et celui qui a rapporté le plus d'argent relativement à l'investissement ?



DR/IMAGE TIRÉE DU FILM « CAPITAINE CONAN » DE BERTRAND TAVERNIER

cavalleries légères en provenance des marches orientales de l'Europe (hussards, pandours, estradiots, etc.) que l'on intégra progressivement dans les armées occidentales à partir du XVI^e siècle pour leur confier des missions de reconnaissance et de harcèlement. Il convient d'y ajouter les unités d'infanterie coloniale qui, dans l'Amérique du Nord du XVIII^e siècle, apprirent à mener la guerre selon les principes des Indiens des forêts. La guerre de Sécession américaine verra à son tour la floraison de nombre d'unités des types précédents, et, durant la Grande Guerre, les « corps francs », comme ceux décrits par Roger Vercel dans son livre *Capitaine Conan*, effectuèrent d'audacieux coups de main dans les lignes ennemies. Enfin, au sortir de 14-18, les Britanniques organisèrent des unités spéciales destinées à lutter contre les révolutionnaires irlandais et qui seront à l'origine des célèbres SAS. ■ L. H.

Il est aussi le premier... faux ! Le réalisateur J. Stuart Blackton a en effet fabriqué en studio le baisser des couleurs espagnoles à La Havane et le lever du *Star and Stripes* des troupes victorieuses du général Shafter, lors de la guerre hispano-américaine de 1898. ■

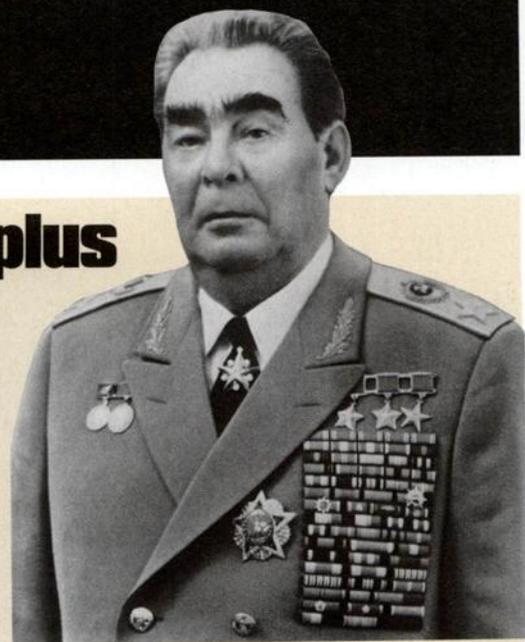
Quel a été l'homme le plus décoré de l'Histoire ?

JEAN RÉGNIER-LEGAY, PARIS (75)

Probablement Leonid Ilitch Brejnev, secrétaire général du Parti communiste de l'URSS et homme fort du pays entre 1964 et 1982. La comptabilité des décorations soviétiques accrochées sur sa poitrine atteint la quarantaine, et largement plus de 120 si l'on y inclut les chaînes, cordons, croix, étoiles, insignes, médailles, palmes, plaques, rosettes et rubans décernés par des États étrangers. Durant ses obsèques, en 1982, il fallut une compagnie entière d'officiers pour porter ses distinctions... La remise d'une de ces décorations a fait scandale en 1978. Il s'agit de l'ordre de

la Victoire. Sertie de diamants et de rubis, cette distinction suprême a été instituée en novembre 1943 pour les chefs qui ont dirigé les plus grandes opérations de la Seconde Guerre mondiale. Le 10 avril 1944, Joukov est le premier à la recevoir, suivi de Vassilevski, Staline, Rokossovski, Koniev, Malinovski, Tolboukhin, Govorov, Timochenko, Antonov et Meretskov. Admettre le petit colonel commissaire politique

aux côtés de ces géants du conflit germano-soviétique fut un choc tel que Gorbatchev annula la décision dès son arrivée au pouvoir en 1985, littéralement sous la pression des vétérans de la Grande Guerre patriotique — fidèles entre les fidèles de l'État soviétique. ■ Y. McL.



TASS / VLADIMIR MUSAEVYAN

Pourquoi les Indiens des plaines d'Amérique du Nord, qui ont acquis le cheval par le biais des Espagnols, n'ont-ils pas adopté également la selle ?

STÉPHANE CERRUTI, NICE (06)

Rappelons pour commencer que le cheval fut exporté aux Amériques par les conquérants européens et que les peuples indigènes ne connaissaient pas cet animal. Au XVII^e siècle, de nombreux chevaux s'échappèrent des élevages espagnols du Mexique et retournèrent à l'état sauvage dans les grandes plaines d'Amérique du Nord. Là, les Indiens des tribus de chasseurs nomades eurent tôt fait de comprendre tout l'intérêt qu'ils pouvaient tirer d'un animal qui donnait un énorme avantage à leurs ennemis européens. Ils entreprirent donc de le domestiquer à leur tour. Pourtant, ils n'adoptèrent pas dans la foulée la selle lourde et l'étrier qui, depuis des siècles déjà, avaient permis aux dits Européens de créer des cavalleries lourdes aptes au combat de choc. En procédant de la sorte, et si on les juge selon nos propres critères, ils « régressèrent » d'un point de vue technique. Mais ça n'était pas leur approche, car, à leurs yeux, le problème ne se posait pas tactiquement, le choc collectif étant absent de leur culture guerrière. Ajoutons que d'un point de vue « cosmologique », cela n'avait pas plus de sens pour les Indiens qui considéraient l'animal non comme un objet mais comme une créature égale à l'humain. Celui-ci se devait d'être monté non pas à travers la médiation d'appareils coercitifs, mais en faisant corps avec lui et en le contrôlant donc avec ses cuisses, en montant « à cru », comme on l'avait fait dans l'Antiquité de l'Ancien Monde. ■ L. H.



BRIDGEMAN

Le mot : « décimer »

Ce verbe vient du latin *decimatio* (décimation, de *decem*: dix), une méthode en pratique dans l'armée de la République romaine pour punir les unités ayant démerité au combat. Les règles voulaient que, dans un groupe de dix soldats, un homme tiré au sort soit bastonné à mort par ses neuf camarades. Lesquels subissaient ensuite diverses mesures vexatoires (exclusion

du camp, remplacement de la ration de blé par de l'orge...). L'affaire est avérée par maints historiens antiques. Tite-Live raconte ainsi la toute première décimation, infligée en 471 avant J.-C. par le consul Appius aux soldats qui avaient fui devant les Volsques. La décimation est cependant restée rare avant de disparaître à l'avènement de l'Empire. ■ P.G.

Quel a été le plus gros canon de tous les temps ?

MICHEL RIGOULET, AMIENS (80)

En termes absolus, le titre est détenu par le *Schwerer Gustav* (*ci-contre*) et son frère *Dora*, deux canons de 800 mm conçus en Allemagne par Krupp en 1934 et construits en 1941. La fiche technique donne le tournis : masse de 1350 t (autant qu'un destroyer), canon de 32,5 m de long, équipage de 250 hommes, trois semaines de montage, prix équivalent à 50 chars Panther... Conçus pour pulvériser les forts de la ligne Maginot, ces canons expédiaient à 40 km des obus pénétrants de 7,1 t capables de percer 7 m de béton armé. Mais la monstruosité même de ces canons n'a permis qu'une utilisation : en juin 1942, à Sébastopol, *Gustav* a réduit en poussière quatre forts à l'aide de 23 obus ! Les deux frères ont été détruits par la Wehrmacht en 1945. ■ P.G.



La citation

« Je t'aime comme la fumée du tabac et le désordre de la guerre. »

Cette déclaration d'amour surprenante, nous la devons au hussard Charles Lasalle (1775-1809), général de division, comte d'empire. Il l'écrit à Joséphine d'Aiguillon, sa femme (l'ex de Berthier), le soir du 14 juillet 1808, alors qu'il vient d'être le héros de la bataille de Rio del Seco. Il lui reste un an à vivre avant de recevoir à Wagram une balle en plein front.

Connait-on le secret du feu grégeois ?

ROBERT SERVAN, MONTPELLIER (34)

Non ! Le secret de ce liquide incendiaire inextinguible, projeté par un siphon et capable apparemment de brûler sur l'eau, a disparu avec l'Empire byzantin, qui l'avait inventé au milieu du VII^e siècle. Personne n'est jamais parvenu à utiliser les armes capturées... La formule la plus probable repose sur un mélange de pétrole et de poix (résine végétale inflammable et collante),

avec un éventuel ajout de salpêtre (nitrate de potassium, un ingrédient explosif de la poudre) et de chaux (oxyde de calcium), qui chauffe au contact de l'eau. Ce qui est certain, c'est que ce lance-flammes médiéval a donné aux Byzantins, et notamment à leur marine, un sérieux avantage tactique à une époque où le bois était un matériau de construction incontournable. ■ P.G.

Combien de victoires navales la France a-t-elle remportées contre l'Angleterre ?

ANTOINE PÉREZ, LAON (02)

Soixante-seize — si l'on en croit le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises** — dont une très grande majorité d'engagements anecdotiques. La liste démarre à Arnemuiden en 1338 et s'achève par le « succès » vichyste de Dakar, en 1940. Que signifie ce chiffre ? Que les marins français valent mieux que leur réputation : oui, la Royal Navy a souffert, elle a même perdu une guerre (et l'Amérique) à la bataille de la Chesapeake, en 1781. Mais ce succès décisif est une exception. Le talent des Britanniques est d'avoir su remporter les batailles importantes pour gagner leurs guerres et étendre leur empire. Et que signifie enfin le mot victoire ? À tout prendre, la « défaite » du combat de Prairial (1794), où l'amiral Villaret-Joyeuse sacrifie sept navires

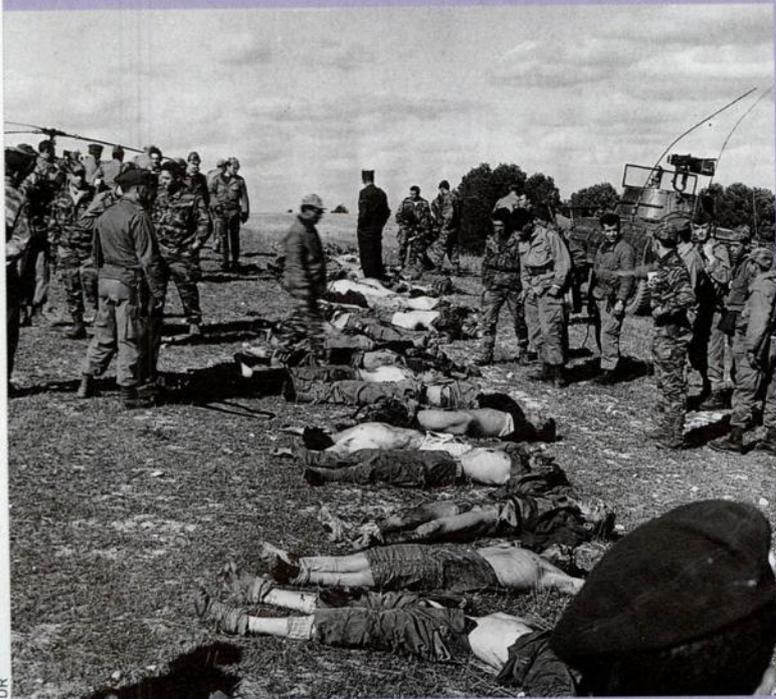


pour sauver la République de la famine, ne vaut-elle pas mieux que le « triomphe » de Béziers (1690), dont Tourville ne tire rien ? ■ P. G.

* *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*, Jean-Claude Castex, Presses de l'université Laval (Canada), 2004.

La guerre d'Algérie a-t-elle vraiment causé la mort d'un million d'Algériens ?

PAUL SACK, BRUXELLES (BELGIQUE)



Depuis 1962, l'Algérie répète qu'elle est « le pays du million et demi de martyrs », ce qui représenterait, selon elle, le nombre de tués et de disparus de la guerre d'indépendance (1954-1962) contre la France. Il s'agit d'un chiffre de pure propagande. Plusieurs historiens français (Xavier Yacono, Charles-Robert Ageron) ont évalué, par la méthode démographique, ces pertes à moins de 300 000. En 1974, le ministre algérien des Anciens Moudjahidine, a lui-même brisé le mythe en recensant 152 863 militants du FLN et combattants de l'ALN tués. À cela s'ajoutent environ 30 000 victimes musulmanes du terrorisme, dont environ 10 000 dues aux conflits entre Algériens (rivalité FLN-MNA) et moins de 2 000 imputables à l'OAS. L'incertitude majeure demeure sur le nombre de harkis et anciens supplétifs de l'armée française assassinés après l'indépendance, qui oscille entre 10 000 et 30 000, le chiffre « officiel » de 150 000 semblant, lui aussi, trop élevé. À lire, la synthèse de Guy Pervillé, *Pour une histoire de la guerre d'Algérie*, Picard, 2002. ■ J. L.



Le bonus
Voulez-vous voir la triste fin du Duguay-Trouin ?

Les derniers instants de ce magnifique 74 canons capturé par les Anglais juste après Trafalgar ont été filmés ! Vous ne le croyez pas ? Alors, allez voir sur : hmsbd.free.fr/implacable/implacable.htm

Parachutistes : l'échec der

✓ **Soixante ans de vrais revers et de faux succès**

De la Norvège à l'Irak, les paras ont mené des centaines de missions. Oui, mais pour combien de succès ? L'examen des principales opérations révèle non seulement de nombreux ratés mais aussi le prix exorbitant des victoires. Pages 32 à 37

✓ **Les paras rouges, le fiasco d'une avant-garde**

Entre 1930 et 1940, l'URSS est à l'avant-garde en matière de structure et de doctrine de l'arme aéroportée. Pourtant, une série d'échecs graves amène Staline à bloquer tout largage massif dès octobre 1943. Pages 38 et 39

✓ **Opérations aéroportées : la grande illusion**

Vulnérables en plein ciel, volontiers dispersés, statiques au sol, trop légèrement armés, les paras souffrent de handicaps insurmontables. Pourtant, ils survivent à la Seconde Guerre mondiale. L'historien américain Marc De Vore explique ce paradoxe. Pages 40 à 45



rière le mythe

✓ L'Airborne Division, une unité de grand luxe

Suréquipés, surpayés, les paras alliés de 1944 exigent pour leur transport une hallucinante pléthore d'avions. Quant aux très coûteux planeurs, ils sont abandonnés, jetés dans les prairies comme des Kleenex. Pages 46 et 47

✓ Indochine : les paras pris au piège de leur réputation

Soldats d'élite tombant du ciel comme la foudre, les paras s'illustrent en Indochine comme les sauveurs des situations perdues. Mais la légende se retourne contre eux lorsque l'état-major les jette sur Diên Biên Phu. Pages 48 à 51

✓ L'hélicoptère, la machine qui rend le para inutile ?

« Inventée » par les Français en Algérie, l'aéromobilité ouvre enfin la troisième dimension aux fantassins, éliminant, mais en partie seulement, les aléas du parachutage. Car l'hélicoptère reste lui aussi vulnérable... Pages 52 et 53

Une image de propagande japonaise illustrant l'opération aéroportée sur Sumatra (13 et 14 février 1942). Impossible de deviner que ce fut un échec nippon face à des Hollandais mal armés mais motivés. Le ciel blanc de corolles, l'engagement immédiat et agressif des paras suggèrent l'idée d'un assaut irrésistible par la surprise et le combat individuel, deux éléments importants de la culture militaire japonaise.

Kertch-Féodosia (URSS)

★★★★
Le 31 décembre 1941, un bataillon de paras soviétiques mène un raid pour gêner la retraite des Allemands attaqués dans la péninsule de Kertch, en Crimée. Malgré une exécution chaotique, c'est un des rares succès des paras de Staline.

Palembang (Japon)

★★
Le 13 février 1942, 240 paras japonais sautent pour saisir des objectifs clés au sud de l'île hollandaise de Sumatra. En dépit du fanatisme des attaquants et de la faiblesse des défenses, l'assaut échoue. La DCA alliée abat 16 des 70 avions de transport, les paras sont dispersés et les petits groupes au sol rapidement neutralisés.

Bruneval (Roy.-Uni)

★★★★★
Le 27 février 1942, 119 paras britanniques sautent au-dessus du radar allemand de Bruneval (Seine-Maritime), dont ils volent les pièces essentielles avant de rembarquer par mer. Les enseignements technologiques de ce superbe raid serviront toute la guerre.

Puerto Bolivar (Pérou)

★★★★★
Le 27 juillet 1941, le Pérou en guerre contre l'Équateur envoie son unique bataillon aéroporté saisir la ville de Puerto Bolivar,



Les frères s'entretuent 

Sicile, 9-13 juillet 1943 - 

Justification stratégique : ★★★
Réussite tactique : ★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 7 775 • **Pertes :** 26 %

Afin de couvrir les accès des plages siciliennes, les paras anglo-américains attaquent pendant la nuit du 9 au 10 juillet, dans le cadre de l'opération Husky. D'emblée, tout va mal. Le vent fort disperse les avions, éparpillant leurs passagers : sur 147 planeurs anglais, 12 atterrissent près de l'objectif, 65 tombent à l'eau (252 noyés)... Chez les Américains, les paras de la 82^e Airborne

se font tirer par les navires de la flotte d'invasion, qui descendent 23 transports sur 144 (157 tués et disparus). Dans la nuit du 12 au 13, 1 900 hommes de la 1^{re} brigade para anglaise, pris entre tirs amis et Flak, sont dispersés au sol et perdent un homme sur cinq. Côté positif : de la confusion chez l'adversaire et quelques objectifs pris, même temporairement. Maigre bilan. ■

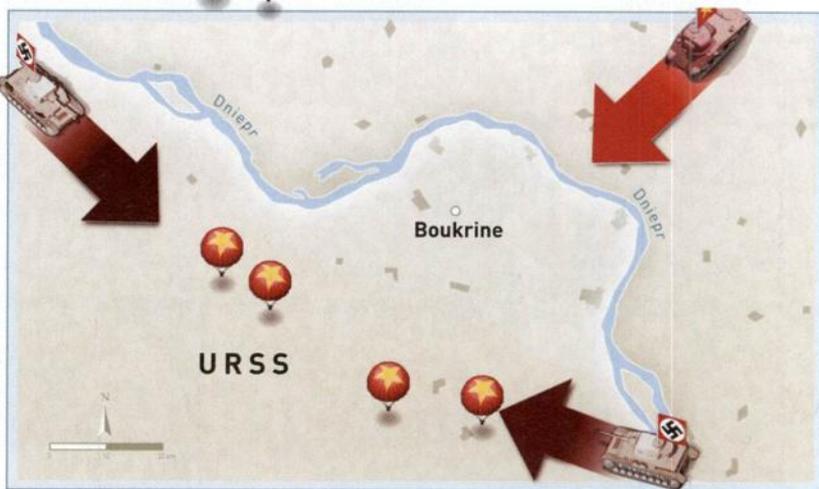
Le planeur Waco CG-4A est fabriqué aux États-Unis à près de 14 000 exemplaires pendant la guerre. Chiffre considérable mais insuffisant car l'engin est trop fragile et ne sert qu'une fois au combat. Aussi les Américains doivent-ils emprunter des planeurs aux Britanniques.

Les paras rouges sautent dans la tombe 

Boukrine/URSS, 24-25 septembre 1943 - 

Justification stratégique : ★★★
Réussite tactique : -
Retombées stratégiques : -
Effectifs : 4 575 • **Pertes :** 50 %

Afin de saisir une précieuse tête de pont sur le Dniepr, les Soviétiques improvisent un assaut autour de Boukrine, dans un coude du fleuve. Mal montée faute de temps, avec des effectifs peu ou pas briefés et des transports incomplets, l'affaire aboutit à un fiasco quand les infortunés paras, qui n'ont pas été éparpillés à tous vents en sautant, sont cueillis au sol, sans armes lourdes, par une division Panzer imprévue. Si la moitié des effectifs renforcent malgré tout les maquis, Staline l'a décidé : il n'y aura jamais plus de tentatives d'enveloppement vertical côté soviétique. ■



Parachutés pour empêcher les renforts allemands de bloquer la tête de pont de Boukrine sur le Dniepr, les brigades soviétiques se font écharper par des panzers imprévus. Du coup, les blindés rouges se trouvent bloqués sans espoir de sortie.

La nuit la plus longue

Normandie/France, 5-6 juin 1944 - 

Justification stratégique : ★★★★★ • **Réussite tactique :** ★★★★★
Retombées stratégiques : ★★★★★ • **Effectifs :** 17 400 • **Pertes :** 23 %

Dans le cadre du débarquement, deux divisions de paras américaines et une autre britannique sont chargées respectivement de couvrir les flancs ouest et est de l'invasion, en bloquant les renforts allemands aux plages. Comme en Sicile, le mauvais temps s'en mêle : faible visibilité et Flak causent la dispersion (à J+1, 60 % des paras américains ne répondent toujours pas à l'appel) et la plupart des objectifs sont manqués, sauf chez les Britanniques. Mais les Allemands tardent à réagir, laissant à une poignée d'adversaires des points capitaux, comme l'important nœud de Sainte-Mère-Église. Cette molle réaction fait des largages un succès. Mais il est très cher payé (près de 40 % de pertes à la 101^e US

Airborne) et discutable (voir encadré p. 42). Malgré tout, l'enjeu justifiait pleinement l'investissement. ■

Les parachutages visent à sécuriser les extrémités ouest et est des plages de débarquement en retardant les contre-attaques allemandes. Dispersés sur de vastes zones (en bleu), les paras servent surtout à semer l'insécurité chez l'ennemi.



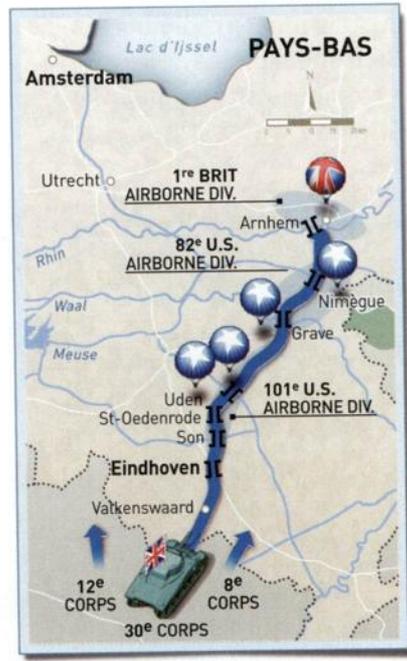
Un pont trop loin

Hollande, 17-25 septembre 1944 - 

Justification stratégique : ★★★★★ • **Réussite tactique :** ★★
Retombées stratégiques : - • **Effectifs :** 34 600 • **Pertes :** 33 %

Afin de finir la guerre avant Noël, les Alliés veulent, par un gigantesque coup de main aéroporté sur les ponts hollandais, ouvrir la voie à une offensive terrestre capable de pénétrer dans la Ruhr. Menée de jour, l'opération Market démarre bien quand les Américains saisissent la plupart des objectifs. Mais l'opération Garden, au sol, lambine sur l'unique

route de pénétration. Surtout, les paras anglais manquent à Arnhem l'ultime pont sur le Rhin qui justifie tout. Les débris de deux divisions de Panzer SS, négligées par Monty, hantent en effet le secteur... Le sacrifice inutile d'une brigade polonaise n'y change rien, les Anglais sauvent à peine 30 % de leurs paras. Sans aucun bénéfice. ■



L'objectif de l'opération Market est d'ouvrir la voie au 30^e corps blindé britannique en saisissant les ponts sur les fleuves hollandais : Meuse, Waal et Rhin. Mais le dernier pont clé, à Arnhem, reste aux mains des Allemands et tous les succès réalisés en amont restent sans effet.

Un beau final sans conséquences

Wesel/Allemagne, 24 mars 1945 - 

Justification stratégique : ★★
Réussite tactique : ★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 16 870 • **Pertes :** 12 %

L'idée de l'opération Varsity est de projeter des troupes au-delà du Rhin afin de faciliter le franchissement du fleuve. L'absence d'opposition sérieuse aurait dû rendre l'affaire facile, sans que les habituels aléas ne s'en mêlent : accidents, erreurs de pilotage, batterie de Flak imprévue...

Au final, tous les objectifs sont conquis et la tête de pont établie, mais non sans pertes. La noix écrasée par ce coup de marteau-pilon en valait-elle la peine ? Les historiens en doutent, suggérant que l'opération aurait réussi plus vite et à moindre coût humain sans recours aux paras. ■

principal port bananier du pays, sur le Pacifique. Ce succès, très peu connu, contribue notablement à la victoire finale péruvienne.

Oran (États-Unis)

★
 Le 8 novembre 1942, 556 paras américains tentent de prendre les aérodromes de Tafaraoui et La Sénia, près d'Oran (Algérie vichyste). Après une navigation calamiteuse, l'affaire échoue sous le feu français, les quelques paras arrivés à bon port étant éparpillés dans l'arrière-pays.

Nadzab (États-Unis)

★★★★★
 Le 5 septembre 1943, 1 700 paras américains sautent sur Nadzab (Nouvelle-Guinée), aidant à la construction d'un aérodrome et accélérant la prise de Laé aux Japonais. Superbe succès, mais réalisé en l'absence d'opposition réelle, l'ennemi ayant donné l'ordre de se retirer.

Drvar (All.)

★★★
 Le 25 mai 1944, un millier de paras SS descendent par parachute et planeur sur le repaire de Tito, en Bosnie. Le gibier s'échappe cependant, tandis que les SS, confrontés à une féroce contre-attaque, perdent les deux tiers de leurs forces.

Vercors (All.)

★★★★★
 Du 21 au 23 juillet 1944, 400 commandos allemands

d'unités diverses fondent en planeur sur le plateau du Vercors, inaccessible par route. Le maquis qui y nargue les occupants, pris au dépourvu et mal armé, est anéanti.

Malmedy (All.)

★
Le 17 décembre 1944, 1300 paras allemands sont jetés à l'assaut d'un carrefour important au nord de Malmedy (Ardennes), en attendant les Panzer. Improvisée, l'opération est un fiasco où disparaissent les deux tiers des paras, semant cependant la confusion chez les Américains.

Corregidor (É.-Unis)

★★★★★
Le 16 février 1945, 2050 paras tombent du ciel sur l'îlot philippin de Corregidor, clé de la baie de Manille et haut lieu de la résistance aux Japonais en 1942. Impeccablement coordonnée avec un assaut par mer, l'opération aboutit le 1^{er} mars à la prise de l'île.

Sinaï (Isr.)

★★★★★
Le 29 octobre 1956, 394 paras israéliens sautent sur l'entrée du col de Mitla, passage obligé de l'intérieur du Sinaï vers la mer Rouge, afin de bloquer la retraite égyptienne. Renforcée par la route, l'unité subit cependant de lourdes pertes en pénétrant dans le col.

Stanleyville (Bel.)

★★★★★
Le 24 novembre 1964, 545 paras

Un coup d'épée dans l'air

Sukchon-Sunchon/Corée, 20 octobre 1950 -  

Justification stratégique : ★★
Réussite tactique : ★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 2 800 • **Pertes :** 7 %

Afin de couper la route à l'armée nord-coréenne en retraite et libérer les 2500 prisonniers qu'ils emmènent, le général McArthur fait larguer le 187^e ARCT (Airborne Regimental Combat Team, unité indépendante issue de l'ex-11^e Airborne Division)

sur des nœuds routiers au nord de Pyongyang. Mais l'ennemi a déjà fui, ne laissant que des débris. Seuls 7000 de ses soldats sont mis hors de combat, sur les 30000 visés, et 23 prisonniers récupérés. C'est un échec. ■

Gros investissement, petits gains

Munsan-ni/Corée, 23-29 mars 1951 -  

Justification stratégique : ★
Réussite tactique : ★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 3 500 • **Pertes :** 25 %

L'infatigable 187^e ARCT doit bloquer à Munsan-ni la retraite du 1^{er} corps d'armée nord-coréen attaqué par une double pince blindée. Si le saut s'effectue sans heurts

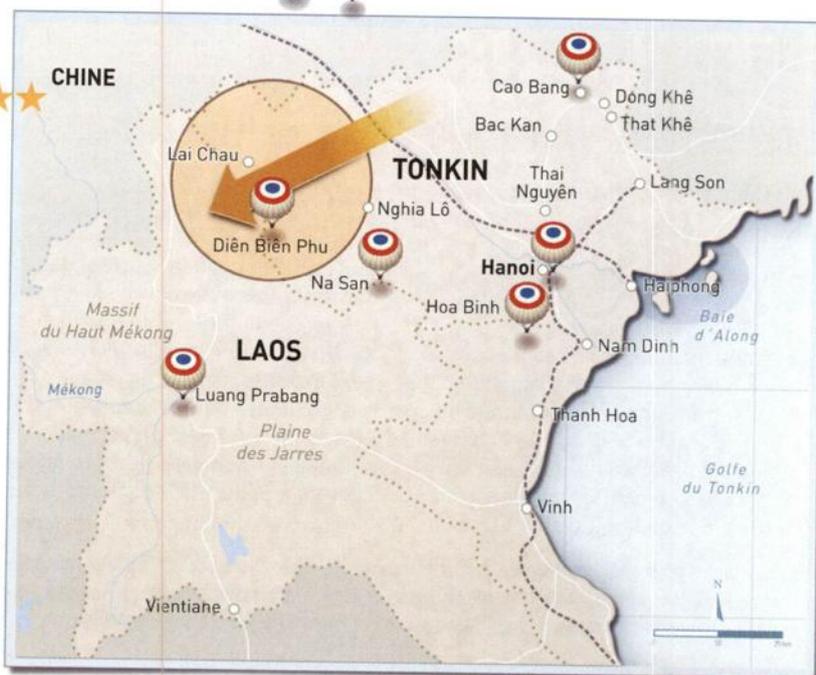
(3 % de pertes par accident), les durs combats qui s'ensuivent coûtent bien plus cher pour une aide marginale apportée à la progression des troupes au sol. ■

Brillante ouverture pour une tragédie

Diên Biên Phu/Indochine, 20-23 novembre 1953 -  

Justification stratégique : ★★
Réussite tactique : ★★★★★
Retombées stratégiques : ★★★★★★
Effectifs : 4 195 • **Pertes :** 1 %

Afin d'aider l'évacuation de la garnison menacée de Lai Châu et de couper la route du Laos aux troupes Viêt-minh, le commandement français envisage d'établir un camp retranché dans la cuvette de Diên Biên Phu. L'idée est de rééditer la réussite du camp retranché de Na San, en 1952, cuisante défaite infligée au commandant en chef communiste, le général Giap. Menée en plusieurs rotations par des pros aguerris par des dizaines d'opérations (voir aussi p. 48), l'opération baptisée Castor est un succès éclatant : la base est établie et, grâce au largage d'un bulldozer, une piste accueille les avions dès le 25 novembre. Mais les troupes larguées, trop légèrement armées et dépourvues de transports, sont bien incapables de remplir leur mission. 185 hommes sur 2 100 rallient Diên Biên Phu depuis Lai Châu fin décembre. Pire : le camp lui-même devient pour le Viêt-minh, militairement affaibli, un objectif d'opportunité bien plus alléchant que le Laos ! Le siège qui s'ensuit aboutit le 7 mai 1954 à une capitulation humiliante et une guerre perdue : c'est donc au général Giap que s'adressent nos cinq étoiles. ■



L'assaut sur Diên Biên Phu vise à intercepter l'offensive stratégique du Viêt-minh partie du Tonkin en direction de la plaine des Jarres au Laos (flèche orange). Il se place dans la continuité d'une longue série de succès aéroportés : dès 1946 à Luang Prabang, puis à Cao Bang et Hanoi (1947), Hoa Binh (1949, 1951) et surtout Na San (1952), les paras ont retourné des situations compromises et infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Le 2 avril 1954, ces paras livrent à Diên Biên Phu un combat déjà perdu : piégés dans le fond d'une cuvette, leur aérodrome sous le feu des canons ennemis, ils ne peuvent que retarder la capitulation finale.



Un canal aux eaux amères

Suez/Égypte, 5 novembre 1956 –  

Justification stratégique : ★★★★★
Réussite tactique : ★★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 1 600 • **Pertes :** 3 %

Afin de récupérer le canal de Suez nationalisé par Nasser, Français et Britanniques montent une opération aéronavale baptisée Mousquetaire. Aux 600 Britanniques du 3^e Parachute Battalion revient la mission de saisir l'aérodrome de Port-Saïd, tandis que les Français du 2^e RPC et du 11^e choc s'emparent, en deux vagues, d'objectifs autour de Port-Fouad (ponts, positions

sur le canal...). Faut d'opposition sérieuse, l'opération Amilcar est une réussite exemplaire que masquera le piteux rembarquement exigé par Moscou et Washington (N.B. : bien que Suez soit, à l'échelle des autres opérations présentées ici, une toute petite affaire, nous l'avons choisie car elle marque le dernier saut opérationnel des paras britanniques). ■

belges sautent sur la ville de Stanleyville, au Congo, afin de libérer des otages détenus par des rebelles locaux. 2 400 otages sont libérés et l'opération est considérée comme un succès.

Tay Ninh (É.-Unis)

★★★
Le 22 février 1967, 845 paras sautent à 60 km au nord-ouest de Saigon afin de détruire le QG Viêt-cong au Sud-Viêt Nam. L'opération Junction City, coordonnée avec un bouclage terrestre de la zone, n'obtient pas de résultat décisif. C'est la plus grosse opération aéroportée au Viêt Nam.

Tangail (Inde)

★★★★★
Le 11 décembre 1971, 1 000 paras indiens fondent sur le pont de Poongli et coupent la retraite d'une brigade pakistanaise, en repli pour défendre Dacca (Pakistan oriental). Ce succès accélère la victoire finale des Indiens et l'accès à l'indépendance de l'actuel Bangladesh.

Kolwezi (Fr., Bel.)

★★★★★
Le 19 mai 1978, 400 paras français reprennent la ville minière de Kolwezi, dans le Shaba (ex-Katanga, Zaïre), dont viennent de s'emparer des rebelles. Ils sont renforcés le 20 par 250 autres paras, puis par 600 paras belges. Les rebelles sont chassés, la région est « pacifiée ».

Encore des corolles sur un canal

Panamá, 20 décembre 1989 –  

Justification stratégique : ★
Réussite tactique : ★★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 2 176 • **Pertes :** 3 %

Pour se débarrasser du dictateur Noriega, trafiquant de drogue devenu gênant, le Président Bush Sr. envoie la plus grande armée du monde écraser la plus petite. L'opération, baptisée Just Cause, inclut un assaut parachuté de nuit sur quelques points clé par des unités des Rangers et de la 82^e division aéroportée

(celle de Normandie). Elle aboutit — qui en doutait ? — à un succès, d'autant que les deux tiers des hommes sont parachutés... sur l'aéroport Torrijos déjà capturé. Vu les inévitables accidents de saut, les paras, avec 19 % des forces engagées, subissent 42 % des pertes (soit environ 146 tués et blessés sur un total de 348). ■

Je saute, donc je suis

Bashur/Kurdistan irakien, 26 mars 2003 –  

Justification stratégique : ★
Réussite tactique : ★★★★★★
Retombées stratégiques : ★
Effectifs : 954 • **Pertes :** 1 %

Afin de « soutenir » l'insurrection kurde contre le pouvoir de Saddam Hussein, le Président Bush Jr. fait parachuter dans le nord de l'Irak des éléments de la 173^e brigade aéroportée dans le cadre de l'opération Iraqi Freedom. Le largage, chaotique vu la météo défavorable, aboutit à disperser la brigade sur 10 km. Heureusement, la région étant entièrement en

maines amies, le pire ennemi au sol se révèle être... la boue. Il s'agit en fait d'une gigantesque démonstration de savoir-faire, illustrant les spectaculaires capacités du nouveau Boeing C-17 Globemaster III : concentrés dans 15 avions seulement, les paras ont décollé d'Aviano (Italie), à 3 000 km de l'objectif. Un record qui n'est pas près d'être égalé. ■



Les paras rouges, le fia

Par Jean Lopez

Dès les années 1930, les Soviétiques développent une réflexion poussée sur l'usage des unités aéroportées. En 1941, elles affichent des effectifs énormes, bien supérieurs aux autres armées. Mais les échecs des opérations d'envergure conduisent à l'abandon en 1943 de tout usage ambitieux de l'arme para.



МОЛОДЕЖЬ НА САМОЛЕТЫ

« Jeunesse, aux avions ! » dit cette affiche de 1934. Le régime soviétique a tout fait pour développer le mythe du para, jeune, beau, intrépide et... communiste. Dès les années 1930, les diverses organisations du Parti, notamment les *Komsomol* (Jeunes communistes), développent la pratique du parachutisme sportif lors de séjours qui visent à forger une sorte de scoutisme rouge, moderniste et ouvertement paramilitaire.

Il y a un paradoxe aéroporté soviétique. L'Armée rouge, la première au monde, a reconnu le potentiel des unités aéroportées, un peu avant les Allemands et douze ans avant les Anglo-Saxons. Le 22 juin 1941, quand Hitler déclenche le plan Barbarossa, le nombre des parachutistes rouges est trois fois supérieur au total des autres belligérants ! Pourtant, en septembre 1943, Staline abandonne purement et simplement tout usage ambitieux de l'arme aéroportée pour la cantonner au rôle... d'une infanterie. Non seulement les penseurs

militaires soviétiques des années 1920-1930 ont su intégrer la « dimension verticale » dans une doctrine cohérente, mais encore ils ont imaginé une structure moderne et audacieuse aux forces chargées d'opérer dans la profondeur du dispositif ennemi. En 1929, le futur maréchal Toukhatchevski mène de front réflexions sur l'usage des parachutistes, mise sur pied d'une unité expérimentale et exercices pratiques. Il envisage pour ces troupes spéciales un usage opératif, sans doute trop ambitieux pour l'état de la technique d'alors : « Les forces d'assaut aériennes doivent opérer entre les corps et les armées ennemis déployés sur le champ de bataille et leurs réserves, empêchant celles-ci d'agir sur toute la profondeur opérative adverse. »

Ces exercices, où des centaines de corolles se déploient dans le ciel deviennent si nombreux que, dès 1933, ils sont inclus dans toutes les manœuvres de l'Armée rouge, situation unique au monde à l'époque. Toukhatchevski crée la première brigade aéroportée en décembre 1932 à Leningrad, pendant que *Komsomol* (Jeunes communistes) et *Osoaviakhim* (Société pour la promotion de la défense, le développement de l'aviation et de l'industrie chimique de l'URSS) injectent à la jeunesse le virus parachutiste. En 1940, l'Armée rouge dispose de six brigades de paras formatées à 3000 hommes, 11 chars (T-40 ou T-38) et 4 canons de 76 mm, 4 de 50 mm, 17 mortiers. Lorsque les Allemands attaquent, elles sont en pleine intégration au sein de cinq corps aéroportés géants de 10419 hommes et 50 chars (trois brigades par corps). Entre juillet 1941 et fin 1942, les troupes aéroportées rouges sont réorganisées plusieurs fois, signe d'une grande incertitude quant à leur utilisation. Détachées de la tutelle de l'aviation, elles sont soumises à une administration spécifique (VDV, *Vozdushno desantnye*

voiska), dirigée par le major-général Glazounov et dépendant directement de Staline. Elles atteindront en 1943 200000 hommes, répartis en 10 corps puis en 16 divisions aéroportées de la garde, théoriquement transportables par deux régiments aériens et deux régiments de planeurs. On comptera même à l'ordre de bataille, en octobre 1944, une armée aéroportée à trois corps et neuf divisions !

Commandos efficaces

Eu égard à ces effectifs énormes, le bilan des forces aéroportées soviétiques durant la Grande Guerre patriotique est fort maigre. Les choses commencent pourtant bien en juin 1940 quand Staline décide d'arracher la Bessarabie à la Roumanie. Trois brigades de paras s'emparent par surprise des villes de Bolgrad, Kagul et Izmâil ainsi que d'un nœud ferroviaire vital. L'affaire est nette et sans bavures, provoquant une gigantesque panique chez les soldats roumains. En août 1945, à l'autre bout du conflit, le même type d'opération interviendra sur les arrières de l'armée japonaise de Mandchourie, là encore avec un succès éclatant. Mais entre ces deux largages, que de déceptions ! Face aux Allemands, les Soviétiques font un premier usage intensif de leurs forces durant la contre-offensive d'hiver et les combats du printemps 1942. De petites unités de 40 à 500 hommes remplissent des missions limitées sur les arrières immédiats du groupe d'armées Centre : occupation et destruction de ponts, de carrefours importants, d'aérodromes, de P.C. et de centres de communications ; organisation de bases arrière pérennes en liaison avec des partisans ; harcèlement de lignes de ravitaillement, etc. L'efficacité de cet usage tactique est avérée. Les Soviétiques se montrent capables de diriger un groupe de deux à vingt appareils vers une cible et de larguer l'équivalent

sco d'une avant-garde

d'un régiment avec une précision acceptable. Signalons, dans ce registre subtactique, une opération de commandos aéroportés peu connue. Pendant l'été-automne 1942, les bombardiers allemands basés à Maïkop harcèlent la flotte de la mer Noire et les défenseurs du port de Novorossiisk. Dans la nuit du 24 octobre, 40 paras sont largués à 3 km de l'aérodrome. Guidés par les partisans, ils neutralisent les sentinelles, pénètrent sur les pistes et sous les hangars, détruisent 22 appareils, en endommagent 20 autres, puis se replient sans pertes. En janvier 1944, en Biélorussie, un autre commando para détruira le centre de réparations des blindés de Minsk, éliminant plus de 80 Tiger et Panther.

Échec patent des grandes opérations

En revanche, l'échec des forces aéroportées rouges est patent dès lors qu'il s'agit de monter de grandes opérations multibrigade, c'est-à-dire à l'échelon opératif. Il y en aura deux de ce type durant la guerre, qui seront des échecs sans appel.

La première opération intervient lors de la contre-offensive de l'hiver 1941-1942. Elle vise à favoriser rien moins que l'encerclement du groupe d'armées Centre. Les fronts de l'ouest et de Kalinine sont à la manœuvre,

avec pour point de jonction prévu la ville de Viazma. En fin d'après-midi, le 27 janvier 1942, une partie du 4^e corps aéroporté

(essentiellement la 8^e brigade) du major-général Levashev embarque dans des PS-84 et TB-3 pour sauter au sud-ouest de Viazma. Il fait -40 °C ! La pagaie est générale. Il manque la moitié des brigades et des avions. L'absence de visibilité éparille les hommes, leur matériel et leurs approvisionnements, sur une immense superficie. Ceux qui parviennent à sauter tombent dans une zone où sont concentrées une division d'infanterie et trois Panzerdivisionen ! Les Soviétiques s'entêtent six jours durant. Du 27 janvier au 1^{er} février, ils lâchent 2081 paras. Puis, du 17 au 23 février, c'est au tour des 9^e et

214^e brigades (5300 hommes) d'être jetées dans la fournaise. En vain. Au lieu d'une entreprise de niveau opératif facilitant la progression des fronts, l'affaire dégénère en une série de largages tactiques avec des conséquences de niveau... tactique. Au moins les paras réussissent-ils à tenir plus de cinq mois sur les arrières allemands, où ils font régner une insécurité gênante et aident à l'organisation de bases de partisans qui se révéleront utiles par la suite. Le prix payé est lourd : 4000 survivants sur les 14000 hommes largués. La seconde opération, celle de Boukrine en septembre 1943 sur le Dniepr, est de la même eau. Le ratage est si complet que Staline prend la mouche et interdit tout usage aéroporté de ces coûteuses brigades, comme Hitler l'avait fait après la Crète. On ne les verra plus combattre qu'à pied. Le comportement exemplaire (voir encadré) de ces unités privées de leur « pépin » démontre que les Soviétiques ont su leur inculquer l'esprit d'une troupe d'élite, esprit si caractéristique des paras.

Encadrement et moyens pas à la hauteur

Pourquoi les Soviétiques n'ont-ils pas pu réussir les grandes opérations pourtant prévues par leur doctrine dès le début des années 1930 ?

Ce type d'opération exige une organisation très complexe, une préparation de longue haleine et une synchronisation sans faille des différentes armes et services, notamment le renseignement et l'aviation. Or, sur tous ces points, ils ont péché. Sans doute faute d'encadrement à la hauteur. Sans doute aussi parce qu'en artistes de l'improvisation et de la débrouille, ils n'ont pas saisi qu'une opération aéroportée ne supporte ni improvisation, ni débrouille, ni précipitation. Leurs carences en moyens radio (telle l'absence de talkies-walkies) n'ont rien arrangé. De même, la dotation en PS-84 (ou Li-2, le DC-3 américain produit sous licence) sera toujours insuffisante. Plusieurs interviews menées en Russie nous laissent penser que

l'entraînement au saut n'avait pas la qualité de celui des Anglo-Saxons ou des Allemands. Le vétéran de la 9^e armée aéroportée, Ivan Markovitch Taran, raconte ainsi : « Nous avons eu deux mois d'entraînement, y compris les classes, avec, en tout et pour tout, quatre sauts — un depuis un aérostat et trois d'avion. » Autre élément négatif, décisif celui-là, l'absence d'unité de commandement. À Viazma comme à Boukrine, les unités de paras dépendaient d'une chaîne de commandement trop complexe et aucun des moyens — notamment l'aviation, mais aussi, chose inouïe, les munitions — ne leur appartenait en propre. Dans aucune autre armée que celle de Staline, les espoirs mis dans les unités paras n'auront autant été si cruellement rabroués par la réalité. Par la suite, l'URSS maintiendra de nombreuses unités de paras, qu'elle utilisera seulement en opérations spéciales (saisie de l'aéroport de Prague en 1968 et de celui de Kaboul en 1979) ou comme infanterie d'élite (Afghanistan, Sarajevo, Tchétchénie). ■

Le mythe du para reste fort dans la Russie de Poutine où tout est fait pour entretenir le souvenir des anciennes gloires militaires. Telle cette démonstration de close-combat, le 2 août 2002, lors des festivités marquant le 72^e anniversaire de la fondation des troupes aéroportées soviétiques.

En 1943, l'Union soviétique est forte de 200 000 paras !

■ Une infanterie d'élite

Alexandre Rodimtsev (1905-1977) et Alexei Zhadov (1901-1977) sont les deux plus célèbres paras soviétiques. Le premier, ancien de la guerre d'Espagne (il gagne sa médaille de héros de l'Union soviétique à Guadalajara) puis commandant la 5^e brigade aéroportée, est encerclé à Konotop durant l'été 1941. Il est le seul chef soviétique ayant, dans les pires circonstances, réussi à extraire la majorité de ses hommes. Transformée en 87^e division de fusiliers en novembre 1941, son unité connaîtra la gloire à Stalingrad sous le nom de 13^e division de fusiliers de la garde. Sa contre-attaque — devenue légendaire — le 15 septembre 1942 a empêché *in extremis* les Allemands de s'emparer de la ville. Le général Zhadov, qui a formé la 4^e brigade aéroportée, prend un corps en 1942 puis une armée en 1943 (la 66^e). Transformée en 5^e armée de la garde, elle jouera un rôle majeur dans la bataille sur l'Oder et à Berlin. Pénétrées de l'esprit para, les « unités Zhadov » sont utilisées sur tous les points chauds. Signalons aussi la 1^{re} brigade aéroportée, commandée par le général Zholydev. Convertie en 37^e division de fusiliers à l'été 1942, elle connaît son heure de sanglante célébrité dans les combats au lance-flammes et au poignard au milieu des décombres de l'usine Barricades à Stalingrad.

Selon Laurent Henninger, l'origine du mythe français du para est à rechercher dans les troupes légères du XIX^e siècle, notamment les chasseurs à pied (ci-dessous en 1914). Par opposition à la ligne, ces unités combattent allégées, en tirailleurs et non en rang serré ; elles pratiquent le tir visé et non à la volée ; elles se déplacent vite (le pas de chasseurs) et sont mieux camouflées (le bleu au lieu des pantalons rouges). Leur autonomie sur le champ de bataille explique la méfiance que l'autorité militaire leur a souvent manifestée. Cette filiation se retrouve dans la dénomination des régiments de paras métro, les chasseurs parachutistes.



Les Allemands vont constater les premiers les limites de leurs espérances. En mai 1941, les paras du général Student conquièrent la Crète au prix de pertes insupportables. Et c'est Hitler lui-même qui cloue le cercueil de ses paras : « *La Crète a prouvé que le corps aéroporté a vécu ! Les forces aéroportées sont une arme de surprise. Et le facteur surprise est usé.* » De fait, à l'exception d'un dernier saut suicidaire près de Malmedy, dans les Ardennes fin 1944, les Fallschirmjäger ne s'illustreront plus que comme fantassins. La désillusion allemande n'empêche nullement d'autres pays de se lancer dans l'aventure. À la tête des forces aéroportées les plus imposantes du monde, l'URSS tente de mettre en œuvre l'enveloppement vertical dès début 1942. Mais les grandes opérations tentées débouchent toutes sur d'affreux désastres.

Pendant que les Russes se font étriller, les Japonais déchantent à leur tour. Fanatisme des assaillants

et faiblesses des défenses n'y changent rien, l'assaut sur les raffineries hollandaises de Palembang, en février 1942, est un échec. Bien que des opérations similaires réussissent ailleurs (Célèbes et Timor), le haut commandement japonais abandonne l'expérience. Les paras nippons n'auront plus droit qu'à un ultime saut suicide, sur Leyte (île des Philippines), le 7 décembre 1944.

Eisenhower doute

C'est donc au moment précis où l'Axe et les Soviétiques renoncent que Britanniques et Américains se pressent à la portière. Après un coup de main britannique manqué sur l'Italie en février 1941, les opérations de grande envergure débutent avec l'invasion de l'Afrique du Nord vichyste,

On les croit condamnés à disparaître. Les paras survivent en devenant les as de l'antiguérilla.

en novembre 1942. Le résultat est mitigé et laisse présager, par bien des aspects, des difficultés à venir. Si deux unités parviennent à saisir les aérodromes visés (où les garnisons françaises ne bronchent pas), une autre tentative du même type échoue, tout comme les deux opérations menées contre des positions de l'Axe. L'opération suivante, l'assaut aéroporté de la Sicile, en juillet 1943, est un échec plus grave encore. À part une certaine confusion jetée chez l'adversaire, le compte n'y est pas. Et lorsqu'un bataillon américain se fait étriller en Italie, le commandement allié doute. « *Je ne crois pas en la division aéroportée* », écrit ainsi en septembre 1943 le général Eisenhower, chef des opérations en Méditerranée, à son patron, Marshall. Le général McNair, commandant les forces terrestres, envisage de dissoudre les divisions au profit d'unités plus légères. Ce vent pessimiste est cependant renversé par le lobbying des chefs paras et la réussite opportune de l'opération de Nadzab, le 5 septembre 1943, en Nouvelle-Guinée.

C'est toutefois avec circonspection que les Alliés planifient l'opération aéroportée la plus audacieuse encore tentée, le largage de trois divisions en Normandie. Tenant compte des leçons tirées de la Sicile, des effectifs renforcés reçoivent des objectifs volontairement considérés comme modestes par les planificateurs. Et pourtant, l'opération menée dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 ne va pas sans mal. Les aviateurs novices, impressionnés par la Flak

allemande, ne respectent pas les plans de vol. Chez les Américains, la dispersion est catastrophique, il faudra plusieurs jours pour remplir les missions. Les Britanniques, bien que mieux concentrés, ne réalisent leurs objec-

tifs qu'avec difficulté. L'affaire, en outre, se paye au prix fort : 19 % de pertes au soir du Jour J (voir encadré ci-dessous).

Après la Normandie, les Anglo-Américains conduisent encore trois grandes opérations. La première, sur la Provence en août, est un réel succès, faute d'opposition il est vrai. La deuxième, qui vise en septembre à entrer d'un coup en Allemagne en s'emparant de ponts stratégiques en Hollande, vire en revanche au désastre. L'ultime assaut, lancé au-delà du Rhin à Wesel en mars 1945, mène à la prise des objectifs visés, mais au prix de pertes excessives. Cette fois, c'est bien fini : le commandement américain ne compte plus sur les paras pour envahir le Japon.

À Suez, le chant du cygne

Ainsi, en 1945, la théorie de l'enveloppement vertical a été testée et jugée défailante par toutes les grandes puissances. Parmi les grandes opérations, seules celles de Provence et du Rhin ont vraiment réussi. Même si elles ont eu plus de succès, les opérations plus modestes n'ont qu'occasionnellement justifié les énormes ressources investies dans la création d'unités aéroportées (voir p. 46). Et pourtant... le mythe para va réussir à traverser la guerre froide. Cette survie étonnante s'explique partiellement par le progrès technologique. Grâce au développement de puissants moteurs apparaissent enfin des avions de grande capacité : un C-119 de 1947 embarque ainsi 64 paras, contre 28 pour le C-47

■ Fallait-il couvrir Utah Beach ?

La réussite du débarquement sur Utah Beach, la plage la plus à l'ouest du dispositif allié, est souvent considérée comme une preuve de la validité de l'opération aéroportée. C'est en effet pour garantir les issues de cette plage et bloquer les contre-attaques allemandes venues de l'intérieur, que les 82^e et 101^e divisions ont été parachutées sur le Cotentin dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. De fait, observe Paul Nobbe, auteur d'une thèse sur l'enveloppement vertical à l'école navale de Monterey (Californie), les Américains n'ont subi sur Utah que 58 tués et blessés. Bien peu comparé aux 2374 tués et blessés nécessaires pour conquérir Omaha Beach, « la sanglante ». Certes, mais ce dernier chiffre correspond à peu de chose près à celui des pertes subies par les paras américains chargés de couvrir Utah... « *Cela pose la question de savoir à quel point l'opération aéroportée était vraiment nécessaire au succès global de l'invasion* », s'interroge Paul Nobbe. P.G.

de 1941. Le train aérien diminue, et donc la vulnérabilité et la dispersion. Des avions plus gros peuvent en outre embarquer des blindés capables d'améliorer la mobilité et la puissance de feu déplorables des paras au sol. Le largage d'équipements lourds bénéficie enfin d'innovations, comme les parachutes multiples et les rétrofusées, capables de freiner la charge à l'atterrissage. En fait, ces améliorations ne font que masquer l'inadaptation croissante des troupes aéroportées au nouveau champ de bataille. La guerre a amplement démontré la vulnérabilité des paras aux chars. Or, la proportion de divisions blindées et mécanisées passe de 5 à 20 % dans les armées de 1939-1945 à plus de 80 % dans les années 1950, tandis que des engins sont exportés en masse sur tous les continents. Même les chars les plus modestes, comme le Sherman ou le T-34, sont mieux protégés et armés que les blindés parachutables, qui ne peuvent par nature dépasser 16 t. Une deuxième mutation, tout aussi mortelle, intervient avec l'apparition des missiles antiaériens, qui équipent dès le milieu des années 1960 des puissances de second rang comme le Viêt Nam du Nord et l'Égypte. Avec la distribution intercontinentale des missiles portables (Manpads) dans les années 1970, le ciel accessible aux paras se réduit comme peau de chagrin. Ces tendances conduisent naturellement à l'abandon des grandes opérations aéroportées. Si les Américains lancent encore (sans grand succès) des opérations impliquant plus de 3000 hommes à Sukchon et Munsan-ni, en Corée, c'est face à un ennemi peu mécanisé et avant l'ère du missile sol-air. Alors que la porte technologique se referme inexorablement, Français et Britanniques parviennent à monter à Suez, en 1956, l'ultime largage jamais tenté dans le cadre d'un conflit de haute intensité.

Et il est heureux pour les paras que les Égyptiens n'aient pas su se servir des blindés tout neufs que l'URSS venait de leur livrer.

Champions de la contre-insurrection

On les croit condamnés à disparaître... Mais non, les paras survivent en s'inventant une nouvelle mission : la contre-insurrection. Ce n'est pas vraiment une nouveauté. Les paras de la Waffen SS ont ouvert la voie en attaquant (sans succès) le repaire du maréchal Tito, à Drvar, en 1944. Les guerres de décolonisation vont cependant transformer en routine ce qui était exceptionnel jusqu'en 1945. Ainsi, les Français conduisent-ils à eux seuls 250 opérations aéroportées en Indochine (voir p. 48). Face aux régiments réguliers du Viêt-minh, les paras subissent des revers, jusqu'à l'ultime désastre de Diên Biên Phu en 1954. C'est l'impasse. Les Français vont débloquer eux-mêmes la situation en Algérie en remplaçant l'avion par l'hélicoptère (voir p. 52). La souplesse d'emploi des voilures tournantes en fait alors

la norme pour la lutte antiguérilla, non seulement en France mais aux États-Unis et en URSS. Inadaptés aux champs de bataille conventionnels, moins efficaces que l'hélicoptère, les parachutages se trouvent alors relégués à des théâtres d'opérations marginaux. En fait, les largages ne conservent leur vraie valeur qu'à très grande distance (au-delà de la portée de l'hélicoptère) et contre des forces irrégulières mal équipées, comme le montreront les exemples africains de Stanleyville (1964) et Kolwezi (1978). Puis, les Manpads finissent par pénétrer au cœur de l'Afrique et les paras perdent leur dernière *drop zone*.

Le VDV, armée dans l'armée

Leur évidente inadaptation à la guerre moderne, sanctionnée par leur absence de tous les conflits de grande intensité depuis 1970, aurait dû condamner les forces aéroportées à la disparition. Et pourtant, ce n'est pas le cas. Pourquoi ? Si la réponse à cette question était logique, les forces aéroportées des armées actuelles devraient être proportionnées aux résultats positifs obtenus en opération, ou justifiées par le besoin

Les **Manpads** (*Man portable air-defense systems*: systèmes de défense antiaérienne portables par l'homme) sont des missiles à guidage infrarouge tirés à l'épaule. Les plus connus sont le SAM-7 Strela soviétique (50 000 exemplaires depuis 1966) et le Stinger américain (70 000 exemplaires depuis 1981).

Le **BMD-1** (*Boyevaya Mashina Desanta*: véhicule de combat aéroporté) est un blindé léger chenillé de 13,3 t. Mis en service en 1969, il porte un canon de 73 mm et trois mitrailleuses. L'engin est parachutable avec son équipage de deux hommes (des rétrofusées freinent l'atterrissage) et peut ensuite embarquer trois paras. Peu fiable, trop vulnérable, il a été en cours de remplacement par le BMD-3 (13 t, canon de 30 mm, équipage de trois hommes et quatre paras).

Marcel Bigeard (1916-2010) est LE père français du mythe para. Membre d'un corps franc en 1940, il y découvre l'esprit « chasseur » si bien décrit, pour 14-18, par le capitaine Conan de Roger Vercelet. Il a aussi été très marqué par l'image du bidasse avachi que renvoyaient certaines unités de l'armée de Gamelin. Passé par les commandos britanniques en 1943 puis par une équipe Jedburgh en 1944, il était mieux armé que quiconque pour cristalliser le mythe para durant les guerres d'Indochine puis d'Algérie.



stratégique de conduire des opérations de faible intensité à longue distance. Il n'en est rien. Les paras soviéto-russes, dont l'histoire opérationnelle est calamiteuse et qui se sont concentrés sur un affrontement classique en Europe, sont restés depuis 1945 les plus nombreux du monde. Au contraire, les paras britanniques, qui, fiasco d'Arnhem mis à part, n'ont pas démerité pendant la Seconde Guerre mondiale et veillent aux intérêts de Londres outre-mer,

ont quasiment disparu. En fait, la survie du parachute est liée non à des critères militaires mais institutionnels, dont les racines remontent à l'entre-deux-guerres. Cela est particulièrement vrai pour l'URSS.

En 1945, en effet, les Soviétiques ont compris la leçon. « À l'exception de l'utilisation des paras par les Allemands en Hollande et Belgique en 1940, toutes les opérations aéroportées ont été des échecs, ou n'ont eu aucun impact sur la conduite des opérations », résume un rapport de l'Armée rouge. Pourtant, bien loin de disparaître, les « bérets bleus » prolifèrent. C'est qu'ils jouissent depuis les années 1930 d'un statut spécial : le VDV (*Vozdushno Desantnye Voiska* : forces aéroportées) est subordonné directement au haut commandement et distinct des autres armes. Le VDV profite en outre d'un recrutement indépendant : il puise dans les organisations politiques et sportives liées au parti communiste. Et mobilise ainsi des jeunes athlétiques et idéologiquement fiables.

Le VDV ne renonce pas à l'enveloppement vertical en liaison avec les troupes mécanisées. Il innove au contraire dans l'espoir (irréaliste)

que la technologie compensera ses handicaps. Le transport aérien, fondé sur la conversion d'avions civils ou de bombardiers, a été déficient ? Le VDV impose au constructeur Antonov la conception d'avions sur mesure de plus en plus gros, jusqu'au monstrueux An-22 de 1965, capable d'enlever 151 paras. Puissance de feu et mobilité se sont révélées insuffisantes ? Le VDV fait fabriquer en nombre des blindés spéciaux. Ainsi, chacune des 8 divisions paras (7 000 hommes) dispose-t-elle au début des années 1980 de 500 transports BMD-1, soit un total de 4 000 engins !

En fait, ce coûteux effort ne rime à rien. Vu la capacité des avions (un BMD par An-12, trois par An-22), le largage d'une seule division requiert la totalité du parc aérien, sans pour autant résoudre le problème de la vulnérabilité face aux chasseurs et missiles de l'OTAN... En dépit de leurs efforts technologiques, les bérets bleus ne prouvent pas leur utilité dans le cadre d'une guerre de haute intensité. Ce qui ne les empêche pas de poursuivre leur existence aux frais de la Russie et de ses forces armées.

Raid britannique sur les musées

En contraste total avec leurs homologues soviétiques, les paras britanniques ont suivi la voie de l'extinction. La raison, là encore, est plus institutionnelle que militaire. Les « bérets amarante » sont organiquement liés en 1940 au Parachute Regiment, qui, bien qu'encadrant à son zénith jusqu'à deux divisions (soit 16 bataillons), n'est qu'un « Regiment » parmi les 71 que compte alors l'armée britannique. De plus, ils sont mal considérés du haut commandement, qui voit dans leur unité un détournement de bons soldats pour une utilité tactique douteuse. Quant à la RAF, elle estime que consacrer des avions au parachutage ne fera qu'affaiblir l'effort de bombardement, sa priorité absolue. Il faut que Churchill, prophète de l'arme, insiste lourdement pour que les forces atteignent la taille d'une brigade fin 1941, puis de deux divisions. Quant aux transports, ils sont gracieusement offerts par les États-Unis. Loin de démeriter (le raid de Bruneval reste un modèle de coup de main), les paras britanniques perdent en 1945 leur grand soutien, Churchill. Fragilisés par leur statut régimentaire, ils ne parviennent pas à mettre en avant leur valeur spécifique pour la contre-insurrection et ne

■ Et les Français ?

Après une tentative timide et rapidement mort-née dans les années 1930, la force aéroportée tricolore est fondée pendant la guerre grâce aux Britanniques mais n'éclôt qu'après, en Indochine (voir p. 48). C'est là-bas que naît, dans la tragédie de Diên Biên Phu, une tradition qui devient légende en Algérie, où les parachutistes ne sautent plus... que d'hélicoptères. Avec la bataille d'Alger, le fantassin léger d'élite (« souple, félin et manœuvrier », dit Bigeard) devient également « spécialiste » (avec toutes les horreurs que le mot couvre) de la contre-insurrection. Compromis dans le putsch d'Alger, les paras auraient dû, en toute logique politique, disparaître. Pourtant, la République pardonne. Pourquoi ? La réponse rationnelle est la nécessité de disposer d'une force de projection professionnelle en Afrique, où la France refuse d'envoyer des conscrits. C'est ainsi au Zaïre, à Kolwezi (et avec l'appoint d'avions C-130 locaux), qu'aura lieu le dernier largage de grande ampleur, en 1978. Cette aventure justifie-t-elle le maintien actuel d'une brigade de 8 500 hommes et de 8 régiments (sans oublier 3 régiments de forces spéciales et un escadron de gendarmes) alors que tous les avions du parc (46 en métropole dont 80 % disponibles) embarqueraient au mieux un seul régiment ? Sans doute la raison tient-elle à l'esprit de corps. Unités de prestige, populaires, les régiments paras attirent d'excellents officiers, qui n'oublient pas, une fois coiffés du képi de général, quelle était la couleur de leur béret de lieutenant. P.G. et M.D.V.

Un appelé du 8^e régiment de chasseurs parachutistes, en 1958, en Algérie. C'est Bigeard qui impose l'esthétique du jeune soldat sportif, anticonformiste (la célèbre casquette), solidaire de ses camarades jusqu'à la mort, avec un esprit de corps confinant au sectarisme.



La survie du parachute est liée non à des critères militaires mais institutionnels.

survivent que par le lobbying de leurs 14 000 vétérans. Dès février 1948, la force aéroportée de Sa Majesté est réduite à une brigade, si mal équipée que ses membres doivent écumer les musées pour sauter sur Suez en 1956 ! Ce dernier *drop* au feu n'est que le début du déclin. Le Parachute Regiment ne compte plus aujourd'hui qu'un unique bataillon (soit environ 500 hommes).

Entre les deux extrêmes soviétique et britannique, la voie américaine est une voie médiane. Impressionné par les exploits allemands, le général Marshall, grand patron de l'US Army, jette les bases d'une force aéroportée considérable. Ainsi, le Victory Program de 1942 prévoit-il 10 divisions (sur un total de 98). Pour encadrer cette force, il faut une structure solide : ainsi est créé en mars 1942 l'*Airborne Command* (commandement aéroporté), quasi-branche de l'armée, à peine inférieure à une arme traditionnelle comme l'infanterie. Comme en URSS, l'*Airborne Command* bénéficie d'un recrutement privilégié fondé sur le volontariat. Statut d'élite et paye bonifiée attirent donc les meilleurs officiers et soldats, au grand dam du reste de l'armée... Les revers d'Afrique du Nord et de Sicile vont certes entraîner, on l'a vu, une période de doute (les marines dissolvent d'ailleurs leurs unités paras dès 1943). Mais l'*Airborne Command* est alors assez puissant pour inverser la tendance, même si 5 divisions seulement voient finalement le jour.

L'Airborne Club, l'art du lobbying

Moins enracinés que les paras soviétiques, handicapés par un bilan opérationnel mitigé, les paras américains sauvent leur existence en jouant habilement sur deux tableaux. Le premier est celui du lobbying. L'arme aéroportée a hérité de la crème de l'encadrement. Or, ces brillants officiers accèdent, par le talent, aux plus hautes fonctions. De la Corée au Viêt Nam aussi bien que dans le fauteuil de chef d'état-major de l'armée, chef de la recherche ou, poste suprême, de président du comité des chefs d'états-majors interarmées,

les Ridgway, Taylor, Lemnitzer, Gavin et autres Westmoreland tiennent les suspentes de l'US Army, de 1950 à 1972. Ce « club aéroporté » (*Airborne Club*) jalouse s'assure ainsi que, dans une armée de 1946 réduite de 89 à 11 divisions, les paras en conservent 2 sur 5, voyant leur part relative passer de 5,6 à 18 % ! Conscient que la légitimité de l'arme passe par son emploi, le club influe pour intégrer les paras dans les plans d'opérations, même sans justification tactique. On voit ainsi un largage discuté à Tay Ninh, au Viêt Nam. Sans oublier les deux derniers en date, à Panamá et au Kurdistan, sur des *drop zones* amies. Parallèlement au lobbying, l'*Airborne Club* saute sur toutes les innovations propres à séduire les politiques et justifier son existence. Les unités paras profitent, logiquement, des périodes où la projection de forces outre-mer est une priorité stratégique (années 1960 et 2000). Mais parviennent à se maintenir en dehors en s'adaptant quand le ciel se couvre. Ainsi, c'est une division para

qui obtient du président Eisenhower le privilège d'être entraînée pour la guerre nucléaire tactique dans les années 1950, alors que son équipement léger la disqualifie plus que toute autre. Pionniers des hélicoptères, les paras se font souffler la première division aéromobile par la cavalerie. Qu'à cela ne tienne : la 101^e Airborne devient la seconde... Puis la seule lorsque la 1^{re} AirCav se mécanise à la sortie du Viêt Nam. Et quand Washington s'inquiète de voir l'URSS envahir l'Afghanistan, la 82^e Airborne se présente comme le corps expéditionnaire idéal, arguant qu'une de ses brigades doit être maintenue en alerte permanente. Ainsi, par lobbying et adaptation, et malgré un enracinement institutionnel récent et l'échec global de leur arme, les paras américains forment aujourd'hui six brigades, pour un effectif d'environ 20 000 hommes (sans compter 5 000 membres d'unités spéciales comme le 75^e Ranger Regiment). Mais pourront-ils éternellement se réinventer ? ■

Au Royaume-Uni, le **Regiment** est un cadre administratif traditionnel, distinct de la structure opérationnelle qui est le bataillon. Entité semi-autonome, c'est ce dernier qui est le composant de base des brigades et des divisions.

Soldats du 3^e régiment parachutiste d'infanterie de marine de Carcassonne. Selon Benoist Bihan, la culture militaire française du « léger » et de « l'agile » s'est dévoyée au point de devenir le « prétexte à une stratégie des moyens au rabais, déconnectée des réalités tactiques et techniques du combat moderne ». L'esprit para, un cache-misère ?



L'Airborne Division, une unité de grand luxe

Par Pierre Grumberg

Carabines, mitrailleuses, rations K, des jambes pour se déplacer... De là à voir dans l'unité aéroportée une unité d'infanterie légère, c'est oublier qu'avant le combat, il a fallu l'entraîner, l'équiper, l'emmener par air à pied d'œuvre. Tout cela fait de l'Airborne Division, américaine ou britannique, une unité d'élite, certes, mais au coût élevé.

Entraîner...

Le para américain de 1944 est avant tout un soldat comme les autres, et reçoit une formation de base identique de treize semaines, mais plus exigeante et plus sélective : ainsi, un volontaire sur trois seulement est sélectionné au test d'entrée dans la 101^e Airborne Division, qui comprend notamment une marche forcée de 225 km en trois jours. S'y ajoute cependant, à la différence des unités d'infanterie, l'école de saut (Jump School) de Fort Benning (Géorgie), où les élèves paras apprennent à sauter depuis des tours spécialement édifiées. C'est là que les recrues gagnent leurs ailes de paras en cinq sauts d'avion. Un stage ultime peaufine l'expérience tactique. Essentiellement à cause du coût des sauts, l'entraînement d'un para revient presque trois fois plus cher que celui d'un fantassin délivré par planeur. Afin de réduire les coûts, les trois premiers sauts des paras anglais sont accomplis depuis des ballons, apparemment sans incidence sur leur qualité opérationnelle.

Equiper...

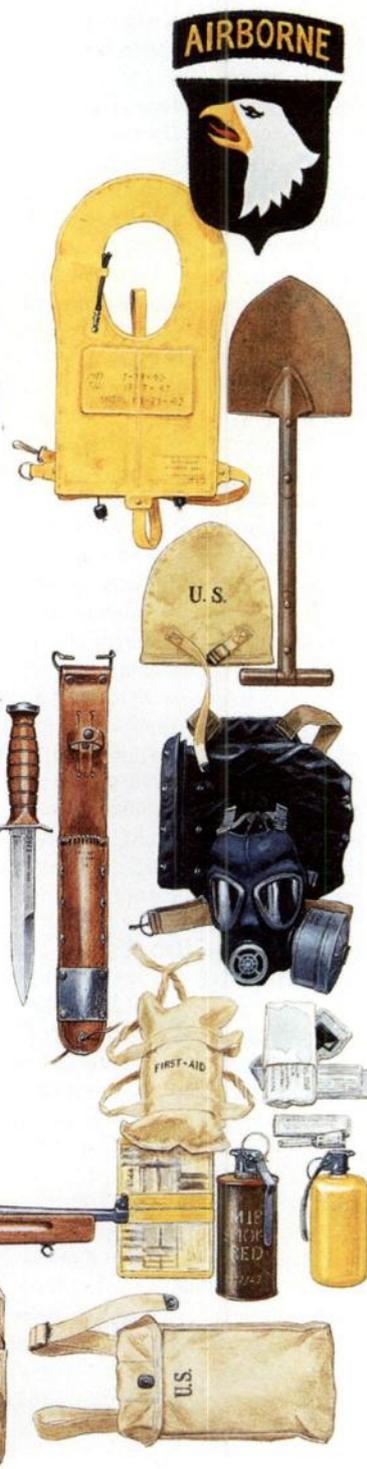
Le para ne porte avec lui que des armes légères (l'artillerie divisionnaire, acheminée par planeur, se limite fin 1944 à 60 obusiers allégés de 75 mm, contre 36 de 105 mm et 12 de 155 mm à une division d'infanterie). Mais il reçoit également un double parachute (principal et secours) d'une valeur de 288 \$ (3570 \$ actuels). Dont une bonne partie est endommagée irrémédiablement ou abandonnée sur le terrain à chaque opération.

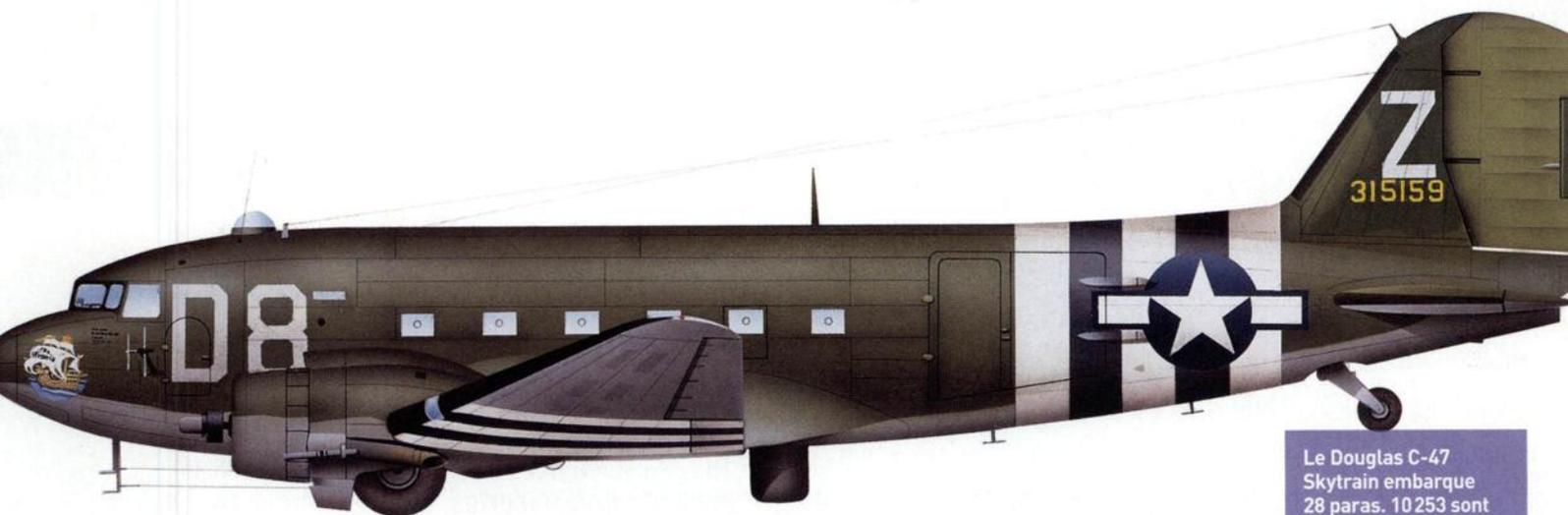
Véhiculer...

Une Airborne est avant tout une division d'infanterie, motorisée copieusement comme il se doit dans



**Infanterie légère ?
Pas à l'embarquement !**
Le luxueux barda du para américain pèse 32 kg, 41 à avec les deux parachutes. Pour les officiers, c'est encore 9 kg supplémentaires !





Le Douglas C-47 Skytrain embarque 28 paras. 10 253 sont construits de 1941 à 1945. Un bon appareil, mais avec une capacité limitée, ce qui oblige à multiplier les missions.

l'US Army: fin 1944, elle possède plus d'un millier de véhicules (sans compter 260 motos). Mais c'est surtout en avions et planeurs que se mesurent les exigences. À raison de 18 à 20 hommes par avion, les 7 000 paras de la 101^e Airborne largués sur le Cotentin mobilisent à eux seuls une armada de 433 transports C-47 (version militaire du DC-3), auxquels s'ajouteront 52 autres C-47 tractant 52 planeurs Waco CG-4A. Ces derniers, conçus pour être bon marché en misant sur leur réutilisation, se révèlent en fait un gouffre financier: chaque planeur coûte autant qu'un char Sherman (et les Horsa et Hamilcar britanniques coûtent respectivement deux et cinq fois plus). Or, à l'issue du Jour J, 15 Waco sur 295 utilisés (soit 5 %) sont récupérés, aucun Horsa sur 222. Lors de l'opération Market, en Hollande (voir p. 35), 1 128 planeurs sont encore sacrifiés. Ce qui équivaut à éparpiller dans les prairies, avant d'avoir tiré un coup de feu, la dotation en Sherman de... sept divisions blindées! Quant aux engins reconditionnés, considérés comme peu sûrs, ils ne seront jamais réutilisés.

Payer...

En raison du risque lié aux sauts, chaque para américain reçoit une prime mensuelle de 50 \$ (soit environ 1 000 \$ actuels en équivalent de pouvoir d'achat), le double pour les officiers. Ce qui n'est pas négligeable à l'époque.

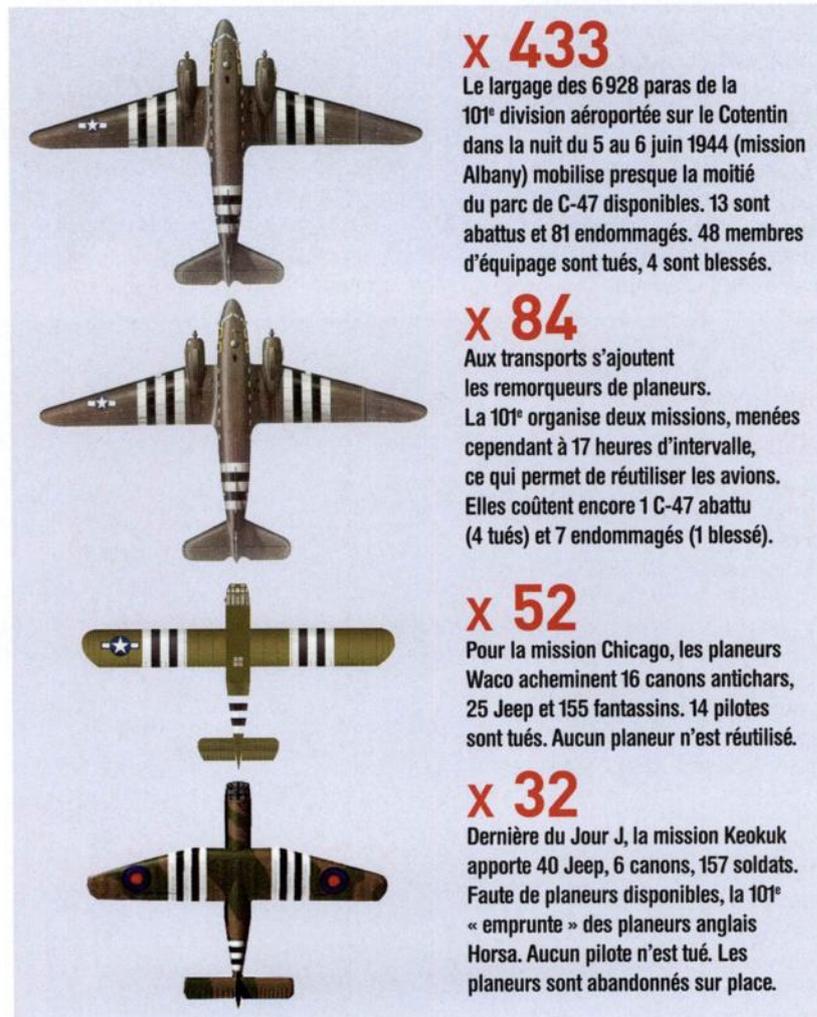
Dépenser...

Une unité para est un gros investissement, on l'a vu. Et le retour sur investissement est d'autant plus problématique que le commandement n'épargne pas. En termes cyniquement statistiques, la vie opérationnelle d'un para américain à l'été 1944 est limitée à 2,14 sauts au combat. Et une fois au sol,

les unités payent cher leur statut d'élite. Ainsi, la 101^e Airborne, qui compte 1 240 hommes hors de combat au soir du Jour J, en perd encore 3 430 jusqu'à fin juin et son retour en Angleterre. Elle a perdu en Normandie plus de la moitié de son effectif de départ. Faute de paras de rechange, la 101^e perd 2 938 hommes de plus en Hollande en septembre, puis encore 3 458 dans les Ardennes

— les statistiques des campagnes comprennent les disparus, dont beaucoup de prisonniers, ce qui explique le décompte final inférieur à la somme des pertes subies dans chaque campagne... Quand la guerre s'achève, les pertes (1 766 tués, 6 388 blessés, 324 morts de blessures, soit 8 478) équivalent presque exactement à l'effectif théorique d'une division d'août 1944 (8 498). ■

■ Le Jour J, la 101^e division requiert...



x 433

Le largage des 6 928 paras de la 101^e division aéroportée sur le Cotentin dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 (mission Albany) mobilise presque la moitié du parc de C-47 disponibles. 13 sont abattus et 81 endommagés. 48 membres d'équipage sont tués, 4 sont blessés.

x 84

Aux transports s'ajoutent les remorqueurs de planeurs. La 101^e organise deux missions, menées cependant à 17 heures d'intervalle, ce qui permet de réutiliser les avions. Elles coûtent encore 1 C-47 abattu (4 tués) et 7 endommagés (1 blessé).

x 52

Pour la mission Chicago, les planeurs Waco acheminent 16 canons antichars, 25 Jeep et 155 fantassins. 14 pilotes sont tués. Aucun planeur n'est réutilisé.

x 32

Dernière du Jour J, la mission Keokuk apporte 40 Jeep, 6 canons, 157 soldats. Faute de planeurs disponibles, la 101^e « emprunte » des planeurs anglais Horsa. Aucun pilote n'est tué. Les planeurs sont abandonnés sur place.

■ Une division aéroportée américaine de février 1944, c'est...

Effectifs théoriques

- 564 officiers
- 8 032 sous-officiers et soldats

Équipement théorique

- 4 803 carabines M1 de 7,62 mm
- 3 066 fusils M1 de 7,62 mm
- 152 pistolets mitrailleurs Thompson de 9 mm
- 92 fusils mitrailleurs BAR de 7,62 mm
- 195 mitrailleuses de 7,62 mm
- 445 bazookas
- 109 mitrailleuses de 12,7 mm
- 75 mortiers de 60 mm
- 36 mortiers de 81 mm
- 44 canons antichars de 37 mm (N.B.: ces canons sont remplacés en fait par des 57 mm plus puissants)
- 36 obusiers de 75
- 207 deux-roues
- 323 Jeep
- 102 camions
- 8 avions de liaison

Indochine, les paras pris au

Par Michel Goya

Face à un Viêt-minh insaisissable, les Français misent à fond sur les parachutistes pour compenser le manque de mobilité des troupes d'Indochine. Leurré par quelques beaux succès, le haut commandement va croire à l'excès dans l'arme para. Jusqu'à en faire l'actrice principale du désastre final.

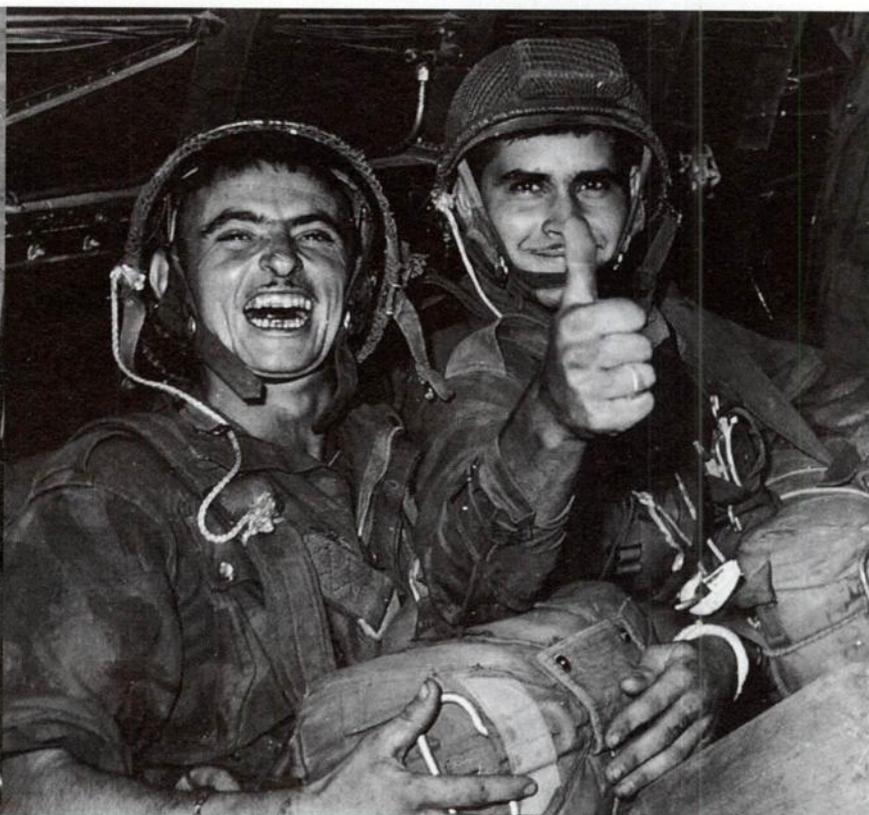
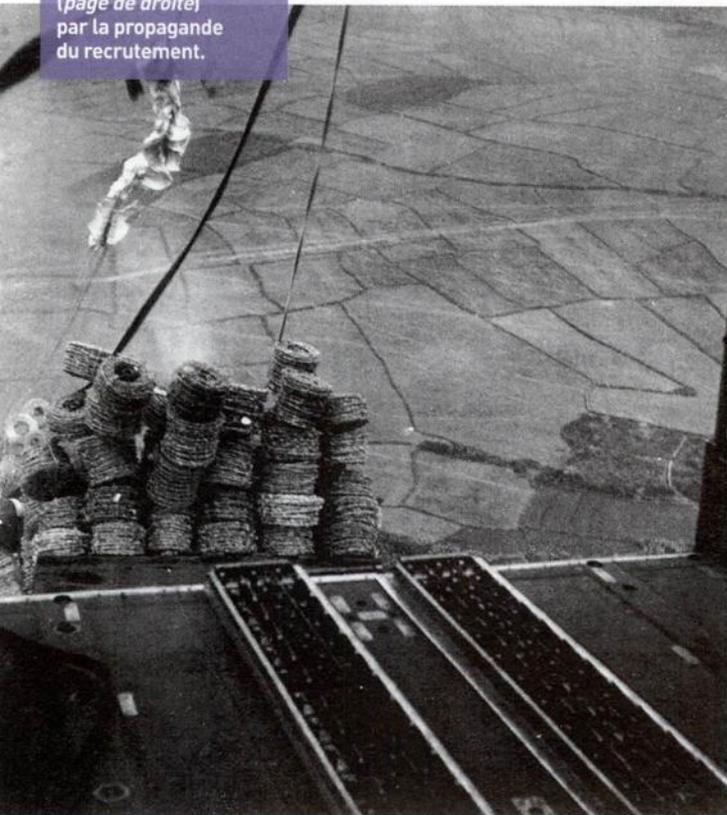
Un vide stratégique : voilà ce qu'est l'Indochine française en août 1945, au moment de la capitulation japonaise. Ce vide, le Viêt-minh se hâte de le combler, proclamant dès le 2 septembre l'indépendance de la République démocratique du Viêt Nam. Il s'agit évidemment d'un affront à la souveraineté française que les commandos parachutistes du corps léger d'intervention (CLI) sont chargés de réparer. Une compagnie est ainsi larguée au Laos dès septembre : c'est la première des 250 opérations aéroportées (OAP) de la guerre d'Indochine, qui vont faire des Français les spécialistes incontestés de l'arme parachutiste de l'après-guerre.

Le commandement français l'a fort bien compris : face à un territoire immense et impénétrable, avec une poignée d'hommes, la mobilité sera l'option victorieuse. Et les paras présentent évidemment la formule rêvée pour coiffer et anihiler l'ennemi par

surprise. Tout ce qui en France peut descendre sous une corolle part du coup en Indochine. En octobre 1945, le reste du CLI débarque ainsi à Saigon avec les forces du général Leclerc. Jusqu'à sa dissolution le 30 juin 1946, le CLI est éclaté en petites cellules d'infanterie pour aider à la reprise de contrôle du Cambodge et du Sud-Annam (voir cartes p. 36 et p. 50). Les bérets rouges de la 1^{re} demi-brigade de parachutistes SAS prennent la relève, bientôt renforcés, en janvier 1947, par les bérets bleus de la demi-brigade de marche parachutiste (DBMP) issue de la 25^e division aéroportée. Alors que les deux bataillons SAS agissent au sud selon des méthodes proches de celles des commandos, les deux bataillons du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (RCP) et le bataillon de choc de la DBMP sont engagés au Tonkin pour y conduire de vastes opérations destinées à briser les forces vives du Viêt-minh au nord d'Hanoi et du delta de la rivière Rouge. Le 7 octobre, l'opération Léa est lancée dans la région de Bac Kan et Cao Bang,

complétée par Ceinture, à partir du 26 novembre plus près d'Hanoi. Le bilan de ces premières opérations est mitigé. Certes, l'ennemi a souffert de destructions et de pertes importantes. Mais les moyens manquent pour faire la décision : pour Léa, on rassemble avec peine dix C-47 et neuf Ju-52 fatigués, pris aux Allemands. De quoi larguer 400 hommes seulement... Les ennemis, alertés par les premiers largages, ont tout le temps d'évacuer la zone avant l'arrivée de la seconde vague. Faute de compenser ce handicap récurrent tout au long de la guerre, le commandement tente en 1948 d'optimiser son organisation. Un commandement des troupes aéroportées en Indochine (TAPI) est ainsi mis en place. Deux bases aéroportées (BAP) sont créées à Saigon et Hanoi pour regrouper les moyens d'entraînement, les formations de ravitaillement par air, les nouvelles antennes chirurgicales et deux états-majors opérationnels (EMO) chargés du renseignement et de la préparation des OAP.

Avec le gros-porteur Fairchild C-119, les Français disposent enfin en 1953 d'une vraie capacité de largage (à gauche, parachutage de barbelés). Insuffisante cependant pour ravitailler un camp retranché aussi ambitieux que Diên Biên Phu. Ces légionnaires prêts à sauter de nuit dans la fournaise sont sacrifiés et ils le savent. Ils sont les victimes de leur propre légende, savamment entretenue en métropole (page de droite) par la propagande du recrutement.



piège de leur réputation

Tu es un homme.
Va en Indochine
défendre la liberté



tu deviendras
un CHEF!

Au sud, la demi-brigade SAS devient demi-brigade coloniale parachutiste et se double d'une base arrière à Vannes-Meucon pour organiser la formation et les rotations de deux ans des bataillons de parachutistes coloniaux. Au nord, la DBMP est relevée par le groupement léger aéroporté (GLAP) fort d'un bataillon du RCP et des deux bataillons étrangers parachutistes (BEP). Contrairement aux autres bataillons, les BEP restent en permanence en Indochine et sont renforcés individuellement par un bataillon de base de la Légion étrangère en Afrique du Nord. Il y aura désormais en permanence entre six et huit bataillons sur le théâtre, tous formés de volontaires. Ces mesures et effectifs sont cependant insuffisants, comme vont le constater les Français à leurs dépens. Après les coups portés au Viêt-minh tonkinois à l'automne 1947, l'action, de moindre envergure, s'est déplacée vers l'Annam et la

Cochinchine pendant presque deux ans. Mais cette impression de calme est trompeuse. En octobre 1950, neuf bataillons français s'effondrent dans le désastre de la route coloniale n° 4 (RC-4), victimes du nouveau corps de bataille Viêt-minh équipé et formé par la Chine. Le 1^{er} BEP, avant-garde de la colonne française en repli, est détruit ainsi que le 3^e bataillon colonial largué en pure perte pour tenter un sauvetage.

Les « pompiers » du roi Jean

Après le choc du désastre, le général Jean de Lattre de Tassigny est désigné pour prendre le commandement du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO). Pour lui, l'objectif prioritaire est de défendre le delta du Tonkin, tous les bataillons parachutistes y sont donc regroupés. Ils ne vont pas chômer. L'ennemi attaque dès janvier 1951 à Vinh Yên,

à quelques kilomètres à l'ouest d'Hanoi : quatre bataillons parachutistes sont engagés en renfort des groupes mobiles (GM, brigades motorisées) pour dégager la position, ébréchant la division 308 du Viêt-minh. Fin mars, l'offensive portée sur le nord du delta est à son tour stoppée à Mao Khê par la résistance acharnée du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC). La dernière tentative a lieu fin mai sur la pointe sud du delta le long de la rivière Day. Le 30, les 7^e et 2^e BPC sont largués au centre du front d'engagement, tandis que les deux BEP interviennent par la route. Une nouvelle fois les « pompiers » du ciel contribuent largement à étouffer l'incendie.

Ces combats sont suivis d'un certain nombre d'innovations. Symbolique, tout d'abord : le 1^{er} mars 1951, le béret amarante des coloniaux devient la coiffure unique (avant que les légionnaires des BEP ne reprennent le béret vert quelques mois plus tard). L'organisation tactique est également réformée : tous les bataillons sont alignés sur la même structure d'une compagnie de commandement et de quatre compagnies de combat ou commandos, avec des moyens de transmission renforcés.

Le « jaunissement », c'est-à-dire le recrutement autochtone, est accéléré, en particulier dans les unités coloniales. Le 1^{er} bataillon parachutiste vietnamien (BPVN) est ainsi formé en août 1951 avec un encadrement français. Les TAPI servent également de base de recrutement pour les unités de commandos agissant en périphérie du delta tonkinois et surtout pour le groupe de commandos mixtes aéroportés (GCMA) créé en mai 1951 par les services spéciaux. En 1952, le 8^e BPC sera entièrement dédié à cette mission d'encadrement militaire des peuples montagnards.

Après l'échec des attaques communistes sur le delta, les combats reprennent cependant dans le pays **Thaï** avec, fin septembre 1951, l'attaque du point clé de Nghia Lô. Cette offensive est stoppée par le largage du 8^e BPC et du 2^e BEP sur les axes logistiques de la division 312 tandis que le 10^e BPCP (bataillon parachutiste de chasseurs à pied) vient directement renforcer la garnison. Le 10 octobre, incapable de s'emparer de la position, la division 312 se replie.

Le jargon para en Indo

BAP : base aéroportée.
BEP : bataillon étranger parachutiste.
BPC : bataillon de parachutistes coloniaux.
BPCP : bataillon parachutiste de chasseurs à pied.
BPVN : bataillon parachutiste vietnamien.
CEFEO : corps expéditionnaire français en Extrême-Orient.
CLI : corps léger d'intervention.
DBMP : demi-brigade de marche parachutiste.
EMO : état-major opérationnel.
GCMA : groupe de commandos mixtes aéroportés.
GLAP : groupement léger aéroporté.
OAP : opération aéroportée.
RCP : régiment de chasseurs parachutistes.
SAS : *Special Air Service*.
TAPI : troupes aéroportées en Indochine.

Le **Viêt-minh**, abréviation de *Viêt Nam Độc Lập Đông Minh Hội* ou Ligue pour l'indépendance du Viêt Nam, est fondé en 1941 par Ho Chi Minh. Rassemblant des éléments communistes et nationalistes, cette organisation politico-militaire réclame à la France l'indépendance du Viêt Nam. En 1951, elle se transforme en armée régulière sous la direction du général Vo Nguyễn Giap.

La demi-brigade de parachutistes **SAS** envoyée en Indochine est constituée en 1946 à partir des RCP de l'armée de terre. Leur nom indique leur filiation directe avec le *Special Air Service* britannique où sont nées ces unités en 1943.



UN TERRITOIRE IDÉAL POUR LES OAP

Viêt Nam, Laos et Cambodge couvrent 759 500 km², un territoire près de 40 % plus grand que l'Hexagone. Cette immensité est recouverte pour l'essentiel de montagnes et jungles impénétrables. Routes peu nombreuses et vulnérables rendent du coup l'avion irremplaçable pour frapper vite, fort et loin. Mais une fois au sol les paras redeviennent des fantassins légers et statiques.

Le **pays Thaï**, ainsi nommé à cause de son ethnie dominante, désigne la région du nord-ouest du Viêt Nam, aux confins du Laos et de la Chine.

Le camp retranché de **Na San** est construit en novembre 1952 pour contenir l'offensive du Viêt-minh en pays Thaï. 15 000 hommes, appuyés par six batteries d'artillerie, résistent victorieusement du 23 novembre au 2 décembre à d'incessants assauts Viêt-minh. Le camp est évacué en août 1953.

Après ces belles séries de victoires défensives, le général de Lattre décide de prendre l'offensive et de s'emparer de la cuvette de Hoa Binh, qui commande les communications entre la base Viêt-minh du Viêt Bac et celle du Nord-Annam. Les parachutistes participent alors pendant trois mois à tous les combats, depuis la prise de la position par un assaut vertical de trois bataillons, le 15 novembre 1951, jusqu'à l'évacuation en février 1952, en passant par la défense acharnée des axes logistiques de la rivière Noire puis de la RC-6.

Mauvaises leçons tirées de bonnes victoires

En octobre 1952, de Lattre terrassé par le cancer, son successeur Raoul Salan fait face à un nouvel assaut dans le pays Thaï, où le poste de Nghia Lô est de nouveau attaqué. Le 16, le 6^e BPC du commandant Bigeard est largué pour recueillir les différents groupes de partisans et garnisons de postes en repli, avant d'être assailli par plusieurs régiments adverses. Le 6^e BPC parvient à se dégager après une semaine de combats sur 100 km de piste et à rejoindre le camp retranché de **Na San** en cours d'édification.

Pour soulager la pression sur la haute région, le général Salan lance une offensive sur les arrières des divisions Viêt-minh. Au cours de l'opération Marion, près de 2 400 hommes des deux BEP et du 3^e BPC sont largués sur Phu Doan, avant d'être relevés par les forces terrestres de l'opération Lorraine pour être engagés à Na San.

En décembre, après plusieurs assauts infructueux, le général Giap renonce à s'emparer de cette mini-forteresse improvisée. Le stratège vietnamien l'a compris : il ne dispose pas encore de l'artillerie sol-air et sol-sol capable d'empêcher le ravitaillement par air d'une base française. Il va donc, avec l'aide chinoise, entreprendre une profonde réorganisation de son outil militaire.

Les Français, eux, pensent avoir enfin trouvé dans le camp retranché un moyen infaillible pour stopper les offensives ennemies tout en lui infligeant de lourdes pertes. Il est vrai que les moyens de transport aérien ont été portés à une centaine de Dakota et que les premiers C-119 à capacité de 6 t sont arrivés : ils sont employés en avril 1953 lors de l'offensive Viêt-minh vers le Laos, avec la création, à partir de Na San, de deux bases provisoires à Luang Prabang et dans la plaine des Jarres. Mais ces succès ne permettent toujours pas d'en finir avec le corps de bataille Viêt-minh. Constatant l'impasse, le général Henri Navarre, nouveau général en chef depuis mai 1953, décide d'attendre la montée en puissance de l'armée nationale vietnamienne et de mener une guerre d'usure à base de raids.

Tout commence bien. Le 17 juillet 1953, trois bataillons sont largués pour détruire la base Viêt-minh de Lang Son, le long de la frontière avec la Chine, avant de rejoindre par la route le port de Tiên Yên (opération Hirondelle). Puis, alors que le commandement Viêt-minh entreprend une nouvelle offensive vers le Laos, le général Navarre décide de créer une base à Diên Biên Phu, au plus profond du pays Thaï. L'opération, baptisée Castor, est la cinquième (et dernière) des OAP françaises dépassant plus de 1 000 hommes : du 19 au 22 novembre, six bataillons sont largués sur la position, afin d'y ouvrir un aérodrome. C'est un succès, qui permet le renfort immédiat par des bataillons d'infanterie et des batteries de 105 mm. Se croyant fort, le commandement prend en décembre la décision fatidique de maintenir la base...

Le haut commandement s'entête

Les mois de décembre 1953 et janvier 1954 sont consacrés à récupérer partisans et débris de la garnison de Lai Châu, ainsi qu'à des raids offensifs sur la RP-41, coûteux et infructueux car le Viêt-minh demeure

La place des paras n'était pas dans le camp mais à l'extérieur pour harceler les arrières de l'ennemi.

supérieur dans les combats en forêt. Le 15 février 1954, il est donc décidé de limiter les activités hors du camp... au grand bénéfice des divisions Viêt-minh qui l'investissent discrètement. Le 13 mars, le siège débute par des tirs d'artillerie. Très vite, les canons interdisent l'usage de la piste. Ravitaillement et renforts doivent passer désormais par parachutage. Or, les bases du delta sont lointaines, les ressources limitées et la DCA adverse meurtrière. Plutôt que d'avouer l'échec et sauver ses ultimes réserves, le CEFEQ et son chef, le général Navarre, s'entêtent : au total, près de 5 000 hommes sont



Un para du 5^e BPVN tombe dans une embuscade de la division 316 du Viêt-minh le 14 décembre 1953, après avoir tenté de porter secours à un poste encerclé au nord de Diên Biên Phu. Menée avec des moyens légers et sur un terrain impossible, la mission de recueil des garnisons isolées est un cuisant échec.

largués (dont 700 volontaires en un saut). Réduits au rang de simples fantassins, ils prolongent la résistance de deux mois. Lorsque Diên Biên Phu tombe, le 7 mai, c'est la quasi-totalité du corps parachutiste qui disparaît (seuls 3300 réchapperont de captivité sur une garnison de 15000 hommes). Le 22 juillet, il n'y a plus qu'à signer le cessez-le-feu. La France a perdu la guerre d'Indochine.

Ainsi l'aventure aéroportée tricolore démarre-t-elle par un échec monumental, à la hauteur des espoirs qu'elle avait fait naître. Les paras ont été victimes de la réputation qu'ils ont eux-mêmes bâtie. Alors que leur

meilleur emploi était d'évidence celui d'action de raids rapides, notamment sur des points faibles ou stratégiques de l'ennemi, le CEFEO n'a jamais été assez fort pour pouvoir se passer de la meilleure infanterie légère du monde. BEP et BPC ont donc été usés en force de choc des groupements offensifs ou défensifs. À Na San, et surtout à Diên Biên Phu, la place des paras n'était pas dans le camp mais à l'extérieur de celui-ci pour harceler les arrières de l'ennemi en liaison avec les maquis du GCMA. Les paras auront par ailleurs souffert d'un double casse-tête. Le premier est lié au manque d'avions : jamais

il ne sera possible d'obtenir un effet de masse, en larguant au moins trois bataillons en une rotation. Le second est inhérent à l'arme parachutiste : une fois au sol, elle n'a ni la mobilité ni la puissance de feu de l'infanterie motorisée. Ces défauts ont certes été en partie compensés par « l'esprit para », mélange de résistance physique, de courage, d'excellence tactique... Cet esprit, insuffisant pour vaincre les divisions du général Giap, ne sera pas perdu. Sitôt libéré des odieux camps Viêt-minh, il s'envolera de nouveau vers le ciel en Algérie, mais sous une nouvelle ombrelle : le rotor d'hélicoptère. ■

L'hélicoptère, la machine qui

Par Benoist Bihan*

■ 10 bornes à retenir

22 avril 1944, Birmanie : première mission de combat (sauvetage) assurée par un Sikorsky R-4.

5 nov. 1956, Suez : premier héliportage d'assaut par les Britanniques.

Fév. 1959-avr. 1961, Algérie : le tandem paras-hélicos cause 26 000 tués et 10 000 prisonniers au FLN.

12 janvier 1962, Viêt Nam : assaut réussi de 1 000 paras sud-vietnamiens (80 hélicos de l'US Army) sur des positions du Viêt-công.

1963, États-Unis : création de la 1^{re} Cavalry Division (Airmobile).

17-24 août 1965, Viêt Nam : première grande opération aéromobile avec l'héliportage d'un bataillon de marines.

14-18 nov. 1965, Viêt Nam : victoire de la 1^{re} AirCav dans la vallée de la Drang.

1980-1985, Afghanistan : multiplication des missions d'appui-feu et transport d'assaut dans la vallée du Panshir par les Soviétiques.

16 mars 2006, Irak : 50 machines héliportent un millier de soldats américains près de la ville de Samarra.

2 juillet 2009, Afghanistan : dans la province d'Helmand, 2 000 marines et renforts afghans sont héliportés. Première opération de cette taille depuis le Viêt Nam.

À la différence du parachute, l'hélicoptère élimine le risque de dispersion et rend la mobilité au soldat. Vite récupéré par les paras, il n'a pourtant pas résolu le casse-tête de leur vulnérabilité.

Si dès 1945 les Allemands envisagent l'emploi d'hélicoptères, et qu'en Birmanie à la même époque quatre hélicoptères appuient les opérations alliées, il faut attendre l'invasion de la Corée du Sud par son voisin du nord en 1950 pour que les Américains expérimentent l'emploi des voilures tournantes dans des rôles de servitude, de liaison et d'évacuation sanitaire. Le succès de ces expériences laisse très vite entrevoir un avenir radieux pour ces machines aux États-Unis, mais aussi en France, au Royaume-Uni et en URSS. L'idée est simple : grâce à l'accroissement rapide des

performances, il devient possible de transporter davantage de soldats. Pourquoi, dès lors, ne pas remplacer les assauts aéroportés complexes, lourds à planifier, dangereux et coûteux en vies et en matériel par des assauts héliportés ? Ce séduisant concept, les Britanniques sont les

premiers à le mettre en œuvre avec succès à Suez, en novembre 1956, où ils combinent un assaut amphibie avec un héliportage presque sur les plages. Mais ce sont les Français, en Algérie, qui transforment l'essai et le systématisent. Dans ce conflit où la surprise est essentielle pour accrocher les groupes armés très mobiles du FLN, paras et commandos délaissent leurs parachutes pour des voilures tournantes. Les premiers, les Français ont l'idée d'adjoindre des armes à leurs machines, leur ajoutant ainsi une capacité d'appui-feu. Assaut, escorte, appui-feu héliportés... C'est en Algérie que naissent les opérations dites aéromobiles. À la différence des paras lancés d'avions volant souvent trop haut et trop vite, dispersés

rend le para inutile ?

par le vent et qui se retrouvent au sol isolés et désorganisés, les troupes hélicoptées peuvent se poser avec précision, appuyées et couvertes par leurs machines dont les pilotes voient directement la situation au sol.

L'hélicoptère n'est cependant pas une arme miracle, et les Américains en font l'expérience au Viêt Nam. S'inspirant des acquis coréen et algérien, l'US Army et les marines développent vers 1960 leurs flottes d'hélicoptères. L'Army en particulier se dote d'une grande unité dédiée aux nouvelles machines. Mais la

1^{re} Cavalry Division (Airmobile) ne reprend pas, comme son nom l'indique, les traditions paras. Au contraire, les Américains envisagent l'hélicoptère comme la monture d'une nouvelle cavalerie aérienne, fondant du ciel sur ses ennemis et susceptible à terme de supplanter le char. Un nouveau mythe naît, celui de « l'AirCav », que la guerre du Viêt Nam va forger, des premiers combats dans la vallée de la Drang en 1965 à l'évacuation de Saïgon en 1975. Mais les hélicoptères, UH-1 Huey au bruit si caractéristique, CH-47 Chinook ou AH-1 Cobra, le premier véritable hélicoptère d'attaque, s'avèrent très vulnérables aux tirs, y compris ceux des armes légères de l'infanterie Viêt-công ou nord-vietnamienne.

Sur 11 827 hélicoptères américains ayant servi au Viêt Nam, 5086 sont perdus, avec 2700 de leurs membres d'équipages, soit un taux de pertes faramineux de 43 % des machines engagées (les Soviétiques perdront 333 appareils en Afghanistan, en dépit du blindage renforcé des Mi-24 Hind).

Et les défauts du nouvel engin ne s'arrêtent pas à sa fragilité. Les hélicoptères dépendent de bases fixes, elles-mêmes vulnérables et contraignantes tant en termes logistiques que tactiques : l'autonomie limitée des hélicoptères et le besoin de protection des héliports contraignent la manœuvre aéromobile. Or, si cela ne pose pas problème au Viêt Nam ou en Algérie où Français et Américains occupent des points d'appuis un peu partout, comment imaginer pouvoir disposer de bases de départ

protégées des feux adverses et suffisamment légères pour être déplacées au rythme des combats dans un contexte d'opérations mobiles entre deux armées mécanisées ?

Simple appui tactique

C'est l'affrontement OTAN-pacte de Varsovie en Europe qui amène à se poser cette question. Si d'aucuns continuent de prétendre que l'hélicoptère peut remplacer le blindé, l'aéromobilité se rapproche en fait progressivement de l'aviation tactique modèle Seconde Guerre mondiale et s'éloigne de la cavalerie aérienne des premiers temps. Dans des flottes dominées par les machines d'attaque, les hélicoptères deviennent les modernes Sturmovik, Stukas et autres Typhoon, ces « Jabos » appuyant de leurs feux la progression des forces au sol et interdisant les abords immédiats du champ de bataille. En France, la 4^e division aéromobile est ainsi chargée de coups d'arrêt antichars : engagés en masse, ses hélicoptères Gazelle doivent stopper net, par des volées de missiles, l'avancée des blindés du Pacte. Et le transport de troupes ne s'envisage désormais plus que tactiquement (embuscades contre les colonnes soviétiques, insertion d'équipes de reconnaissance sur les arrières) ou pour assurer la logistique (évacuation sanitaire, ravitaillement...).

Les Soviétiques attribuent, eux, aux forces aéromobiles les missions dévolues en 1930 aux paras : ils créent des brigades d'hélicoptères rattachées aux armées, qui doivent s'emparer de têtes de pont et de points clés en avant des forces terrestres manœuvrant dans la profondeur. Mais si en Afghanistan (1979-1989) les paras russes imitent leurs homologues français d'Algérie, les fantassins aéromobiles soviétiques peuvent aussi être des fusiliers motorisés, simplement rejoints plus tard par leurs véhicules. Car les voilures tournantes peuvent se passer des

parachutistes : tout le monde peut descendre d'un hélicoptère... et de ce fait l'aéromobilité hélicoptée n'a pas besoin d'unités terrestres spécialement organisées et entraînées pour l'exploiter.

À l'inverse du parachute élitiste, l'hélicoptère démocratise en effet l'enveloppement vertical, et les tentatives par les paras dans divers pays de « récupérer » l'aéromobilité ne sont que partiellement réussies. Certes, aux États-Unis, le rôle de la 1^{re} AirCav a été repris un temps par la 101st Airborne... Mais l'US Army, comme les marines qui dissolvent dès 1944 leur unique régiment parachutiste, considère que tous ses fantassins — infanterie légère, mécanisée, etc. — doivent être aptes à l'hélicoptage. Ailleurs, les paras ont également échoué à s'approprier l'hélicoptère, en France parce que l'aviation légère de l'armée de terre (Alat) en a récupéré l'exclusivité, en Russie parce que les parachutistes sont désormais des troupes de réaction rapide « aéromécanisées » (depuis 1969, elles disposent de transports chenillés BMD) davantage que des « paras » au sens strict.

En Israël, au Royaume-Uni, les paras se sont mués en simple infanterie légère, sans remplacer par un rotor leur parachute. Et s'ils continuent de sauter « d'avions en parfait état de marche », vieille boutade militaire, ce n'est que pour entretenir un peu plus longtemps le mythe para, qui sous-tend leur esprit de corps. Aujourd'hui, l'hélicoptère a largement remplacé le parachute. Mais les voilures tournantes, autrefois simples et rustiques, sont devenues très chères, presque autant qu'un avion : au lieu d'être conçu comme un véhicule terrestre volant, l'hélicoptère de combat est devenu aussi complexe qu'un avion de chasse, perdant ainsi de son intérêt d'autant qu'il demeure encore très fragile. Qui aujourd'hui pourrait perdre 5000 machines ? Toutefois, malgré ces défauts, les voilures tournantes permettent enfin d'exécuter ces enveloppements verticaux audacieux qui débloquent les situations à l'échelle tactique : prise d'un pont, d'un aérodrome ou d'un carrefour, raid depuis une direction inattendue... En un demi-siècle, le rotor a tranché les suspentes du mythe para, mais sans réaliser les désirs, souvent fantasmés, qu'il a pu susciter. ■

Un Sikorsky H-34 dépose des paras du 1^{er} RCP dans la région de Tizi-Ouzou, en mai 1959. En Algérie, les Français inventent les principes des opérations aéromobiles repris par les Américains au Viêt Nam.

Pour en savoir +

Articles • « The Airborne Illusion... », Marc De Vore, MIT Publications, 2004.

• « Quelques enseignements des principales OAP pendant la guerre d'Indochine », général Jean-Marie Veyrat, CDES, 2005.

Livres • *Mass Vertical Envelopment (Airborne) Operations*, Paul Nobbe, Storming Media, 2002.

• *A History of Soviet Airborne Forces*, David Glantz, Frank Cass Publishers, 1994.

• *Histoire des parachutistes français*, Henri Le Mire, Albin Michel, 1980.

• *US Airborne Divisions in the ETO 1944-45*, Steven Zaloga, Osprey, 2007.

• *Histoire mondiale des parachutistes*, Pierre Sergent, SPL, 1976.

• *US Army Airborne, 1940-90*, Gordon Rottman, Osprey, 1990.

* Historien, chercheur en stratégie, rédacteur en chef adjoint des revues *DSI-English Edition* et *Histoire & Stratégie*, animateur du blog *La Plume et le Sabre*.



Après la Bérézina, la Vieille Garde du maréchal Lefebvre passe le 3 décembre à Molodetchno, sur la route de Vilna. La garde impériale comptait 18 500 hommes à la bataille de la Moskova, le 7 septembre. Il lui en reste 1 600. Moins d'un sur dix...

en Russie, suffisent à expliquer la sinistre réputation de ces terribles journées. Pourtant, des scènes similaires, voire pires encore, ont jalonné la retraite avant le 26 novembre, et se répéteront après. Mais la Bérézina

réunit les fléaux qu'ont connus, à un moment ou un autre, les troupes engagées dans la campagne de Russie : le froid, la neige, le passage d'une rivière glacée, la faim et l'épuisement, les combats, la lutte pour la survie qui transforme chacun en bourreau pour son prochain. De plus, tous les corps d'armée qui n'avaient jusqu'ici pas connu les horreurs de la retraite depuis Moscou — ceux de Victor et d'Oudinot venus du nord, les Polonais repliés du sud — en

firent connaissance à la Bérézina. C'est pourquoi la Bérézina est devenue, dans toute l'Europe, le résumé et le symbole d'une campagne qui a en réalité duré près de six mois, du 22 juin au 14 décembre 1812. Entre ces deux dates, l'effectif de la Grande Armée serait passé de 423 000... à 8 000 hommes en état de se battre. Certes, les bilans chiffrés sont sujets à caution, mais l'ampleur de la défaite reste indiscutablement gigantesque. ■

■ Chronologie

- 22 juin 1812 :** Début de la campagne de Russie.
- 14 sept. :** La Grande Armée à Moscou, quittée le 19 octobre.
- 9 novembre :** Elle arrive à Smolensk, quittée le 17.
- 15-18 nov. :** À Krasnoïé, les Français forcent Koutouзов à céder le passage.
- 18-20 nov. :** La Grande Armée traverse le Dniepr à Orsha, direction Borisov.
- 21 nov. :** Les Russes prennent le pont de Borisov.
- 25 nov. :** La Grande Armée est à Studianka, sur la Bérézina.
- 27 nov. :** Le gros des troupes passe, laissant les trainards et Victor sur la rive est.
- 28 nov. :** Attaques russes repoussées sur les deux rives. Au soir, Victor franchit.
- 29 nov. :** Au matin, les trainards tentent de passer sur les ponts en flammes.
- 5 décembre :** Napoléon quitte l'armée pour Paris.
- 14 déc. :** Les derniers soldats français passent le Niémen.

2 – Une victoire française

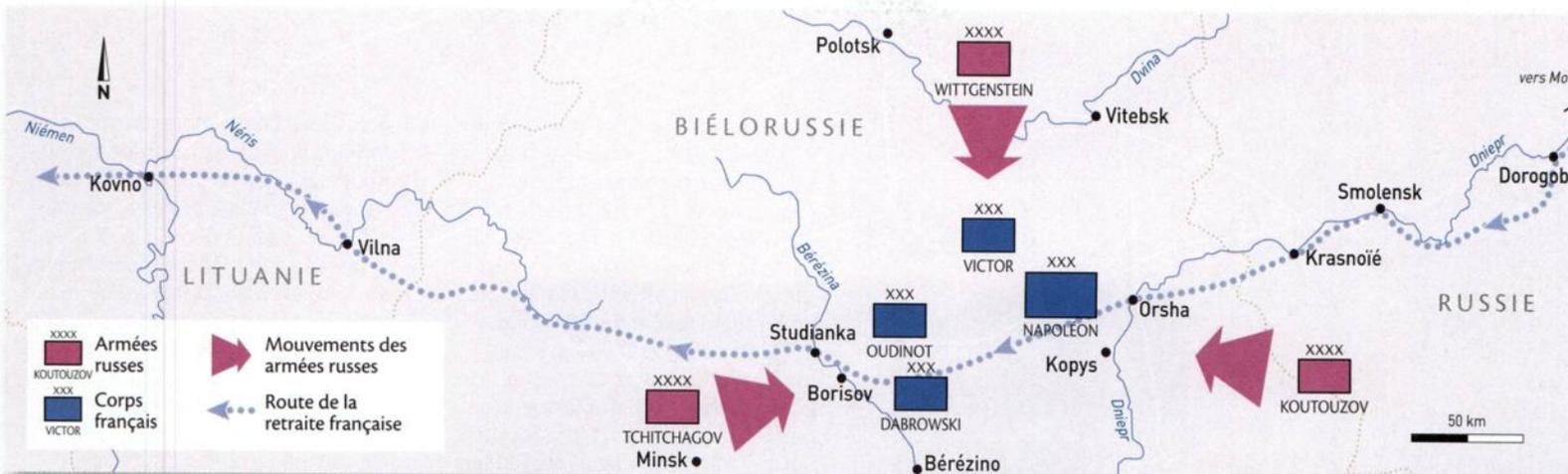
Pourtant, Napoléon fit inscrire le nom de la Bérézina sur les drapeaux de sept régiments ; le *Bulletin de la Grande Armée* présente la Bérézina comme une victoire. Le tzar enverra à Koutouзов une lettre de remerciements pour avoir laissé échapper l'armée ennemie. Wilson, représentant de l'allié britannique à l'état-major de Koutouзов, accuse celui-ci de trahison dans une lettre à son gouvernement. Dès la fin de la campagne, l'amiral Tchitchagov, jugé responsable de cet échec, est révoqué de ses fonctions. Humilié, il part en exil à l'étranger, où il écrira un récit anonyme de la bataille rejetant la faute sur ses collègues, Koutouзов et Wittgenstein. Clausewitz lui-même, dans la relation de sa campagne, partage le point de vue de... l'Empereur : « *Napoléon à la Bérézina sauva intégralement son honneur et acquit même une nouvelle gloire.* » Pour les contemporains, il était clair que Napoléon avait réussi, grâce à son talent, à faire échapper son armée, et lui-même, à une capitulation considérée comme inéluctable. Les Russes avaient perdu l'occasion

de mettre un terme à la carrière militaire et politique de l'Empereur. Mais cette interprétation, dominante au début du XIX^e siècle, fut peu à peu effacée des esprits par le récit des souffrances endurées par les soldats, et par le bilan final de la campagne. Du moins jusqu'à ce que des spécialistes de l'histoire militaire ne la réhabilitent deux siècles plus tard.

Un dernier coup de génie

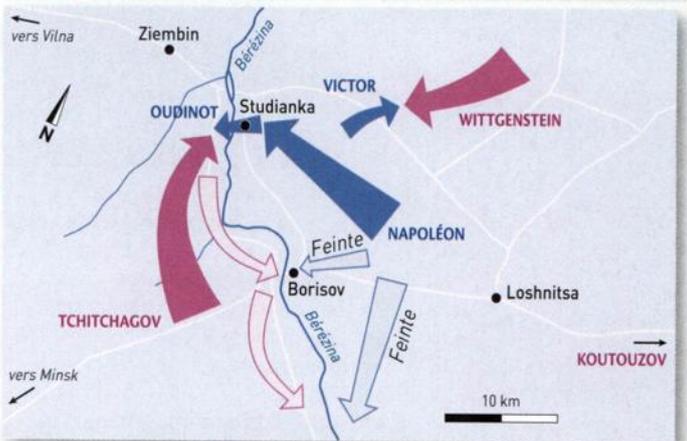
Alors que Napoléon, en quittant Moscou, espérait faire prendre les quartiers d'hiver à Smolensk, où des vivres avaient été amassés, la nouvelle de l'avancée simultanée des armées du général Wittgenstein, venant du nord, et de l'amiral Tchitchagov, venant du sud, lui font craindre une coupure des communications avec la Pologne. De plus, Smolensk, brûlée pendant les combats de juillet, a été pillée par les déserteurs qui précèdent l'armée. Il faut donc abandonner Smolensk et trouver refuge plus à l'ouest. Le risque d'un encerclement est confirmé quand Napoléon, arrivé

le 9 novembre à Smolensk, apprend le 11 la prise de Vitebsk par Wittgenstein (6 novembre), puis, le 18 novembre, alors qu'il a quitté Smolensk le 14, la prise de Minsk par Tchitchagov (16 novembre). Après le Dniepr, franchi à Orsha sans opposition entre les 18 et 20 novembre, la Bérézina est le dernier obstacle avant la Pologne. Napoléon espère la franchir à Borisov. Mais cet espoir est anéanti lorsqu'il apprend, le 22 novembre, que les Russes de Tchitchagov ont pris le pont (le 21), et que Wittgenstein a repris sa progression vers le sud. L'encerclement se précise. C'est alors que le véritable génie militaire de l'Empereur, celui d'improviser en fonction des circonstances, ou plutôt des informations dont il dispose, se manifeste à nouveau. Le 23, le 2^e corps (Oudinot) descendu du nord pour rejoindre l'armée en fuite, a refoulé l'avant-garde de Tchitchagov sur Borisov, sans pouvoir reprendre le pont, brûlé par les Russes. Mais ses cavaliers ont découvert un gué sur la Bérézina devant le village de Studianka. Napoléon, qui l'apprend le soir même, ordonne d'y



construire des ponts. Mais il prend la précaution d'organiser une diversion vers Borisov, pour faire croire à Tchitchagov qu'il compte y forcer le passage. À cet effet, l'état-major, la garde impériale et Napoléon lui-même font leur apparition devant Borisov le 25 novembre pendant que le reste de l'armée file directement vers Studianka. Puis Napoléon rejoint à son tour ce village à la faveur de la nuit, laissant une division en couverture. Le 26 au matin, il fait traverser la Bérézina à des cavaliers, chacun portant en croupe un fantassin, d'autres passant en radeau pour chasser quelques cosaques de l'autre rive et protéger la construction des ponts. Dès le premier d'entre eux arrivé, vers midi, le corps d'Oudinot franchit la rivière et occupe le terrain au sud du passage, afin de prévenir toute irruption de Tchitchagov. C'est au corps de Victor de couvrir l'armée, qui a commencé le franchissement,

contre l'arrivée des Russes par le nord (Wittgenstein) ou le sud-est (Koutouzov). Mais aucun Russe ne se présente pour ralentir les opérations, ni le 26, ni le 27. « *J'ai trompé l'amiral!* », s'exclame Napoléon. Ce n'est que le 28 au matin que les Russes attaquent, Tchitchagov sur la rive droite et Wittgenstein sur la rive gauche. Commandés par Oudinot et Ney sur la rive droite, les Français non seulement résistent, mais contre-attaquent. Sur la rive gauche, Victor résiste aussi. La nuit, tombée à 17 heures, interrompt les combats, et les troupes de Victor rejoignent le reste des combattants sur la rive droite. En revanche, la division Partouneaux, laissée à Borisov, doit mettre bas les armes : en tentant de regagner Studianka, elle se retrouve en effet au milieu de l'armée de Wittgenstein. Suivis par la foule des traîneurs, les régiments organisés filent en direction de Vilna (actuelle Vilnius)



le matin du 29, brûlant derrière eux les ponts qui enjambent les marais bordant la Bérézina. Les Russes ne peuvent ainsi les poursuivre. L'armée française, ou plutôt ce qu'il en reste, a ainsi échappé à l'encercllement, ajoutant à cet exploit une victoire tactique : l'armée russe n'a pas pu entamer ses lignes de défense et a subi de lourdes pertes. ■

LA GRANDE ARMÉE ÉCHAPPE AUX RUSSES

Le tzar Alexandre a prévu de faire converger ses armées du nord (Wittgenstein) et du sud (Tchitchagov) vers l'armée principale (Koutouzov) qui suit la Grande Armée en retraite, afin de l'encercler sur les bords de la Bérézina. Mais ce plan échouera. Alors que la retraite est coupée à Borisov, Napoléon organise des feintes pour attirer Tchitchagov au sud pendant que des ponts sont construits au nord, à Studianka. Revenu de son erreur, Tchitchagov marche vers le nord. Mais, comme Wittgenstein et Koutouzov, trop lents, il arrivera trop tard pour empêcher le passage du gros de l'armée française.

La **Volhynie** est une région du nord-ouest de l'Ukraine, rattachée à la Russie depuis 1795.

3 - Une controverse russe

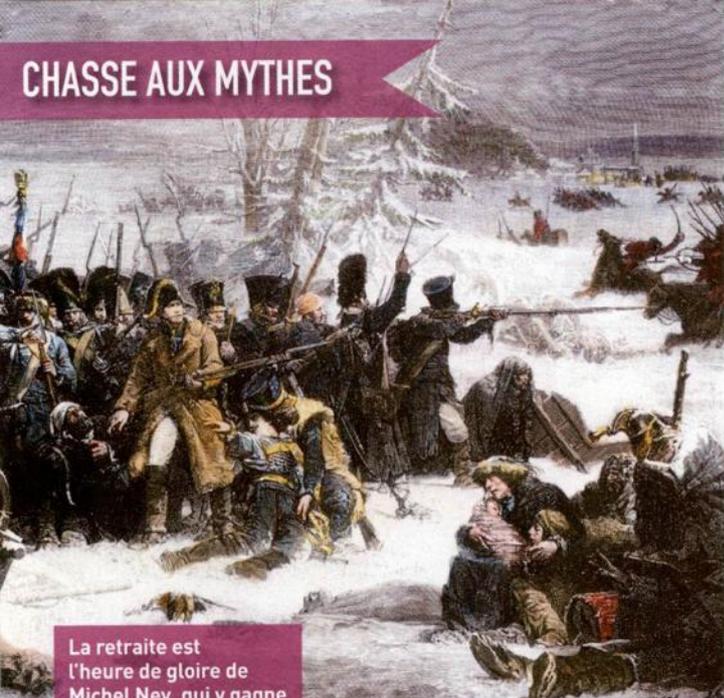
Si le « miracle » de la Bérézina a pu se produire, c'est parce que les généraux russes ont multiplié les erreurs. La décision d'encercler l'armée française sur la Bérézina avait bien été prise par le tzar Alexandre, selon un plan communiqué à Koutouzov après l'évacuation de Moscou. Au début de la guerre, les forces russes sont divisées en quatre. Face à Napoléon, sur le Niémen, les I^{re} et II^e armées ; plus au sud, face à l'Autriche, l'armée de **Volhynie** (Tormasov) ; plus au sud encore, l'armée du Danube (Tchitchagov), face aux Turcs ; au nord, devant la Suède, l'armée de Finlande (Steingel). Plus tard, lorsque Napoléon s'enfonce au cœur de la Russie, le tzar détache une partie des I^{re} et II^e armées sous les ordres de Wittgenstein pour couvrir au nord la route de Saint-Petersbourg. La paix avec la Suède (9 avril) puis avec la Turquie (22 mai), la faible

combativité des troupes autrichiennes et saxonnes opposées à l'armée de Volhynie, font concevoir au tzar le plan suivant, une fois la retraite française de Moscou avérée : Wittgenstein, renforcé de Steingel, doit descendre vers le sud, tandis que Tchitchagov, ralliant Tormasov, doit remonter vers le nord, Koutouzov suivant et harcelant les Français en retraite. La coordination des mouvements des trois armées doit aboutir à l'encercllement final.

Mésentente entre généraux

Mais les généraux russes se détestent... Au lieu de marcher droit au nord, Tchitchagov, une fois Tormasov rallié, annonce son intention d'attaquer... Varsovie. Wittgenstein, après ses premiers succès, avance avec prudence. Koutouzov, ayant échoué dans sa tentative d'écraser les corps français

CARTES : CYRIL COURGEAU POUR « GUERRES ET HISTOIRE »



La retraite est l'heure de gloire de Michel Ney, qui y gagne le titre bien mérité de « brave des braves ». Coupé de la Grande Armée, le maréchal perce par miracle les lignes de Koutouzov à Krasnoïé (ci-dessus). Il sera un des derniers à quitter le sol russe.

sa marche que le 21... vers Orsha, avant de se réorienter vers Studianka lorsqu'il apprend, le 27, que les Français y sont. Trop tard. De son côté, Tchitchagov, conforté dans l'hypothèse de Koutouzov par la diversion organisée par Napoléon à Borisov, rappelle à lui le 25 novembre les troupes du général Tchaplitz qui surveillent le gué de Studianka, et envoie trois divisions vers Bérézino. Lorsque, le 26 au soir, il s'aperçoit de son erreur et rappelle ses troupes, il est trop tard : ses hommes épuisés par ces contremarches n'arrivent en vue de Studianka que le 28 au matin.

Koutouzov ne fera pas mieux. Après son échec de Krasnoïé, il y demeure deux jours immobile avant de reprendre sa marche par une route parallèle au sud de celle suivie par l'armée française, à distance respectueuse. Puis il attend des nouvelles de Wittgenstein et de Tchitchagov pendant deux jours à Kopys, sur les bords du Dniepr. Ce n'est que le 25 novembre qu'il envoie son avant-garde, sous Platov et Miloradovitch, sur les traces de Napoléon. Ralliée à Wittgenstein, elle participera aux combats du 28 à Studianka.

Rôle ambigu de Koutouzov

Dans la controverse qui suivit, seule la faute de Tchitchagov fut retenue, car il était difficile, même pour le tzar qui le haïssait, de mettre en cause Koutouzov, le sauveur de la Russie. Mais les historiens militaires n'ont cessé par la suite de s'interroger sur l'attitude de ce dernier, oscillant entre deux interprétations contraires. Selon la première, Koutouzov était simplement incompetent, et sa prudence confinait à la paresse, voire à la couardise. C'est la thèse retenue par l'historiographie anglo-saxonne. Mais cette interprétation semble liée à la vision britannique des guerres napoléoniennes, selon laquelle l'essentiel était d'abattre Napoléon au plus vite.

Selon la seconde, défendue par l'historiographie russe, la prudence de Koutouzov était volontaire. Après la sanglante bataille de Borodino, où son armée faillit périr, il avait adopté le plan de son prédécesseur Barclay de Tolly, voué pourtant jusque-là aux gémonies. Face à Napoléon, il valait mieux éviter la bataille, vider le pays de toutes ressources et laisser faire le temps, la météo et l'espace pour chasser l'invasisseur de Russie. Une stratégie qui lui avait si bien réussi jusque-là que le vieux général ne voyait pas pourquoi en changer, même pour obéir au tzar. Deuxième bonne raison de l'échec russe : contrairement à la vision mythifiée de la campagne de Russie, l'armée russe n'était pas en meilleur état que l'armée française. Elle aussi souffrait du froid, de la dévastation du pays par les déserteurs et les traînards de toutes nationalités. L'intendance russe, rongée par la corruption et le vol, n'assurait pas plus de vivres que l'intendance française, qui elle était pillée par les cosaques et les paysans soulevés contre l'occupant. Sur les 350 000 à 400 000 hommes alignés par le tzar au début de la campagne, moins de 100 000 étaient disponibles quand les Français repassèrent le Niémen le 14 décembre, malgré les nombreux renforts incorporés au cours de la campagne. ■

4 – Une victoire opérationnelle et une défaite stratégique

Pour en savoir +

- *La Campagne de Russie – Le récit d'un officier de la Grande Armée*, Eugène Labaume, dossier établi par Jean-Claude Tourneur, Cosmopole, 2002.
- *La Bérézina – Une victoire militaire*, Fernand Beaucour, Lidia Ivchenko, Jean Tabeur, Economica, 2006.
- *La Campagne de Russie, 1812*, Eugène Tarlé, Gallimard, 1941 (épuisé).
- *La Campagne de Russie, 1812*, Curtis Cate, Tallandier, 2006.
- *La Campagne de Russie – Napoléon 1812*, Jean Tranié, Juan-Carlos Carmigniani, Lavauzelle, 1981 (réédition chez Pygmalion, 1998).

À vrai dire, l'inaction de Koutouzov, les erreurs de Tchitchagov et Wittgenstein aboutirent à peu près au même résultat qu'aurait eu un encerclement de l'armée française au bord de la Bérézina. À partir du 30 novembre, le froid tombe au-dessous de -25 °C, tuant des milliers d'hommes épuisés et sous-alimentés. À Vilna, le pillage des magasins par la foule des traînards et l'arrivée des Russes sur les talons de l'armée l'obligent à reprendre la route vers Kovno (actuelle Kaunas). Une pente verglacée, entre ces deux villes, contraint à abandonner toute l'artillerie sauvée à la Bérézina, ainsi que les fourgons du Trésor : ils sont pillés par les soldats, qui abandonnent alors complètement leurs régiments. À Kovno n'arrivent que 1 500 hommes organisés : tout le reste, 8 000 à 15 000 hommes, n'est qu'une foule épuisée, malade et sans ordre, qui ne reprendra son souffle qu'à Königsberg, parce que

les Russes, tout aussi épuisés, abandonnent la poursuite. La victoire opérationnelle de la Bérézina n'aura donc fait que retarder les conséquences de l'erreur stratégique majeure commise par Napoléon en attaquant la Russie sans veiller à ce que l'Autriche et la Prusse soutiendraient l'invasion autrement que par des simulacres, et surtout sans s'assurer que la Turquie et la Suède poursuivraient la guerre contre la Russie. Celle-ci pouvait dès lors soustraire ses forces insuffisantes au hasard d'une bataille en se retirant vers l'intérieur du pays sans craindre une attaque suédoise vers Saint-Pétersbourg ou turque vers l'Ukraine, puis concentrer toutes ses forces contre la Grande Armée, épuisée par sa traversée d'un pays dévasté. La seule conséquence « positive » de la Bérézina, du point de vue de Napoléon, fut qu'en échappant à la capture, il eut la possibilité, quitte à abandonner une armée déjà

sacrifiée, de retourner à Paris lever une nouvelle armée pour poursuivre la guerre. Mais même cela ne fut peut-être pas le fruit de son seul génie. Selon l'historien russe Eugène Tarlé, Koutouzov aurait eu, au-delà de sa stratégie militaire, une vision politique opposée à celle du tzar... et des Anglais. Il voulait, en bon patriote russe, chasser l'invasisseur, mais pas capturer Napoléon. D'abord parce qu'il faudrait pour cela livrer un sanglant combat, jugé au-dessus des forces de son armée épuisée, et ensuite parce que cela n'aurait profité qu'aux Prussiens et aux Anglais. Une interprétation qui n'est pas sans résonance avec le dilemme de la Russie communiste à la fin des années 1930 face à la montée de l'hitlérisme, au moment où Tarlé écrit son livre : faut-il faire alliance avec les démocraties occidentales au risque d'une guerre avec Hitler, ou vaut-il mieux pactiser avec l'Allemagne nazie, en la laissant s'épuiser contre les Occidentaux ? ■

L'écho de Roncevaux

Par Charles Turquin

**Quarante victoires de Charlemagne n'ont pas marqué notre mémoire, mais le cor de Roland y retentit encore fortement. J'en conclus que les chants désespérés sont toujours les plus beaux...
et que les grandes défaites font les meilleures sagas.**

Une arrière-garde franque se fourvoie dans les Pyrénées. Les Basques (déguisés en Sarrasins) la coinent dans un défilé. Le comte Roland sonne de l'olifant mais les secours n'arrivent pas. Et ce premier Diên Biên Phu nous vaut une « chanson » qui tient le box-office pendant plus de douze siècles. C'est curieux, non ?

Pas vraiment. Car on se lasse du récit des victoires, si glorieuses fussent-elles. « *Oui, on le sait, Papy, que t'as gagné à Verdun. Tu nous l'as déjà raconté cent fois !* » Alors que les défaites, les pénibles échecs, les terribles désastres... Cela, on s'en souvient, on les ressasse, on les remâche, on les rumine au long des veillées près du feu (ou de la télé) : « *On était pourtant bons, on allait gagner la Coupe ! Mais les femmes sont perfides, le vent était contraire, le terrain était lourd, le ballon dégonflé ! Et puis l'arbitre était partial, Ganelon a trahi, Grouchy sucrait les fraises, Bazaine a capitulé, Gamelin était nul !* »

Le malheur ne passe pas, il nous marque au fer rouge. Il a toute la grandeur du tragique. Alors on le sublime, on en fait une épopée. Je vous cite des exemples ? Voyez la saga des Nibelungen : c'est l'évocation wagnérienne d'un affreux massacre, celui des Burgondes zigouillés par Attila. Alors qu'aucune strophe ne célèbre notre victoire des champs Catalauniques sur ce même Attila.

Prenez la geste d'Arthur et le cycle de la Table ronde : cela commémore l'obstinée résistance, puis la défaite et l'exil, des valeureux Bretons envahis par les maudits Saxons.

Waterloo-morne-plaine et « la pelle du 18 juin » nous hantent bien davantage que le soleil d'Austerlitz. Victor Hugo, barde inspiré, en a fait tout un fromage.

Les « dernières cartouches » de Bazeilles aident à digérer l'amère pilule de Sedan.

Balaklava, charge imbécile et désastreuse, nous vaut un superbe poème de Tennyson.

Little Big Horn, cuisante défaite US face aux Sioux, passionne toujours les Américains. Tout comme Alamo. Et comme Gettysburg, inoubliable déculottée des sudistes.

En vérité, seule la défaite est grandiose. Et les épopées n'existent que pour exalter ou consoler des vaincus.

J'entends déjà votre objection : « *Et l'Iliade ? Que faites-vous de l'Iliade ? La destruction de Troie, c'était une victoire, non ?* »

Ouais, ouais, ça dépend du point de vue... Avez-vous remarqué combien l'*Iliade* fait la part belle aux Troyens ? La noblesse de Priam, d'Hector,

d'Énée y est évidente... et contraste singulièrement avec le caractère des Achéens : Agamemnon l'arrogant, Ménélas le cocu, Ajax le fou, ou encore ce « bouillant Achille » aussi brutal qu'atrabilaire !

M'est avis que la terrible fin de Troie fut longuement gémie par les rescapés du désastre. Par des vaincus, des esclaves, des captifs. Quelques siècles plus tard, ces lamentos furent « mis en musique » par Homère, poète ionien d'Asie Mineure, qui en fit un impérisable best-seller.

Encouragé par ce succès, il remet ça avec l'*Odyssée*. Mais n'est-ce pas, cette fois encore, la sublimation d'un pénible échec ? Car enfin, quel marin d'eau douce que cet Ulysse rusé — ou sournois !

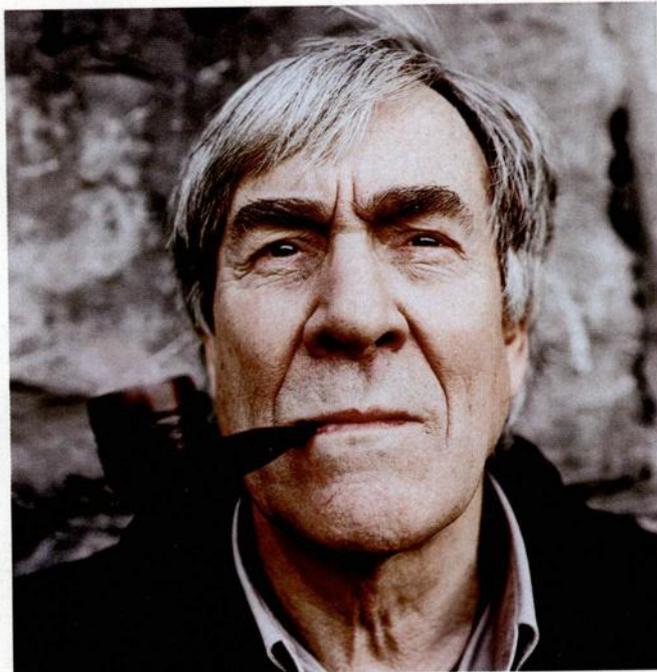
Dix ans de navigation pour revenir de Troie à Ithaque, en s'égarant chez un Cyclope, en multipliant les naufrages, en tombant de Charybde en Scylla, en collectionnant dans chaque port les Circé, les Calypso, les Nausicaa ! En vérité, il faut tout le talent d'Homère — et la patience de Pénélope — pour nous faire avaler cette croisière délirante.

Ainsi donc, ma théorie tient la route : les belles sagas commémorent essentiellement des défaites majeures, des ratages insignes, des échecs honteux. D'où leurs accents sublimes et poignants.

Mais dès lors, pourquoi n'avons-nous pas de stances immortelles pour relater notre éclatant désastre de 1940 ? Il y aurait là de quoi composer vingt-trois chants dodécacophoniques, en vers hexasyllabes et luisants ! Vous me direz que la poésie sur écran nous a valu *La Septième Compagnie* mais cela n'est jamais qu'une odyssee burlesque, sans rapport avec l'essentiel.

Car voilà le critère : pour qu'une catastrophe soit « épopable », il convient certes qu'elle soit tragique, grandiose, démente... mais non point ridicule.

Dura lex, sed lex. ■



*« Le malheur ne passe pas,
il nous marque au fer rouge. Il a toute
la grandeur du tragique.
Alors on le sublime,
on en fait une épopée. »*



CHASSE AUX MYTHES

Les Italiens font-ils de bons soldats ?



Caporetto en 1917 puis la défaite en 1943 ont scellé la mauvaise réputation de l'armée italienne. En jetant le voile sur la vraie tradition militaire de la péninsule. Car de grands guerriers sont sortis de la Botte, du Moyen Âge au 19^e siècle.

« **Q**u'il y ait une tradition militaire, cela ne signifie pas qu'elle soit bonne. Elle peut être mauvaise. C'est ce qui a permis à l'armée italienne de connaître de si grandes défaites. »

Parallèlement, son architecture comme au Florence de Donatello et de Verrocchio et Giorgio Vasari (inventeur du "trattato" de la "Vite") ont permis à l'art italien de connaître une telle splendeur. L'art de la guerre a été le théâtre de grandes victoires de l'armée italienne, comme celle de Lepanto, ou encore de la bataille de Castelletto, au cours de laquelle le duc de Savoie a vaincu les Français.

La patrie de l'écriture

Toutes ces compétences ne suffiront pas. Suite d'une conscience politique commune, à l'époque de la Renaissance, des conditions. Cette conscience d'ensemble a permis à l'armée italienne de connaître de grandes victoires de l'armée italienne, comme celle de Lepanto, ou encore de la bataille de Castelletto, au cours de laquelle le duc de Savoie a vaincu les Français.

L'excellence « italienne » brille à la Renaissance, quand les cités-États ne cessent de s'affronter.

Les cités-États italiennes ont été le théâtre de grandes batailles, comme celle de Lepanto, ou encore de la bataille de Castelletto, au cours de laquelle le duc de Savoie a vaincu les Français.

Les Italiens font débat

Nous avons reçu un nombreux courrier sur l'article paru dans le n° 2 de Guerres & Histoire, intitulé « Les Italiens font-ils de bons soldats ? ». **David Zambon**, lecteur des Alpes-Maritimes, regrette « l'oubli de la bataille de Legnano (en 1176) : ces artisans des communes de Lombardie, commandés par le condottiere Alberto da Giussano, ont battu à plate couture les troupes de

l'empereur Frédéric I. » **Stéphane Le Pallec**, au contraire, relève qu'« aucune mention n'est faite de la bataille d'Adoua de 1896 en Éthiopie, où les forces italiennes sont battues par les soldats autochtones à la grande stupeur des nations occidentales et qui aurait mérité sa place dans la colonne des fiascos. » **Enfin, Roberto Barazzutti**, historien et administrateur à la Société française d'histoire maritime, souhaite ajouter « quelques compléments

bibliographiques : le livre de Gregory Hanlon, *The Twilight of Military Tradition: Italian Aristocrats and European Conflicts, 1560-1800*, montre bien qu'à partir du XVIII^e siècle, il s'insinue parmi ces couches un mouvement de dé militarisation, sauf dans certains États comme le Piémont, mais cela n'empêche pas que l'Italie (dans sa conception de 1861) fournira par la suite aux armées napoléoniennes une quantité importante de ses effectifs comme le souligne Francesco Frasca dans son livre sur

le rôle des Italiens dans la Grande Armée. Je ne pourrais non plus m'empêcher d'évoquer le fait que durant les deux derniers conflits mondiaux les soldats italiens se sont battus avec les moyens dont ils disposaient. Je pense notamment aux Alpini, en rappelant le sacrifice dont ils ont fait preuve dans les Balkans contre les Grecs ou en Russie, employés comme une simple unité d'infanterie pour tenir une ligne en plaine et sans équipement adéquat. Sur ce point, les ouvrages sont nombreux mais anciens, ceux d'Aldo Raseo par exemple (sur la divisione Julia, divisione Tridentina etc.). Le public français doit aussi savoir qu'après le 8 septembre 1943 des régions montagneuses d'Italie se sont libérées ou ont lutté contre les Allemands. Je fais allusion au Frioul et à la Vénétie julienne. En réponse Hitler y envoya des unités SS mais aussi des cosaques qui y vécurent comme en terrain conquis. » ■

Barbarossa

Dans votre dossier du n° 2, vous affirmez que l'Armée rouge avait des penseurs militaires. Mais n'a-t-elle pas seulement gagné par le poids du nombre ? **P. Arthuis, Lens**

Des penseurs oui, et de grands penseurs, comme Svetchine, Triandafilov, Isserson, redécouverts depuis une vingtaine d'années. Face à la Wehrmacht, le poids du nombre n'aurait pas suffi, il s'en faut de beaucoup. Je ne donnerai qu'un argument, l'exemple de la campagne de Chine (1937-1945). Les Japonais ont toujours été quatre à six fois moins nombreux que les Chinois de Tchang Kai-chek et ceux-ci ont reçu, dès 1944, les meilleurs armements américains. Et pourtant, le Japon n'a cessé de dominer son adversaire jusqu'au bout. À l'ère des armes lourdes et automatiques, des explosifs haute puissance, le nombre n'est rien sans une machine militaire puissante et un encadrement capable de s'en servir. ■ J.L.

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr
 Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**
 Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalière** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.
 Comité éditorial : **Laurent Henninger, Yacha MacLasha**, colonel **Michel Goya** [chargé de mission à l'Irsem].
 Ont collaboré à ce numéro : **Benoist Bihan, Nicolas Chevassus-au-Louis, Isabelle Delpech, Emmanuel Deslouis, Marc De Vore, Nicolas Gavet, Michel Goya, Laurent Henninger, Olivier Lascar, Yacha MacLasha, Marc Mennessier, Jean-Dominique Merchet, Antoine Reverchon, François Thomazeau, Éric Tréguier, Charles Turquin**.
DIRECTION ÉDITION - Direction Pôle : **Jean-Luc Breyse** • Directeur délégué : **Vincent Cousen**.
DIFFUSION - Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.
MARKETING - Directeur : **Sébastien Petit** • Responsable : **Claire Leprovost** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet** • Assistante : **Justine Bonnafoux**.
ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.
PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Sophie Muller**
 Commerciaux : **Lionel Dufour, Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Sylvia Apodaca** • Trafic : **Véronique Alex**
 Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**.
FABRICATION - Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes et Christophe Mestdach**.
 Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Géraldine Pellerin-Faux**.
ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Jean-Luc Breyse**
 Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cesano Bergamasco - Italie
 N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : septembre 2011.
 Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : relations.clients@mondadori.fr
Tarifs d'abonnement France 1 an (4 numéros) : 19 euros • Relations clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 48 96** de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30) ; par courrier : Service Abonnements, TSA 10005, 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

QUIZ

Connaissez-vous la campagne de France (mai-juin 1940) ?



Trois soldats de l'armée française de 1940, de gauche à droite : un capitaine de chars de combat, un Marocain des corps francs et un chasseur à pied.

1 pt

1- Qui commande l'armée française le 10 mai 1940 ?

- a) Alphonse Georges - b) Paul Reynaud - c) Maurice Gamelin.

1 pt

2- Quel est le nom de code de l'attaque allemande à l'ouest ?

- a) Plan Bleu - b) Plan Jaune - c) Plan Blanc.

1 pt

3- Qui a imaginé ce plan pour l'essentiel ?

- a) von Rundstedt - b) Halder - c) von Manstein.

2 pts

4- Quelle formation garde la charnière de Sedan ?

- a) La 2^e armée - b) La 9^e armée - c) La 1^{re} armée.

1 pt

5- Quel général d'armée fera office de bouc émissaire après la percée des Ardennes ?

- a) Huntziger - b) Blanchard - c) Corap.

1 pt

6- Quel est le nom du mouvement qui porte en avant le groupe d'armées n° 1 ?

- a) La manœuvre Dyle-Breda.
- b) Le plan Walcheren.
- c) Le plan Escaut-canal Albert.

1 pt

7- Quel général est capturé le 19 mai alors qu'il cherche à rassembler les restes de la 9^e armée ?

- a) Flavigny - b) Giraud - c) de Lattre de Tassigny.

2 pts

8- Quelle bataille voit s'affronter le régiment *Grossdeutschland* et la 10^e Panzer au 21^e CA (3^e DCR et 3^e DIM) du 15 au 18 mai ?

- a) Stonne - b) Hannut - c) Saumur.

2 pts

9- Quelle unité de Gaulle engage-t-il à Montcornet le 17 mai ?

- a) La 2^e DIM - b) La 1^{re} DLM - c) La 4^e DCR.

1 pt

10- Lequel de ces trois modèles de char équipe majoritairement les DLM ?

- a) Somua S35.
- b) B1 Bis.
- c) FCM-36.

1 pt

11- Comment appelle-t-on la position Somme-Ailette-Aisne ?

- a) La ligne Maginot.
- b) La ligne Weygand.
- c) La ligne Reynaud.

1 pt

12- Où se replie le gouvernement Reynaud le 14 juin ?

- a) Vichy - b) Alger - c) Bordeaux.

2 pts

13- Dans quel cerveau a germé l'idée d'une union totale entre la France et le Royaume-Uni ?

- a) Jean Monnet.
- b) Charles de Gaulle.
- c) Georges Mandel.

2 pts

14- Qui défend les Alpes face aux entreprises italiennes ?

- a) Juin - b) Olry - c) Besson.

1 pt

15- À combien estimez-vous le nombre de tués français de cette campagne ?

- a) 10 000 - b) 50 000 - c) 100 000.

Total: /20 points

Réponses : 1c; 2b; 3c; 4a; 5c; 6a; 7b; 8a; 9c; 10a; 11b; 12c; 13a; 14b; 15c.

Si vous avez moins de 10, jetez-vous sur *Les Français de l'an 40*, de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, chez Gallimard.

IR A JOUER

Rulers of Nations : Geo-political Simulator 2

Support : PC

Éditeur : Mindscape

Prix : 40 € environ.

Après *Mission President*, sorti en 2007, le studio de développement Eversim s'attaque à *Rulers of Nations*, une simulation géopolitique du monde actuel. Placé à la tête de l'un des 170 pays présents dans le jeu, le joueur endosse ainsi, au choix, le rôle de président, de Premier ministre ou de roi. Libre à lui d'intervenir sur des domaines aussi variés que l'économie, la politique intérieure ou étrangère, le social, l'environnement, la culture et, bien évidemment, le militaire. *Rulers of Nations* regroupe ainsi des phases aussi variées que la gestion économique, le commerce, le wargame, la construction, l'espionnage, la simulation et la manipulation politique. Il n'y a que l'embaras du choix ! Deux modes de jeu sont proposés : un mode compétition, qui oppose 16 grandes nations jouées par l'intelligence artificielle ou par des joueurs connectés à Internet, et un mode simulation jouable uniquement en solo et dans lequel une vingtaine de scénarios inspirés de faits d'actualité sont proposés (sortie de crise mondiale, menace terroriste aux JO de Londres 2012 ou Afghanistan : nouveau Viêt Nam ?). ■

Red Orchestra 2 : Heroes of Stalingrad

Support : PC

Éditeur : Tripwire

Interactive

Prix : 30 € environ.

Suite de *Red Orchestra Ostfront 41-45*, *Heroes of Stalingrad* est un jeu de

tir à la première personne qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, en plein cœur de la célèbre bataille de Stalingrad. Pendant près de huit mois, entre juillet 1942 et février 1943, les forces de l'URSS et du troisième Reich se livrent un combat acharné pour le contrôle de la ville. Un terrain de jeu de fin du monde et des décors apocalyptiques vous attendent. Chose assez rare à signaler, c'est dans la peau d'un soldat allemand que le joueur débute la partie... ■

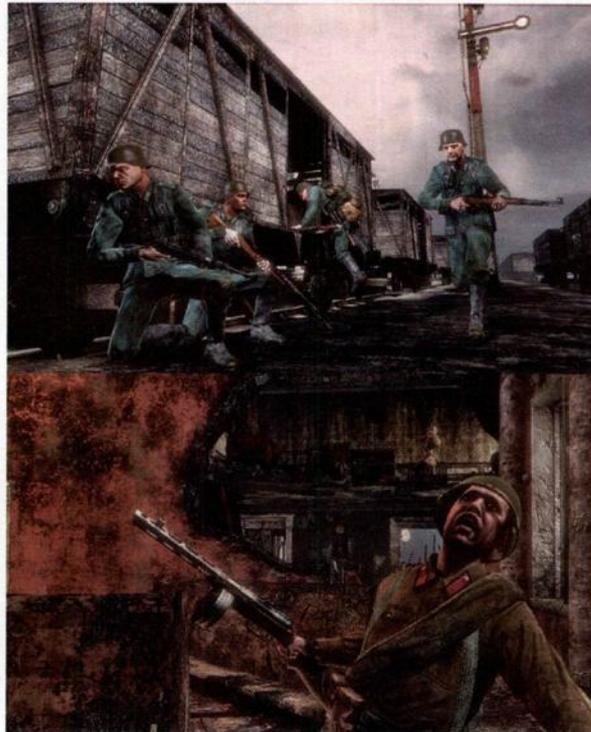
King Arthur II - The Role Playing Game

Support : PC

Éditeur : Paradox
Interactive

Prix : 40 € environ.

Quatre ans après avoir sauvé Camelot, les ennuis ne sont pas pour autant terminés dans le royaume d'Arthur : le saint Graal vient d'être détruit et des tensions apparaissent entre les chevaliers de la Table ronde. Pire encore, le pays est une nouvelle fois envahi par les Démon... *King Arthur II* offre un



univers fantastique soigné dont le bestiaire est largement inspiré du film *Le Seigneur des Anneaux* de Peter Jackson : aux créatures belliqueuses

terrestres, de taille et de corpulence parfois gigantesques, se mêlent d'impressionnants dragons.

Spectaculaire ! ■



A venir...

Le match de l'année !

Pour le quatrième numéro de *Guerres & Histoire*, nous vous préparons un comparatif entre les deux jeux de tir les plus attendus de la fin d'année : *Call of Duty Modern Warfare 3* d'Activision et *Battlefield 3* d'Electronic Arts. Deux superproductions exceptionnelles qui en mettent plein les yeux et les oreilles.

Conflit de canard

Le jeu *Commander The Great War* sortira à la fin du mois d'octobre 2011. Il s'agit d'un jeu de stratégie au tour par tour qui se déroule durant la Première Guerre mondiale, sur une carte qui s'étale d'est en ouest, de l'Oural aux États-Unis. On vous en reparle plus en détail dans le prochain numéro.

OTAN en emporte...

Wargame European Escalation verra le jour sur PC le 11 novembre 2011 (heureux hasard du calendrier !).

Le scénario de ce wargame se déroule sur une période de dix ans, de 1975 à 1985, et dont la principale campagne couvre des conflits imaginaires entre les forces de l'OTAN et celles du pacte de Varsovie... ■



JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

World of Tanks

Support : PC

Éditeur : Wargaming.net

Téléchargement gratuit (1,6 Go)

Sous l'impulsion des réseaux sociaux, Facebook en tête, et ses centaines de millions d'utilisateurs, les jeux gratuits sur internet se font de plus en plus nombreux. Les grands noms du jeu vidéo

voient là le nouvel eldorado : pas un éditeur n'a fait l'impasse et chaque mois voit l'arrivée d'applications inédites. Lancé en avril 2011, *World of Tanks* a aujourd'hui atteint sa vitesse de croisière avec plusieurs milliers de joueurs réguliers répartis aux quatre coins du monde. Dans *World of Tanks*, on prend les commandes d'un char du siècle dernier (des années 1930 aux

années 1960) afin d'affronter dans des matchs à 15 contre 15 d'autres joueurs en ligne. Le choix des blindés est impressionnant : on compte pas moins d'une soixantaine de modèles différents, tous inspirés des véritables chars américains, allemands, russes, japonais, français et anglais. M-41, Panther, Churchill, Tiger II, M-4 Sherman... Pas un

ne manque à l'appel ! Chaque victoire offre au joueur des points d'expérience et des crédits qui lui permettent soit d'améliorer les caractéristiques de son véhicule (précision de la tourelle, qualité du blindage, chenilles plus performantes, canon plus puissant, moteur plus rapide), soit d'acheter de nouvelles munitions ou de réparer son blindé.

Bien évidemment, et c'est sur quoi repose le modèle économique de *World of Tanks*, le joueur a aussi la possibilité de déboursier quelques euros (des vrais cette fois-ci) pour s'acheter directement des modèles de tanks plus performants sans avoir à passer de longues heures dans d'interminables combats. L'argent est une fois de plus le nerf de la guerre, aussi virtuelle soit-elle. ■



De gauche à droite : un Sherman, un Tiger, un Wespe. Trois modèles de chars parmi la soixantaine proposée par *World of Tanks*.

IR A JOUER

bonne carte pour plus tard, quand vous aurez tiré d'autres cartes permettant de maximiser son effet en les jouant à la suite. Les unités se tirent dessus et s'infligent des pertes avec des dés spéciaux. Ces règles permettent de jouer une variété de scénarios historiques — la qualité de la simulation varie beaucoup, mais l'intérêt ludique est constant. Ai-je dit que les règles étaient simples ?

Mais, direz-vous, 1994, c'est loin ! Hé bien pas tant que ça. Car le succès du jeu a été tel qu'une série d'extensions sont

la période simulée est celle de l'Antiquité gréco-romaine. Le système de combat un peu fruste s'adapte plus fidèlement aux armements de l'époque qu'à ceux des années 1940, et les figurines en plastique sont remplacées par des blocs de bois sur lesquels on colle des dessins représentant des soldats d'Hannibal ou de César. Une demi-douzaine de boîtes sont sorties, permettant de simuler, là encore, une grande variété de batailles, allant des campagnes d'Alexandre à celles de l'Empire romain.

Les extensions



sorties, permettant d'ajouter des nationalités, des matériels (avions, half-tracks...), des terrains (neige, montagne) et bien sûr des tas de scénarios. *Eastern Front*, *Pacific Theater*, *Mediterranean Theater*, *Operation Overlord*... et bien d'autres. Près de vingt ans après sa sortie, *Mémoire 44* est devenu un vrai classique.

Déclinaisons antiques

Il est vrai qu'avec la série *Mémoire 44*, les amateurs de simulations fidèles vont sans doute ronchonner — mais un autre éditeur, un spécialiste des WG purs et durs, a pris la balle au bond. GMT Games a créé la série *Commands and Colors* — *Ancients*. Le principe reste le même que celui de *Mémoire 44*, mais

sont intitulées *Greece vs the Eastern Kingdoms*, *Rome vs the Barbarians*, *Roman Civil War*, *Imperial Rome*, *Epic Ancients* (un spécial très grandes batailles) — attention, si vous vous lancez, commencez par la boîte de base. Une constante : le plaisir du jeu et l'ambiance historique. Un point important : la plupart des scénarios sont jouables en une à trois heures. Quelques-uns sont jouables à 6 ou 8 joueurs, en trois à six heures. Par ailleurs, l'éditeur Edge Entertainment a choisi des principes similaires — un WG sur carte, mais avec des figurines en plastique — pour un jeu de combats tactiques *Deuxième Guerre mondiale*, *Tide of Iron*

(traduit en français sous le titre *L'Aube d'acier*, c'est à souligner). Les règles sont un peu plus complexes que celles de *Mémoire 44*, mais l'esprit est le même.

Cependant, la formule originale de *Mémoire 44* est loin d'être épuisée. Avalon Hill a récemment ressorti un jeu qui était en fait le tout premier conçu selon ces principes, *Battle Cry*, avec des batailles de la guerre de Sécession. Days of Wonder, surfant sur le succès de *Mémoire 44*, a sorti une gamme médiévale fantastique, *Battlelore* — nains, ogres, dragons sont au rendez-vous, en figurines plastique

et toujours avec des règles similaires et simples ! Surtout, GMT Games, ayant exploité *Ancients* à fond, a adapté le système aux batailles napoléoniennes.

Command and Colors — *Napoleonics* a battu tous les records de souscription avant parution ! La première boîte, consacrée aux affrontements franco-anglais, s'est arrachée, et les extensions vont suivre en rangs serrés. L'adaptation des règles a été unanimement saluée. Et il vrai qu'elles le méritent, résolvant de manière efficace des problèmes comme la mise en carré de l'infanterie ou les différences de qualité des unités.

En somme, autour d'un système de jeu quasi universel et souple, des foules de scénarios pour manipuler vos figurines sympas ou vos superbes pions en bois — avec, en face de vous, un joueur en chair et en os. Vous tenez vraiment à vous isoler avec votre PC ? ■

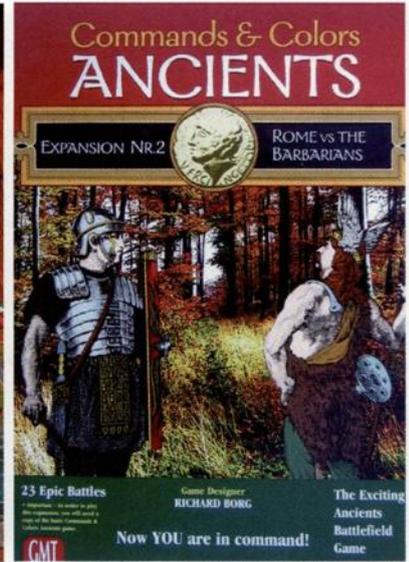
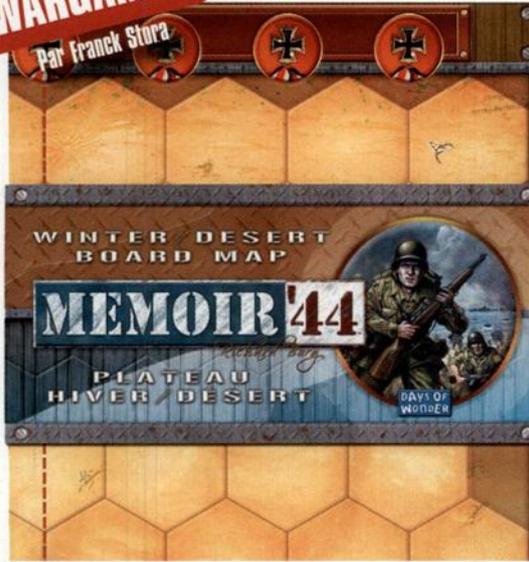


Battles, nouveau terrain de jeu pour wargamers

Depuis mai 2009, *Battles* fait figure d'ovni dans l'univers très codifié du wargame. Tiré à 2 000 exemplaires, ce magazine est édité en anglais dans le monde entier et des auteurs de toutes nationalités y contribuent. De trois numéros par an, il passera à quatre en 2012. « J'ai essayé de créer le magazine wargame que j'avais envie de lire et qui manquait dans l'offre. Un magazine critique sur les sorties wargames, avec des articles approfondis faits d'opinions honnêtes, engagées et argumentées », explique Olivier Revenu, son créateur. Mais *Battles* laisse aussi la parole aux designers de jeux, qui expliquent le pourquoi et le comment de leur travail. Chaque numéro propose un jeu complet — avec pions prédécoupés de très bonne facture —, en essayant de mettre en avant la beauté graphique des wargames sur carte. Tout en donnant de quoi lire pour un petit bout de temps, avec 148 pages minimum au compteur. Et ce pour un prix de 20 euros en précommande*, 26 euros ensuite. « Ce qui le met au même prix que ses équivalents américains, *Against The Odds* ou *Strategy & Tactics* », souligne Olivier Revenu. Les Charles S. Robert Awards récompensent, depuis 1974, différents jeux et éditeurs de magazines, par catégorie. Les votes sont ouverts à tous. *Battles* a reçu celui du meilleur magazine wargame pour 2009 et 2010 et celui du meilleur « jeu-magazine 2010 » pour *A Week in Hell*. « À ma connaissance, *Battles* est le premier produit non américain à gagner un Award dans une "grande" catégorie », précise Olivier Revenu. Avec trois nouveaux compères, ce dernier se dirige à présent vers l'édition de jeux en boîte avec une nouvelle société, baptisée Nuts! Publishing. La sortie de leur premier jeu, *Phantom Fury - The Second Battle of Fallujah*, est programmée pour septembre 2011. ■ S.D.

*Sur le site www.battlesmagazine.com ou chez les revendeurs spécialisés.

WARGAMES
Par Franck Stora



Wargame sur table : le retour

La cause était entendue, le wargame (WG) de papa était mort : *Third Reich*, *Austerlitz*, *The Longest Day* et autres *Squad Leader* avaient disparu, emportés par la lame de Ofond de l'informatique et coulés sous le poids de règles en plomb, alors que les jeux vidéo se doivent d'être intuitifs avant tout ! Pourtant, les WG sur table (par opposition aux jeux sur écran) ont trouvé un nouveau souffle, et ce n'est pas seulement dans un petit village que l'on résiste encore et toujours à l'envahisseur électronique. Les clés du succès : simplicité et esthétique. D'abord, les éditeurs ont compris qu'il existait encore un marché de niche pour des jeux qui ressemblent

beaucoup à ceux d'autrefois, c'est-à-dire avec des tas de pions en carton prédécoupés et des cartes en papier fort. Mais les pions (et les cartes) sont bien plus agréables à voir que jadis : ils sont souvent accompagnés de cartes (à jouer) plus élégantes, tandis que les règles ont subi une cure d'amaigrissement drastique. De fait, les quelques commerçants spécialisés survivants et, plus encore, les boutiques sur Internet ont constaté que ce marché existe bien. Pour preuve, la floraison de nouveaux jeux. L'éditeur Clash of Arms, un ancien du hobby, a ainsi publié *The Fires of Midway* et *The Fires of Stalingrad*, deux jeux qui,

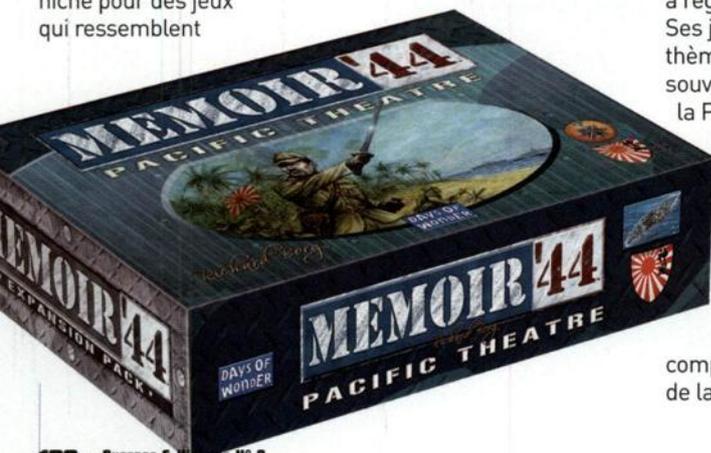
contrairement à ce que pourraient laisser penser leurs titres, ne portent pas sur une seule bataille, mais sur plusieurs (pour *Midway*) et sur toute une campagne (pour *Stalingrad*). Le matériel tranche de façon décisive avec les jeux classiques : un porte-avions, par exemple, n'est plus un petit pion, mais une carte de 12 cm sur 16 illustrée d'une superbe photo.

Un pas vers le jeu de figurines

Autre éditeur inventif, créé, lui, il y a peu de temps, Worthington Games a produit toute une gamme caractérisée par des règles originales et légères et un matériel agréable à regarder et manipuler. Ses jeux abordent des thèmes très variés et souvent originaux, comme la Première Guerre mondiale au niveau tactique, avec *Red Poppies*, ou des batailles du Moyen Âge avec *Chainmail* — ce jeu présente la particularité d'éliminer presque complètement le hasard de la résolution des

combats, au profit d'une sorte de bluff rappelant le poker. Ce n'est pas tout. Certains auteurs de jeux ont poussé la réflexion en se rapprochant d'un cousin du WG en carton : le WG à figurines. Quel joueur « carton » n'a pas envié les merveilles en plomb multicolores ? Avant de soupirer que c'était trop cher, que c'était trop dur (de peindre tout ça), que c'était limité à des engagements réduits et que ça exigeait des tables immenses pour déployer ses troupes et des valises spéciales pour les transporter. Mais si l'on pouvait contourner ces obstacles ? 1994 devrait figurer dans l'histoire du WG. C'est cette année-là que, pour fêter les 50 ans du débarquement en Normandie, l'éditeur Days of Wonder lance un jeu de Richard Borg, *Mémoire 44* — oui, moi non plus je n'ai pas aimé le titre. Dans une grosse boîte, du matériel « de luxe », c'est-à-dire des cartes sur carton fort représentant un terrain recouvert d'hexagones, des tuiles permettant de simuler

une variété de terrains, des cartes (à jouer) très spéciales et surtout des figurines de soldats, de chars et de canons. Une unité est représentée par plusieurs figurines dans le même hexagone, en nombre variable selon l'unité en question et les pertes qu'elle a éventuellement subies. D'accord, les figurinistes pousseront des hauts cris : ces petits bonshommes en plastique ne sont pas tous très réussis, et parfois franchement moches. Mais ils sont à la fois plus accessibles au novice, plus agréables à regarder et à utiliser que les bons vieux pions en carton. Les règles sont simples, simplicité encore accentuée par une série d'aides de jeu. Le principe : chaque joueur a une main de cartes à jouer, chaque carte permettant une certaine action — attaquer avec trois unités de l'aile droite ou avec quatre unités d'infanterie n'importe où sur la carte, rallier une unité ayant subi des pertes, etc. Il s'agit de jouer judicieusement les cartes que le hasard vous met en mains, par exemple en gardant une



IR A JOUER

DVD

L'Amérique en guerre

Coffret six DVD, Éditions Montparnasse, 40 €. Quelle belle idée ont eue les Éditions Montparnasse ! Le coffret de six DVD publié sous le titre *L'Amérique en guerre* mérite de figurer chez tous ceux qui s'intéressent non seulement à la Seconde Guerre mondiale mais tout simplement au xx^e siècle ou encore à l'histoire et à l'art du cinéma documentaire. Hollywood a donné ce qu'il a de meilleur à l'armée des États-Unis pour réaliser ces films de propagande dont chacun est, à sa façon, un chef-d'œuvre. C'est d'abord Frank Capra et Anatole Litvak qui couvrent en sept films la montée des fascismes, l'invasion de l'Europe, de la Chine et de l'URSS. Les images d'archives venues de tous les horizons sont remontées, jointoyées par des reconstitutions

intelligentes, expliquées par des schémas animés qui nous rappellent que les effets spéciaux ne sont pas nés avec le numérique. Sublimes noirs et blancs, nervosité des montages, éclairages façon Weimar : l'Ukrainien Litvak connaît son expressionnisme. Puis John Ford et John Huston nous montrent la guerre du Pacifique. On ne peut oublier les images de la DCA des porte-avions repoussant les assauts japonais devant Midway parce qu'on y est réellement, bien plus fort que dans n'importe quelle fiction. William Wyler, John Sturges et à nouveau Huston (pour la formidable leçon de cinéma militaire donnée dans *La Bataille de San Pietro*) éclairent pour les citoyens américains les combats dans le ciel de l'Europe mais aussi en Italie. Enfin, le dernier DVD livre deux grands moments : *Que la lumière soit*, de Huston, et *Les Camps de concentration nazis* de Georges Stevens.

Ces images, tournées

à Bergen-Belsen, de bulldozers poussant des monceaux de cadavres décharnés, on les connaît. Mais, remises dans le contexte du film intégral, elles gagnent une force nouvelle et se gravent à nouveau au fer rouge dans nos consciences. Bien sûr, ces grands cinéastes ont obéi à une commande officielle et nous restituent un point de vue américain, forcément biaisé. Il est bon aussi de se rappeler du même coup le terrible racisme antijaponais dont l'Amérique a fait preuve ou la vision, injuste et déprimante, donnée outre-Atlantique de la France de 1939-1940. Il n'empêche ! On sort du visionnage aveuglé par une évidence : la propagande faite par une grande nation démocratique est bien plus efficace que toutes les brutalités esthétisantes de la *Propagandastaffel*. L'Amérique savait pourquoi elle se battait et ses cinéastes ont su avec cœur, talent et conviction, expliquer au monde pourquoi il fallait la suivre dans sa croisade contre l'Axe. ■ J. L.

TÉLÉ+DVD

Apocalypse - Hitler, la suite

France 2, diffusion télé en octobre, sortie en nov. 2011, 19,99 € (DVD) et 24,99 € (Blu-Ray). En octobre prochain (la date n'a pas été communiquée au moment où nous mettons sous presse), France 2 diffuse le second volet de la série documentaire *Apocalypse*. Ce nouvel opus s'intitule *Comment Hitler a-t-il été possible ?* À l'instar du premier, il est construit à 100 % sur des archives (ouf, nous avons échappé à ces reconstitutions

à la mode) en couleurs, originales ou ajoutées sur la pellicule noir et blanc. Le texte est dit plutôt bien par Mathieu Kassovitz. Nous n'avons pu visionner que la première moitié mais l'impression est globalement favorable. Pas tant sur le fond : n'attendez aucune révélation sur Hitler, son parcours, les appuis dont il a bénéficié lors de sa marche au pouvoir. Les quelques aperçus psychologiques sur l'homme ne sont guère pertinents parce qu'ils ne peuvent pas l'être : la psyché d'Adolf Hitler est une boîte noire et, par exemple, la question de savoir d'où vient sa haine des Juifs ne peut recevoir de réponse sous la forme d'un événement simple survenu dans sa vie réelle. Observons tout de même que la dimension CONSTRUITE du personnage d'Hitler est un peu sous-estimée par les auteurs du documentaire. Par exemple dire qu'il a été courageux et quasiment héroïque en 14-18 n'est plus de mise depuis la publication des travaux de Thomas Weber à partir d'archives nouvelles découvertes à Munich. On peut juste dire qu'Hitler a raconté SA guerre comme il a voulu qu'elle apparaisse à son public. Si, donc, sur le fond, rien de neuf, Daniel Costelle et Isabelle Clarke nous livrent des images rares qui font le bonheur des amateurs d'histoire. Citons, pêle-mêle : les exactions (légères... mais humiliantes) des Français durant l'occupation de la Ruhr (1923), le délirant musée de la révélation à Pasewalk et — abominable de paganisme morbide — le culte des martyrs de novembre avec la cérémonie du drapeau du sang. Peut-on, à la fin du visionnage, répondre



à la question de départ : comment Hitler a-t-il été possible ? En partie, oui. Mais en partie seulement. Malgré le talent de Clarke et Costelle, malgré la force des images, l'intelligence renâcle. À mesure que ces événements s'éloignent de nous, que les témoins disparaissent, le mystère non seulement demeure mais s'épaissit : comment Hitler, effrayant et ridicule à la fois, comment cette boule de haine glapissante a-t-elle pu avec son idéologie à quatre sous conquérir, soumettre et dévoyer la nation la plus moderne d'Europe, au moins sur le plan scientifique et technique ? Ne ratez pas la diffusion d'*Apocalypse 2*. ■ J. L.

Occupation

Kudos Film-BBC, diffusion sur Arte : 30 sept. 2011 à 20h40 ; sortie DVD : 28 sept. 2011, 20 €. Hélas, nous avons reçu le DVD juste avant le bouclage. Mais le peu qu'on a vu nous a mis l'eau à la bouche ! *Occupation*, réalisé par Nick Murphy, a obtenu le prix Europa 2009 des séries et Stephen Graham le Fipa d'or du meilleur acteur. On suit avec un intérêt croissant la vie de trois soldats engagés en Irak en 2003 et leur évolution pendant cinq ans dans un pays où montent le fondamentalisme, la corruption et la violence. ■ J. L.



EXPOS+SALON



Mettez-vous aux commandes du métal hurlant !

Du 30 septembre au 2 octobre 2011 se tiendra, au musée de l'Air et de l'Espace du Bourget, le Mondial de la simulation. Une part importante du salon est consacrée à la simulation militaire avec plusieurs conférences tenues par des spécialistes des trois armes. L'une des plus intéressantes nouveautés sur le plan du vol militaire sera la présence des Virtual Red Arrows, groupe de pilotes qui reproduit en simulation le programme de voltige de la célèbre patrouille aérienne de la Royal Air Force. Il sera possible de voler à leurs côtés et de s'initier à cet exercice si particulier. Parmi les associations spécialisées dans le vol militaire figure également Checksix, qui se consacre au combat historique et moderne. General Dynamics F16, Messerschmitt Bf-109, Focke-Wulf FW-190 ou le Fairchild A-10 Warthog : pas moins de onze cockpits seront présents. Checksix est particulièrement apprécié pour ses missions en réseau commentées. Rhône-Alpes Simulation sera aussi actif sur ce créneau avec un cockpit complet d'hélicoptère d'assaut Kamov Ka-50. À côté de ce monde du loisir, l'aviation légère de l'armée de terre (Alat) exposera du matériel d'entraînement. Des moniteurs de la base-école du Luc-en-Provence présenteront Edith V3, le simulateur tactique des équipages d'hélicos de l'Alat. Le Sirpa Air viendra avec deux simulateurs : un cockpit de Mirage F1, équipé d'un siège éjectable fonctionnel doublé d'un mini-stand Martin Baker expliquant l'évolution de cette technologie, et un cockpit d'instruction tel qu'on les utilise à l'École de l'air. ■ J.L.

Pour plus d'infos : www.museeairespace.fr et blog.museeairespace.fr

Signalons jusqu'au 11 décembre 2011 à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, la petite expo « Le Dragon de la Somme » centrée sur une curiosité : le lance-flammes britannique géant inventé par le capitaine William Livens. Pour plus de renseignements, voir sur le site www.historial.org.

La Grande Guerre a son musée à Meaux

Le 11 novembre 2011, Jean-François Copé inaugurerait le dernier musée en date consacré à la Première Guerre mondiale. Ce bel édifice a été construit pour rappeler que la Grande Guerre a durablement marqué la région, haut lieu de la contre-offensive de la Marne. Surtout, il va abriter la collection exceptionnelle de l'historien autodidacte Jean-Pierre Verney,

En haut, triptyque avec un képi français (modèle 1884), un casque Adrian (1915) et le célèbre casque à pointe prussien (1895). En bas, ce château fort a été fabriqué avec des douilles d'obus et cette boîte contient non des maquetteaux... mais des tracts allemands.



acquise par les communes du pays de Meaux. Le projet au cœur de ce musée est de raconter la guerre en se servant des objets comme passeurs de mémoire collective et personnelle : armement, effets quotidiens, matériels variés de l'ambulance au lit d'hôpital, 200 uniformes complets représentant la totalité des pays belligérants. Au total, plus de 50 000 objets et documents permettront de raconter la Première

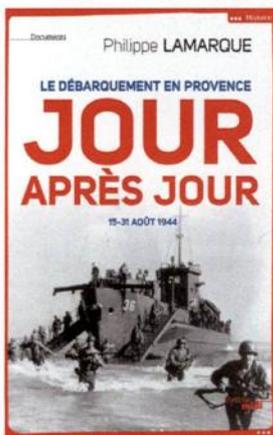
Guerre mondiale de façon vivante et moderne. Des mises en scènes spectaculaires

viendront compléter l'évocation des conditions terribles des combats. On attend avec impatience de découvrir une tranchée reconstituée, un no man's land, des avions Blériot, un Spad, des canons de chars Renault, un taxi de la Marne... ■ S.D. Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux, Site : www.museedelagrande.eu

La Macédoine conquiert le Louvre

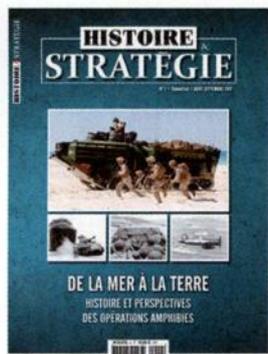
Tous nos lecteurs connaissent Alexandre le Grand, mais pas forcément aussi bien son pays d'origine, la Macédoine, patrie de la phalange conquérante. Belle occasion de combler ces lacunes avec près de 500 objets rassemblés au Louvre (dont un superbe casque en bronze de 520 av. J.-C.), datant des origines, le xv^e siècle av. J.-C., à la conquête romaine. ■ P.G. « Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique », musée du Louvre, hall Napoléon du 13 octobre 2011 au 16 janvier 2012. Site : www.louvre.fr





De la mer à la terre : histoire et perspectives des opérations amphibies

Revue *Histoire & Stratégie* n° 7
98 p., 12,95 €, vente en kiosque ou sur le site Web des éditions Areion.
Nos confrères du groupe Areion viennent de sortir en kiosque le n° 7 du



bimestriel thématique *Histoire & Stratégie*, intitulé « De la mer à la terre – Histoire et perspectives des opérations amphibies ». En une centaine de pages bien tassées, les deux auteurs de

sur les opérations françaises. Certes, Toulon et Marseille étaient des objectifs prioritaires. Mais la remontée des Américains vers le nord et la dure bataille de Montélimar ont joué un rôle important dans la retraite allemande. Si l'on ne souscrit pas forcément aux analyses historico-politico-stratégiques de l'auteur, on aurait aimé de plus que soit développée la partie portant sur le bilan du débarquement et la controverse autour de son « succès ». ■ P.G.

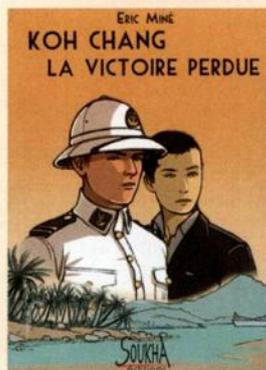


Débarquement de César en Angleterre. Le succès de cet assaut amphibie tint à l'audace dont firent preuve les légionnaires.

ce fascicule, Benoist Bihan et Guillaume Lasconjarias, nous offrent un panorama historique des plus complets — de l'Antiquité à nos jours — sur ces opérations qui restent parmi les plus complexes et les plus risquées de l'art de la guerre. Mais, là où résident tout l'intérêt et l'originalité de leur travail, c'est bien dans le fait qu'ils n'ont choisi que partiellement de se conformer à un plan chronologique pour effectuer également un découpage analytique, en fonction de

problématiques tactiques et techniques : « planifier une opération amphibie », « perspectives sur les équipements et les matériels amphibies », « repousser l'ennemi – se défendre contre une attaque amphibie », « opérations fluviales – l'amphibie au cœur des terres », etc.

Le tout en abordant ces questions de façon parfois audacieusement transhistorique, et avec une abondance d'encadrés toujours fort bienvenus. Disons-le tout de suite : on a là la meilleure synthèse en langue française à ce jour, rien de moins. ■ L.H.



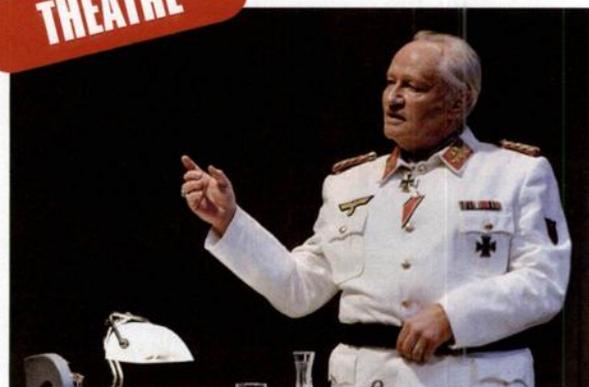
Koh Chang. La victoire perdue

Eric Miné
Soukha, 272 p., 21 €. Le titre de ce roman fait référence à une bataille navale qui opposa, en janvier 1941, la Marine française, basée en Indochine, à celle du Siam (qui deviendra officiellement Thaïlande

en 1949), Non loin de la frontière du Cambodge, les deux pays se sont affrontés dans le golfe de Siam à proximité de l'île de Koh Chang. La France répliqua alors à une série d'attaques de l'armée siamoise sur le territoire indochinois. Le Siam cherche à récupérer des terres situées à l'est du fleuve Mékong, alors que la France métropolitaine est occupée. Mais que les amateurs de combats navals ne se laissent pas tromper par le titre : à peine dix pages sont consacrées à la bataille elle-même ! L'intérêt est ailleurs : dans les descriptions de l'Indochine et du Siam de l'époque. On suit aussi avec délectation

l'embrouillamini d'alliances et de mésalliances de l'époque, caractérisé par les « affaires » d'un marchand d'armes. Tout au long du roman, on marche sur les pas d'un lieutenant de la Marine, Laurent Albert de Lusse, pétainiste, bourré de certitudes, qui joue le naïf de l'histoire. Une histoire ironique puisque Koh Chang, en tant que victoire de la Marine de Vichy et surtout du bout du monde, ne sera pas longtemps célébrée à l'époque. Tandis que du côté thaïlandais, on la célèbre encore comme une victoire au terme de laquelle fut repoussée la flotte française ! ■ E.D.

THÉÂTRE

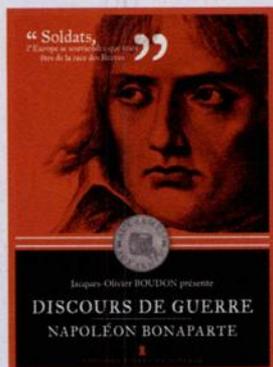


Diplomatie

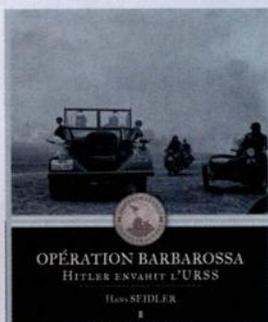
De Cyril Gely, avec Niels Arestrup et André Dussollier. Le 25 août 1944, les Alliés sont aux portes de Paris. Le général von Choltitz, gouverneur allemand de la capitale, va faire sauter la capitale. Et pourtant, la destruction n'aura pas lieu. Que s'est-il passé ? Cyril Gely, l'auteur de *Diplomatie*, a construit à partir de cette question la rencontre fictive qui aurait pu changer le cours de l'Histoire. Ou comment le consul de Suède à Paris, Raoul Nordling (Dussollier), aurait convaincu Choltitz (Arestrup), au terme d'une discussion enfiévrée, de ne pas exécuter l'ordre d'Hitler... Un duo-duel d'acteurs Stradivarius aux palettes de jeu impressionnantes remporté d'une oreille par Arestrup : tantôt tonitruant, tantôt intimiste, son interprétation de Choltitz en grizzly blessé fera date. ■ O.L.
Du 1^{er} octobre au 31 décembre 2011, théâtre de la Madeleine, 19 rue de Surène, 75008 Paris.
Renseignements sur www.theatremadeleine.com

A LIRE A VO

Les éditions Pierre de Taillac sont les dernières venues au royaume de l'histoire militaire. Diplômé de Sciences-Po et du département de War Studies du King's College de Londres, son fondateur-animateur a prévu un développement de sa toute jeune maison sur quatre axes : les témoignages de soldats ; des classiques méconnus ; les plus grands discours de guerre ; de beaux livres d'images de guerre. Les deux premiers ouvrages de cet éditeur relèvent des deux dernières catégories. Le premier présente *Les Discours de guerre de*



Napoléon, qui n'avaient pas été réédités depuis 1964 (192 p., 19 €). On y trouvera une cinquantaine de proclamations, écrites dans un style magnifique

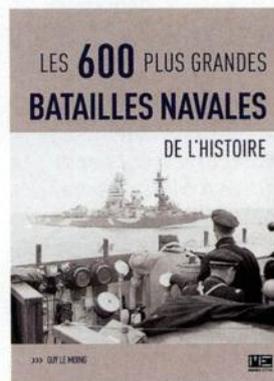


par un homme qui a eu grand souci de la propagande. Le second ouvrage marque le soixante-dixième anniversaire de l'opération Barbarossa. *Opération Barbarossa - Hitler envahit l'URSS* (208 p., 24 €) est la traduction d'un ouvrage de Hans Seidler paru l'an dernier au Royaume-Uni. Au fil des pages, environ

300 photos allemandes retracent l'invasion de l'Union soviétique. Elles sont rares mais pas inédites. Les plus intéressantes montrent l'inadéquation de la logistique germanique aux immenses espaces de la grande plaine russe. Les plus émouvantes regardent passer les immenses cohortes d'Ivan promis à une mort atroce. Pierre de Taillac annonce pour septembre 2011 *Les Discours de guerre de Clemenceau* et, en octobre, une traduction du *Pearl Harbor* de Dan van der Vat, journaliste hollandais basé à Londres et spécialisé dans les questions de défense et l'histoire navale. ■ J.L.



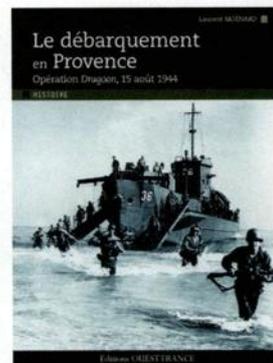
discipline sœur de l'histoire : la géographie. Et ce, d'autant plus que l'information géographique, si elle est importante en tant que telle, ne prend véritablement tout son sens pour le stratège que lorsqu'elle est interprétée intelligemment, ce qui est tout l'art du bon officier de renseignement militaire, *a fortiori* aujourd'hui où la surabondance de moyens techniques peut être une incitation à la paresse intellectuelle. Après tout, « renseignement » se dit bien « *intelligence* » en anglais! ■ L.H.



Les 600 Plus Grandes Batailles navales de l'histoire
Guy Le Moing
Marines Éditions, 620 p., 35 €.

Quel recensement ! Entre la bataille du delta du Nil entre Égyptiens et « peuples de la mer » vers 1180 avant J.-C. et celle des Malouines en 1982, il n'en manque pas une à l'appel. On se plonge donc avec délice dans ce dictionnaire océan, agrémenté de schémas succins mais précieux. Le classement par période, préféré à un classement alphabétique, évite de perdre le fil historique : bonne idée (un index permet de retrouver ses billes de toute façon). Si l'exhaustivité emporte le respect, on aurait aimé cependant que l'auteur

s'éloigne parfois de la ligne historique officielle pour rafraîchir certains épisodes. ■ P.G.



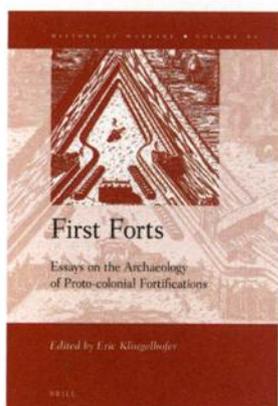
Le Débarquement en Provence, opération Dragoon, 15 août 1944

Laurent Moënard
Éditions Ouest-France, 128 p., 18 €.
Richement illustré, clairement cartographié, accompagné de précieux hors-texte, cet ouvrage agréable vulgarise bien les opérations menées par les Français, à Toulon et Marseille notamment. Il s'agit donc d'un bon point de départ pour ceux qui débarquent sur le sujet. Les autres auraient aimé que soient traitées les opérations menées dans les Alpes par les Américains, tout de même les principaux acteurs de ce Jour J bis. En prime : la réédition de la carte Michelin « historique » de 1947. ■ P.G.

Le débarquement en Provence jour après jour - 15 au 31 août 1944

Philippe Lamarque
Cherche Midi, 372 p., 20 €.
Cet ouvrage très détaillé fait pendant au précédent, dont il partage la photo de couverture. Après une intéressante entrée en matière sur les objectifs stratégiques de l'opération (et notamment sur les réticences de Churchill), l'ouvrage se penche ensuite exclusivement

IR A JOUER



ne serait-ce qu'à titre d'information. Deux ouvrages récemment parus correspondent à cette description. *The Terror of the Seas? – Scottish Maritime Warfare, 1513-1713*, de Steve Murdoch, analyse cet épisode complètement inconnu de l'histoire navale, quand l'Écosse de la Renaissance, encore un royaume indépendant, était aussi une puissance corsaire redoutée. *First Forts – Essays on the Archaeology of Proto-colonial Fortifications*, ouvrage collectif placé sous la direction d'Eric Klingelhofer, analyse les fortifications construites par les Européens dans les Amériques durant les deux premiers siècles de la colonisation de ce continent. Un livre sur l'architecture militaire, certes, mais aussi sur les stratégies coloniales en général. ■ L.H.

Anatomie d'un désastre – Baie des Cochons, Cuba, avril 1961

Jacobo Machover
Vendémiaire, 190 p., 18 €. Le benjamin de l'édition historique française, Vendémiaire, vient de publier un livre de l'historien Jacobo Machover : *Anatomie d'un désastre – Baie des Cochons, Cuba, avril 1961*. Tout, ou presque, a déjà été dit sur cet épisode célébrissime

de la guerre froide. Cependant, l'auteur nous livre ici non seulement une nouvelle analyse de cette affaire dans laquelle les combattants de tous les camps furent plus que jamais les marionnettes dans un jeu à multiples tiroirs, avec



trahisons entre alliés (Cubains et Soviétiques se sont mutuellement manœuvrés) et coups tordus à triple détente, mais il fait aussi bénéficier le grand public français des découvertes et révélations obtenues par les historiens ces dix dernières années, notamment sur le délire de puissance de Fidel Castro. Au passage, l'amateur d'histoire militaire dispose là d'un exemple à peu près parfait de ratage dramatique d'opération de débarquement... ■ L.H.

Napoléon, suivi de Maximes et pensées de Napoléon

Honoré de Balzac
Petite Bibliothèque Payot, 139 p., 6 €. Dans la Petite Bibliothèque Payot, on trouvera une réédition d'un bref texte de Balzac intitulé *Napoléon*, dans lequel le grand écrivain expose sa version du mythe de l'Empereur. C'est beau et intelligent, comme on pouvait s'y attendre. Ce texte est suivi d'un recueil de *Maximes et pensées de Napoléon*, rédigées en réalité par



Balzac lui-même, mais qui constituent tout de même un excellent aide-

mémoire à l'attention des apprentis stratèges et/ou politiciens! ■ L.H.

Hérodote Revue de géographie et de géopolitique, n° 140, 1^{er} trimestre 2011.

172 p., 20 €. Le numéro 140 de la revue de géographie et de géopolitique *Hérodote* est entièrement consacré à un thème passionnant et d'une importance énorme : « Renseignement et intelligence géographique ».

On y trouve une dizaine d'articles sur des sujets tels que « Renseignement géographique et culture militaire », « Stratégies militaires et climats », « Le milieu aérien, acteur et objet du renseignement », « Une géographie américaine de la puissance chinoise », etc., mais aussi des études de cas historiques. Passionnant et hautement utile pour penser la stratégie et l'art militaire, comme d'ailleurs tout ce qui relève de cette

LE BLOG



Jean-Luc Synave, à gauche, à côté de notre réd' chef Jean Lopez, lors de sa visite en nos locaux.

BIR-HACHEIM

Nom : Bir Hacheim. Pourquoi ? « *Le livre de Jacques Mordal m'a marqué. Et cette bataille est le premier acte visible de la renaissance française dans la Seconde Guerre mondiale. J'avoue aussi un attachement particulier à la Légion.* »

Devise : Blog passion sur la géopolitique, l'histoire militaire et le wargame.

Création : Février 2009.

Animation : Jean-Luc Synave, 51 ans. Lillois. Vit à Tourcoing. Tombé tout petit dans l'histoire militaire par la figure de Napoléon, les histoires d'André Castelot, les planches d'uniformes de Liliane et Fred Funcken. Parallèlement, développe une passion pour le wargame de plateau, dont il possède plus de mille boîtes!

Profession : Chef d'entreprise dans le secteur du Web.

Fréquentation : 70 000 visiteurs uniques par an pour environ 140 000 visites.

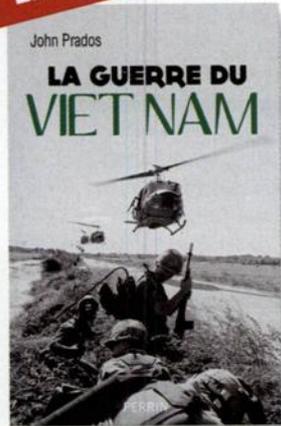
Profil de la fréquentation : Beaucoup de jeunes en quête de thèmes historiques mais aussi des gens à la recherche d'informations sur un parent combattant.

Volume d'informations : Environ 1 300 critiques de livres en ligne, plus quelques dizaines de critiques de films.

Objectifs du blog : « *Faire partager mes coups de cœur sur les bouquins d'histoire et au premier chef d'histoire militaire. Tous écrits en français, j'insiste. Toute l'aventure découle de ma manie de commenter sur le site Amazon. J'ai plus de 1 200 commentaires à mon actif. Et puis un jour, je réalise que c'est utile à ceux qui les lisent et que je suis interpellé par des centaines de personnes sur mes commentaires. D'où l'idée de rendre le même service mais sur un blog perso.* »

Contact : contact@bir-hacheim.com

LIVRES



La Guerre du Viêt Nam

John Prados

Perrin, 834 p., prix non communiqué.

Les éditions Perrin viennent de traduire un ouvrage qui fera date et servira de référence pour les années à venir : *La Guerre du Viêt Nam*, de l'historien américain John Prados. Aucune synthèse globale de ce conflit n'avait été publiée en France depuis le livre de Stanley Karnow (*Vietnam*, Presses de la Cité, 1984), qui commençait d'autant plus à dater que la recherche historique a fait des progrès depuis lors. Nous avons donc là une histoire totale, des opérations militaires sur le

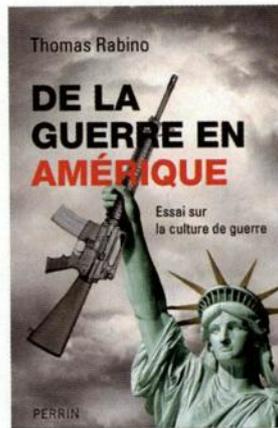
terrain aux intrigues politiques sud-vietnamiennes, des prises de décision stratégiques à Hanoi (car le côté nord-vietnamien n'est pas oublié !) ou à Washington aux arcanes des opérations de renseignement, du mouvement anti-guerre aux États-Unis aux débats de ces dernières décennies entre les différents courants historiques. Ajoutons que, pour la première fois, un historien analyse cette guerre en ayant étudié les archives de l'administration Nixon, ce qui, en tant que tel, est une petite révolution historique. Un livre à lire sans faute pour quiconque se passionne non seulement pour l'histoire de cette guerre, mais aussi pour comprendre la stratégie américaine depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. ■ L.H.

De la guerre en Amérique – Essai sur la culture de guerre

Thomas Rabino

Perrin, 535 p., 24 €.

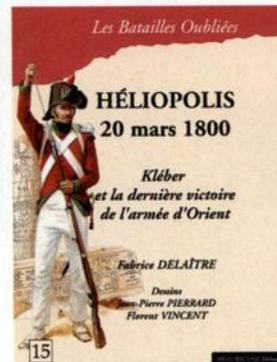
L'éditeur Perrin continue d'explorer les guerres de l'Amérique avec une passionnante étude de Thomas Rabino :



De la guerre en Amérique – Essai sur la culture de guerre.

À travers un panorama de l'ensemble de l'histoire des États-Unis, l'auteur nous propose une analyse troublante de la culture stratégique de ce pays, né dans une guerre (la guerre d'Indépendance), modernisé par une autre (la guerre de Sécession), protagoniste majeur des deux conflits mondiaux du XX^e siècle, et ne cessant d'intervenir à peu près partout dans le monde depuis 1945. Selon Rabino, en effet, les États-Unis ont besoin de la guerre pour exister et pour se sentir exister. Pour cela, ils doivent en permanence raviver une culture de guerre selon lui enracinée profondément dans la psyché du peuple américain. S'il me paraît sous-estimer le rôle central du complexe militaro-industriel dans ce système (sans toutefois l'ignorer, il faut le reconnaître), et sous-estimer aussi d'autres facettes profondément pacifistes

de la culture populaire américaine (comme la tendance naturelle à l'isolationnisme, ou l'existence — autrefois — d'un « antimilitarisme de droite »), il n'en reste pas moins qu'il met en lumière des phénomènes et des tendances lourdes qu'on ne peut déceimment ignorer. Et qui font froid dans le dos tant elles se sont jusqu'à aujourd'hui avérées efficaces dans leur capacité à mobiliser les énergies de (presque) tout un peuple. ■ L.H.

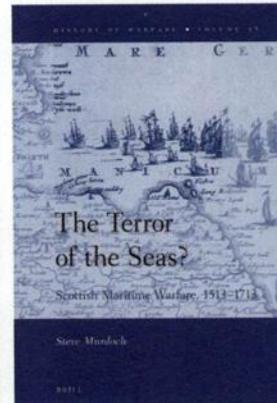


Héliopolis 20 mars 1800 – Kléber et la dernière victoire de l'armée d'Orient

Fabrice Delaître (dessins de Jean-Pierre Pierrard et Florent Vincent)

Historic'One Éditions, collection Les batailles oubliées, 104 p., 20 €. La vaillante petite maison Historic'One Éditions poursuit son œuvre inlassable de publication de monographies consacrées aux « batailles oubliées » avec, cette fois, une étude signée Fabrice Delaître et consacrée à *Héliopolis, 20 mars 1800 – Kléber et la dernière victoire de l'armée d'Orient*. Un travail bienvenu car rien de récent n'existait sur cette bataille certes presque inconnue, mais néanmoins relativement importante pour comprendre la fin de la célèbre expédition d'Égypte. Une victoire française remportée

par Kléber (Bonaparte s'était déjà embarqué pour la France) juste avant l'assassinat de celui-ci. Un combat pas inintéressant, enfin, pour étudier le choc de deux cultures tactiques : celle des armées de la France révolutionnaire et celle des Turcs ottomans. ■ L.H.



The Terror of the Seas? – Scottish Maritime Warfare, 1513-1713

Steve Murdoch
Brill, 444 p., 199 \$.

First Forts – Essays on the Archaeology of Proto-colonial Fortifications

Eric Klingelhofer (dir.)
Brill, 277 p., 168 \$.

L'éditeur néerlandais Brill constitue une curiosité : publiant en langue anglaise des livres de très haute qualité, tant matérielle (reliure, impression, etc.) qu'intellectuelle, il n'en reste pas moins que ces ouvrages sont quasiment inaccessibles pour tout un chacun, car ils sont hors de prix (donc généralement achetés par des bibliothèques et des centres de recherche) et traitent de sujets étroits et très spécialisés. Mais ces sujets représentent sans doute la pointe de la recherche historique en histoire militaire et, en tant que tels, méritent d'être présentés ici,

Près de 2,6 millions de militaires américains ont servi au Viêt Nam entre 1965 et 1973. Une guerre qui a coûté 738 milliards de dollars.

Quand la sarisse grecque pointe notre démesure

Par Laurent Henninger

Arme clé des succès d'Alexandre, la longue pique est adoptée par les successeurs du conquérant. Qui veulent la perfectionner toujours plus. Mais cette course à l'échalote antique vire à l'absurde. Et ce sont les Romains qui tirent leur épingle du jeu !

L'une des armes les plus célèbres et les plus efficaces des armées d'Alexandre le Grand était la sarisse, longue pique de 4 m terminée par une pointe en fer et une autre pointe, en bronze cette fois-ci, pour être fichée en terre et y prendre appui. Les fantassins des formidables phalanges macédoniennes, massives formations rectangulaires d'infanterie lourde disposée en rangs serrés, en brandissaient chacun une, les premiers rangs à l'horizontale, puis de façon oblique pour les suivants, verticalement enfin pour les rangs du centre et de l'arrière. L'ensemble ressemblait à une sorte de gigantesque porc-épic

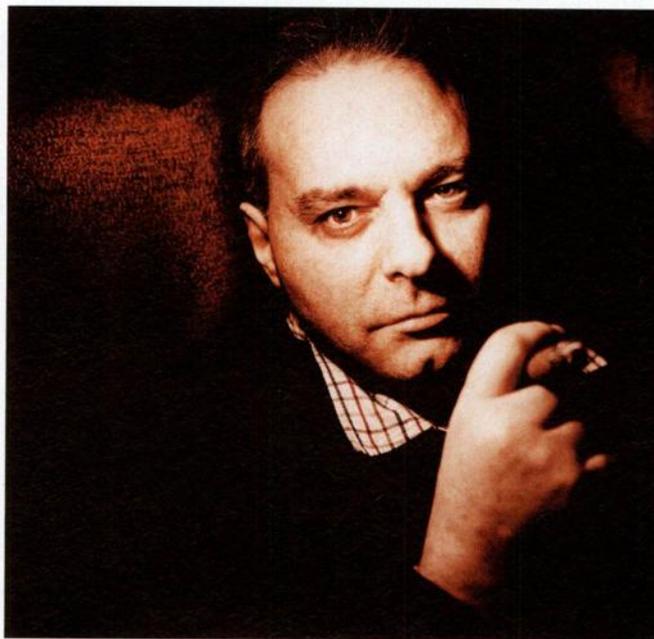
capable de charger lentement et devant lequel l'ennemi s'écartait presque automatiquement, *a fortiori* s'il s'agissait de charges de cavalerie, car le cheval refuse toujours de piétiner l'obstacle représenté par des êtres humains debout, et la forêt des piques l'y encourageait encore moins.

Inutile de préciser que le maniement d'un morceau de bois de cette longueur était plus que malaisé, non pas tant du fait du poids de l'arme (environ 5 kg, ce qui n'est pas rien dans la chaleur méditerranéenne et le chaos de la bataille, et si l'on y ajoute la trentaine de kilos de l'armement défensif — casque, cuirasse, jambières), mais bien à cause de son encombrement et du fait que ce manche interminable vibrait ! Un entraînement intensif était nécessaire pour que les fantassins macédoniens puissent combattre et manœuvrer ensemble dans pareilles conditions. Il faut croire qu'ils y parvinrent : les phalanges d'Alexandre surent inspirer respect et terreur dans tout le monde antique et constituèrent le centre de gravité autour duquel s'articulait et sur lequel s'appuyait tout le dispositif tactique de l'armée du conquérant. En face, les autres Grecs puis les Perses ne possédaient rien de comparable. Les victoires macédoniennes de Chéronée, du Granique, d'Issos et d'Arbèles en témoignent.

Mais, sitôt qu'Alexandre mourut à Babylone, ses généraux se disputèrent son héritage et ce magnifique empire se scinda en plusieurs royaumes qui se firent immédiatement la guerre. Le problème, c'est que toutes leurs armées étaient équipées et organisées de la même manière. Ainsi opposées, les phalanges se neutralisaient mutuellement. La suite de l'histoire est aisée à deviner. Comme les sarisses macédoniennes, qui avaient triomphé des sarisses grecques à Chéronée,

mesuraient 4 m là où celles des Spartiates et des Thébains n'en faisaient que 3, le même processus recommença. Les sarisses des phalanges des différents royaumes hellénistiques s'allongèrent toujours plus dans le but de dépasser celles de l'adversaire jusqu'à atteindre une longueur de 7 m. On aura compris qu'il était désormais quasi vain pour les hoplites d'essayer de les manier, quel que soit leur degré d'entraînement. La phalange hellénistique était devenue quant à elle impossible à manœuvrer, et la tactique si efficace mise au point par Alexandre et son père Philippe II était entrée en décadence.

Quelques décennies plus tard, bien plus à l'ouest que la Macédoine et le Proche-Orient où s'affrontaient désormais les descendants des Grecs, une nouvelle puissance émergea — Rome —, qui mit au point un instrument de combat conçu dès l'origine comme un véritable « ouvre-boîte à phalanges » : la légion manipulaire armée de pilums et de glaives, plus souple et plus manœuvrable que la phalange, devenue une sorte de monstre lourd, rigide et maladroit. Le très maniable armement individuel des légionnaires ainsi que la capacité de leur formation tactique à se scinder les rendaient d'une part plus aptes à s'adapter au terrain, mais aussi à envelopper la phalange pour l'attaquer sur ses deux énormes points faibles : les flancs et les arrières. Les Romains avaient su penser hors du cadre de leur époque, « *out of the box* », comme disent les Anglo-Saxons. Ils avaient compris que la recherche linéaire du perfectionnement d'un armement déjà parvenu à son optimum était vaine et menait droit dans le mur. On pourrait même dire qu'ils avaient mis en œuvre avant la lettre le gag classique des dessins animés de *Tom & Jerry* : lorsqu'une personne bloque une porte pour empêcher quelqu'un d'entrer, il suffit qu'elle s'écarte brusquement pour que l'autre, emporté par sa poussée, aille s'écraser au fond de la pièce.



« Les sarisses s'allongèrent toujours plus, jusqu'à atteindre 7 m ! Elles devinrent quasi impossibles à manier. »

C'est probablement une leçon à méditer pour nombre de militaires et d'ingénieurs incapables de penser autrement qu'au travers de la recherche effrénée du perfectionnement technologique, jusqu'à produire des armes dont la complexité et le coût en font des « usines à gaz » impossibles à mettre en œuvre avec souplesse et qui grèvent les budgets militaires. Parfois, en effet, le progrès ne consiste pas en une surenchère technique et arithmétique, mais bien dans la capacité à faire juste un pas de côté. ■

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
> A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
> B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
> C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
> D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
> E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
> F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
> G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
> H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
> I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
> J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
> K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
> L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
> A De textes	1	2	3
> B De photos / d'illustrations	1	2	3
> C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

- > Cher 1 > Bon marché 3
> Raisonnable 2

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

- > Tous les mois 1 > 2 fois par an 4
> Tous les 2 mois 2 > Moins souvent 5
> Tous les 3 mois 3

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

- > Très intéressé 1 > Plutôt pas intéressé 3
> Plutôt intéressé 2 > Pas du tout intéressé 4

Q20. Quel(s) autre(s) magazin(e)s lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
> A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
> B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
> C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
> D Histoire	1	2	3	4
> E Historia	1	2	3	4
> F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
> G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
> H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
> I Géo Histoire	1	2	3	4
> J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
> K DSI	1	2	3	4
> L Vae Victis	1	2	3	4
> M Cols Bleus	1	2	3	4
> N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
> O Terre information magazine	1	2	3	4
> P Air Actualités	1	2	3	4
> Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A Regarder des films de guerre / de stratégie	1	2	3	4
> B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
> C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
> D Modélisme	1	2	3	4
> E Figurines	1	2	3	4
> F Jeux d'échecs	1	2	3	4
> G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
> H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (War Game)	1	2	3	4
> I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
> J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....
.....
.....

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

- > Un homme 1
> Une femme 2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
> Agriculteur	1	1
> Profession libérale	2	2
> Artisan, petit commerçant	3	3
> Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
> Cadre supérieur	5	5
> Cadre moyen	6	6
> Employé / Ouvrier	7	7
> Professions de l'enseignement	8	8
> Militaire, profession de l'armée	9	9
> Elève, étudiant	10	10
> Retraité	11	11
> Chômeur	12	12
> Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

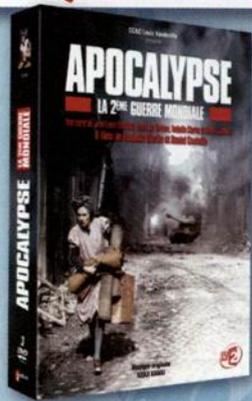
	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
> B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
> C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
> D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> E Les sujets armes. Ex. : histoire et technologie du canon d'assaut.	1	2	3	4
> F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
> G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
> H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
> J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom : Prénom :
Adresse :
Code Postal - Ville :
Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **50 COFFRETS DE 4 DVD** du film-événement sur la Seconde Guerre mondiale : **APOCALYPSE**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le **31 octobre 2011**, sans l'affranchir, à l'adresse suivante : **SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce troisième numéro de *Guerres & Histoire* et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole :

que pensez-vous de ce numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire.

Il n'est pas nécessaire de l'affranchir.

Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez
Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de *Guerres & Histoire* ?

- Dans un magazine..... 1
- À la télévision..... 2
- À la radio..... 3
- Sur des affiches..... 4
- Sur un blog..... 5
- Sur Facebook..... 6
- Sur Twitter..... 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter..... 8
- Quelqu'un vous en a parlé..... 9
- D'une autre manière, précisez :..... 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux..... 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux..... 2
- On vous l'a prêté/donné..... 3

Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de *Guerres & Histoire* ? (le numéro que vous avez en main est le 3^{ème} numéro)

- Le 1^{er} numéro (Napoléon)..... Oui Non
- Le 2nd numéro (Barbarossa)..... Oui Non

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de *Guerres & Histoire* ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Oui, votre conjoint..... 1
- Oui, vos enfants..... 2
- Oui, vos parents..... 3
- Oui, des amis..... 4
- Oui, une/d'autres personnes..... 5
- Non..... 6

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sarajevo 1993, les snipers dans le viseur (p. 6 à 13)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Falloujah, premier siège du XXI ^{ème} siècle (p. 18 à 24)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 26 à 29)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Parachutistes, l'échec derrière le mythe (p. 30 à 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ 60 ans de vrais revers et de faux succès (p. 32 à 37)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les paras rouges, le fiasco d'une avant-garde (p. 38 et 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Opération aéroportée : la grande illusion (p. 40 à 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Airborne, Division (p. 46 et 47)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Indochine, les paras pris au piège de leur réputation (p. 48 à 51)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Hélicoptère, la machine qui rend le para inutile ? (p. 52 et 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La Bérézina, débâcle ou victoire ? (p. 54 à 58)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Scipion met Hannibal échec et mat (p. 60 et 64)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Siège, le grand art du casse muraille (p. 66 et 67)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le sac de Rio pour la France et pour le butin ! (p. 68 et 71)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La guerre de Genpei, racines du Japon (p. 72 à 77)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le calvaire des blessés de 1914 aurait pu être évité (p. 78 à 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Vauban (p. 86 à 89)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ L'arbalète (p. 90 et 91)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le Sturmgeschütz III, le blindé à tout faire de la Wehrmacht (p. 92 et 96)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 99)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre d'Indochine (p. 100 et 101)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 102 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quiz campagne de France (p. 112)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin/Roncevaux (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver..... 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre..... 2
- Vous allez le jeter..... 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de *Guerres & Histoire* ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

_____ sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de *Guerres & Histoire*, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | | | |
|-----------------------------------------------------------------|--------------------|---------------------|---------------------|
| | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
| ➤ A Les Paras :
Le triomphe d'un mythe..... 1 1 1 | | | |
| ➤ B "Sarajevo 1993 : mission Ant sniper"..... 2 2 2 | | | |
| ➤ C La guerre aux origines du Japon féodal..... 3 3 3 | | | |
| ➤ D La Bérézina, désastre ou victoire ?..... 4 4 4 | | | |
| ➤ E A Zama, Scipion met Hannibal échec et mat..... 5 5 5 | | | |

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de *Guerres & Histoire*...

- | | | | | |
|---------------------------------------------------------------------|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine..... 1 2 3 4 | | | | |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine..... 1 2 3 4 | | | | |
| ➤ Cette couverture est moderne..... 1 2 3 4 | | | | |

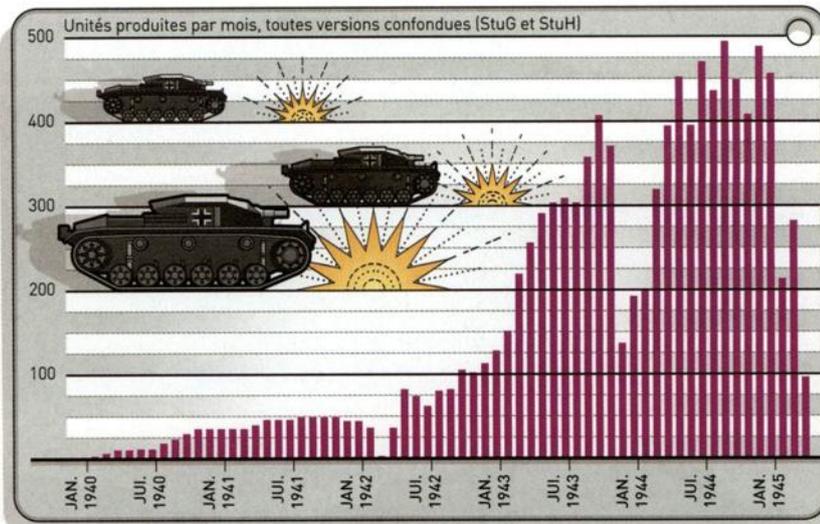
UNE PRODUCTION À LA PEINE

Les insuffisances de l'industrie allemande se lisent clairement dans les sorties mensuelles du StuG III, qui ne décolle réellement qu'à l'automne 1942. La chute de production de l'hiver 1943-1944 est causée par le bombardement aérien de l'usine berlinoise Alkett en novembre. Pour compenser, Krupp lance un StuG d'armement similaire basé sur le Panzer IV (StuG IV), construit au total à 1100 exemplaires.

La croix de chevalier (*Ritterkreuz*) de la croix de fer est la deuxième plus haute décoration militaire du III^e Reich, équivalente à la croix « Pour le mérite » de 1914-1918. Créée en 1939 par Hitler, elle a été décernée seulement 7313 fois (contre 2,3 millions de croix de fer).

Pour en savoir +

- À lire • *On Armor*, Bruce Gudmunsson, Praeger, 2004.
- *Aus einem Soldatenleben*, Erich von Manstein, Athenäum-Verlag, 1958.
- *Panzer Leader*, Heinz Guderian, Penguin, 2000.
- *Cross of Iron, the Rise and Fall of the German War Machine 1918-1945*, John Mosier, Holt, 2006.
- *StuG III Assault Gun 1940-42*, Hilary Doyle, Tom Jentz, Peter Sarson, Osprey, 1996.
- *Sturmgeschütz III & IV, 1942-45*, H. Doyle, T. Jentz, M. Fuller, P. Sarson, Osprey, 2001.
- *Sturmgeschütz III, Rückgrat der Infanterie*, Peter Müller, Wolfgang Zimmermann, Müller History Facts, 2007.
- À voir • Un authentique StuG III au musée des Blindés à Saumur (Maine-et-Loire), www.museedesblindes.fr/



proportion, un atout sérieux quand menace la panne sèche). On en fabrique trois pour le prix d'un unique Tiger I ! Voilà qui permet d'étoffer les unités : de 10 bataillons en juin 1941, on passe ainsi à 19 en juillet 1942, 37 fin 1943, 42 à l'été 1944... Le StuG remplace désormais systématiquement le char dans les rangs des *Panzer Grenadier Divisionen* (divisions mécanisées) et voit sa part grimper au sein des divisions blindées.

Fin 1943, la proportion des canons d'assaut à disposition de l'infanterie est tombée à moins de 60 %. Plus de 25 % ont déjà rejoint la *Panzerwaffe* de Guderian, sans compter 13 % distribués aux Waffen SS. Transformée en ersatz de Panzer, l'ex-arme d'infanterie n'en continue pas moins de faire des



Le Stridsvagn 103 suédois, ultime application du chasseur de chars dérivé du StuG III. Il n'a été retiré du service qu'à l'orée des années 2000.

Un concept qui survit à la guerre

Si Anglais et Américains s'estiment assez riches pour se passer d'un vulgaire char sans tourelle, les Soviétiques comprennent vite le profit à tirer des canons d'assaut. 200 StuG III capturés sont ainsi rééquipés de canons de 76 mm et renvoyés au combat sous l'appellation SU-76i. D'autres prises sont exportées après guerre, notamment une trentaine en Syrie, où les Israéliens les affrontent en 1967. Surtout, les Soviétiques copient le concept dès 1943, créant toute une famille baptisée en fonction du calibre de l'arme. Naissent ainsi des « obusiers d'assaut » comme le SU-122 (châssis T-34, 1148 fabriqués) et le colossal JSU-152 (châssis JS-1, 3 242 fabriqués) ou des chasseurs de chars sur châssis T-34, les SU-85 et SU-100, respectivement produits

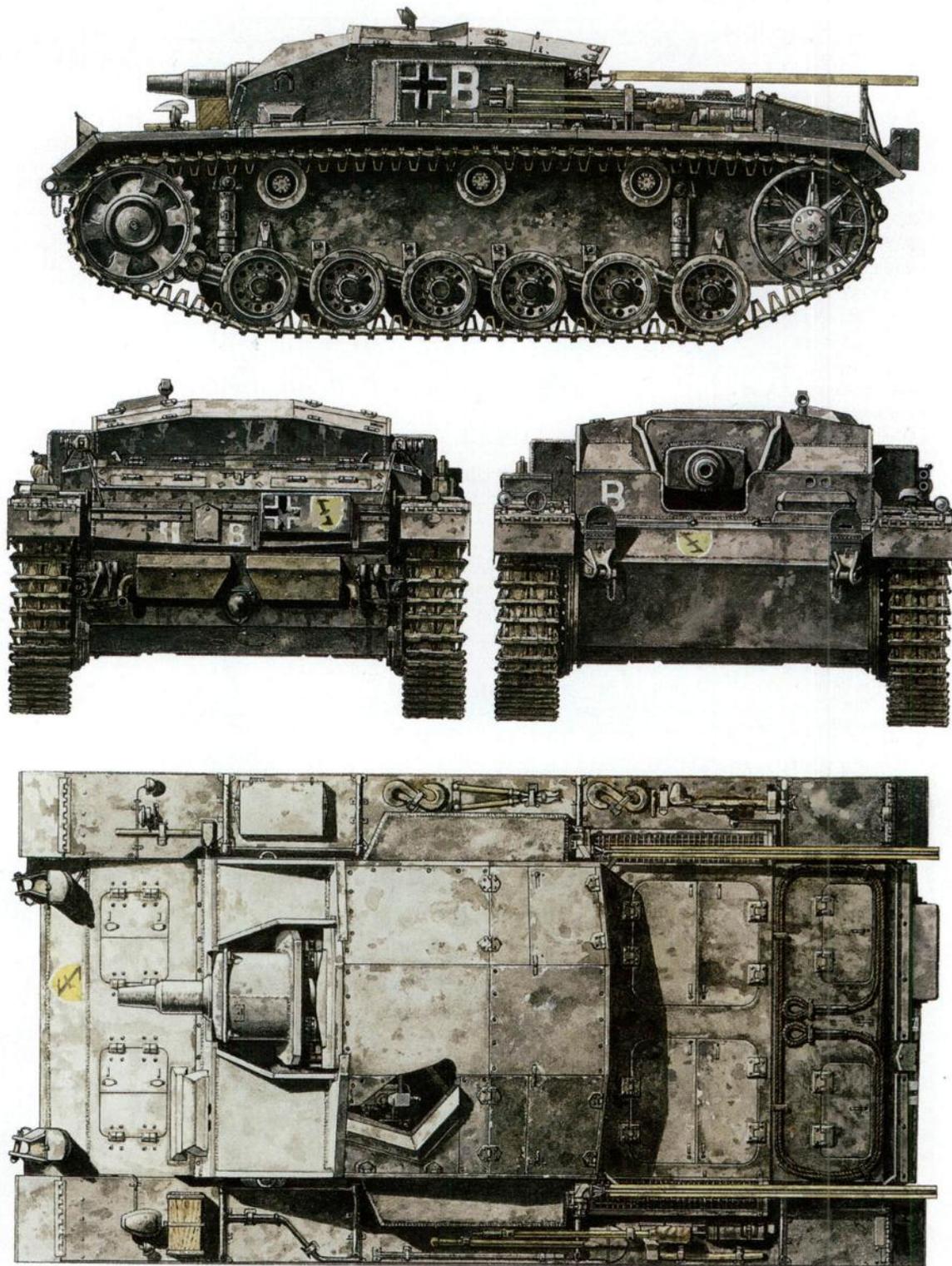
à 2 050 et 2 335 exemplaires. Les SU-100, fabriqués jusque dans les années 1950 en Tchécoslovaquie, sont exportés en nombre en Égypte. Ils se révèlent redoutables contre les Sherman israéliens en 1967 et servent encore (piteusement, cette fois) en 1973. Côté occidental, les Allemands, très soucieux de la menace blindée soviétique, ressortent le concept des cartons en 1960 sous la forme d'un chasseur de chars, le *Kanonenjagdpanzer*, équipé de canons de 90 mm récupérés sur les M-47 Patton retirés par la Bundeswehr. 770 exemplaires sont construits jusqu'en 1967 et servent jusqu'en 1990 (l'armée belge en reçoit 80 exemplaires, exploités jusqu'en 1989). Enfin, l'armée suédoise met en service, de 1967 à 1997, 290 exemplaires du Stridsvagn 103, engin surbaissé dont le canon de 105 mm est pointé en orientant la caisse. Le rôle de chasseur de chars sera ensuite confié aux blindés légers lance-missiles, comme le M-113 TOW, moins coûteux.

visent méthodiquement en encadrant la cible, ce qui donne de meilleurs résultats que le tir ajusté au jugé pratiqué par les tankistes. Tout cela contribue à faire du canon d'assaut un engin aussi redoutable que difficile à détruire. Ainsi, la Wehrmacht constate en 1942 que ses StuG III ne sont pas moins efficaces que ses Pz III ou Pz IV, pour une espérance de vie sept fois supérieure !

Trop peu, trop tard

En 1942, plus de doute : le canon d'assaut est un superbe succès, et les fantassins en demandent toujours plus. L'ennui pour eux est que l'industrie du Reich, alors notoirement inefficace, est incapable de répondre. Elle produit chaque mois environ 350 châssis de chars moyens et lourds (types III, IV et VI Tiger). Trois fois moins que l'URSS, pourtant envahie, ou même que les États-Unis, seulement entrés en guerre en décembre 1941 ! Considérée comme secondaire, la production du StuG III (voir infographie p. 96) stagne à moins de 50 unités mensuelles pour 1941, la barre des 100 n'étant franchie qu'en octobre 1942 !

Le résultat est que les Allemands disposent en tout de 210 canons d'assaut à la mi-juin 1942, alors que démarre la grande offensive vers le Caucase et la Volga. Puis, la Wehrmacht ayant triomphé tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise souffla sur Stalingrad... Confrontés au déferlement des T-34, les patrons de l'infanterie réalisent à quel point leurs défenses sont dérisoires : un rapport daté d'octobre 1943 cité par Bruce Gudmunsson mentionnera une moyenne de neuf tubes de 75 mm (ou 76,2 mm capturés) par division... Leurs collègues des Panzerdivisionen, éreintés dans la steppe, ne sont pas mieux lotis. Voilà du coup le canon d'assaut l'objet de toutes les convoitises. Ainsi, Heinz Guderian, nouvel inspecteur de l'arme blindée et jusqu'alors ennemi juré de la *Sturmartillerie*, tente de mettre la main dessus, lors d'une conférence tenue à Vinitza le 9 mars 1943 en présence d'Hitler. Ambiance... « *À ma suggestion, la conférence entière entra en émoi. Tout le monde, à l'exception de Speer [le patron de l'industrie], désapprouva, en particulier les artilleurs, gémit Guderian dans ses mémoires. L'aide de camp en chef d'Hitler parla également contre moi, remarquant que l'artillerie d'assaut était la seule*



arme qui permette aux artilleurs d'obtenir la croix de chevalier. Hitler me fixa avec une expression de pitié, et dit finalement : "Vous voyez, ils sont tous contre vous. Je ne peux donc pas approuver non plus". »

Un ersatz de tank pour repousser l'inévitable

Si Speer approuve Guderian, c'est qu'il a compris que l'Allemagne n'a plus le choix. Pour tenir à l'est, il

vaut mieux sacrifier le char au profit du canon d'assaut : ainsi, grâce à un accroissement tardif mais spectaculaire de la production, environ 7 200 canons d'assaut sont sortis en 1944 contre 6 800 tanks (la proportion était encore de 3 000 contre 5 100 en 1943). Simple affaire d'économies : le StuG III coûte 20 % de moins qu'un Pz IV à canon et efficacité équivalente, 30 % de moins qu'un Panther (avec une consommation de carburant inférieure de la même

Le StuG III Ausf. E de 1942 est encore équipé du canon de 75 mm court (24 calibres), avec 44 obus. Il mesure 5,4 m de long, 2,93 m de large, 1,98 m de haut et pèse 20,8 t. Son blindage frontal est encore limité à 50 mm.

Le punch d'un Panzer à moindre coût

UN BLINDÉ AGILE

Le StuG III est propulsé par un moteur à essence Maybach HL 120 TRM de 12 cylindres, offrant 265 chevaux à 2 600 t/min et raccordé à une transmission 6 vitesses. Cette combinaison fournit de bonnes performances (40 km/h sur route, jusqu'à 15 km/h en tout-terrain) et de solides capacités de franchissement (tranchée de 2,3 m, talus de 0,6 m, pente de 30°). Qualité très appréciée en Russie, le StuG III peut passer un gué d'une profondeur de 80 cm. Le réservoir de 320 l offre une autonomie de 155 km sur route et 95 km en tout-terrain.

Les chars des chefs de batterie et de peloton sont équipés d'un émetteur-récepteur radio Fu-16 (récepteur seul sur les autres) de 2 à 3 km de portée.

Le chef de char bénéficie d'une **coupole** d'observation à sept périscopes montée sur roulements à billes.

Un **viseur** de qualité garantit un premier obus antichar au but jusqu'à 500 m, la probabilité restant de 71 % jusqu'à 1000 m.

UN REDOUTABLE CHASSEUR DE CHARS

Le StuG III Ausf. G est doté d'un excellent canon, le Sturmkanone (ou StuK) 40 L/48 (48 calibres) de 75 mm. Polyvalent, celui-ci tire un obus explosif classique ou trois types de perforants (tête renforcée et explosif, charge creuse et haute vélocité à flèche de tungstène). De quoi mettre, en visant la tourelle, un T-34/85 ou un Sherman hors de combat à respectivement 700 et 1000 m. Un obusier de 105 mm remplace le 75 mm sur le Sturmhaubitze (« obusier d'assaut », StuH 42, produit à 1 200 exemplaires).

Le **canon** peut être pointé en site (à la verticale) de -6 à 20° et de 10° en azimut à droite et à gauche de l'axe.

Une mitrailleuse de 7,92 mm MG-34 (600 coups) protégée par un **bouclier** assure la protection immédiate.

Le StuG III emporte 54 obus, de préférence moitié explosifs, moitié antichars, répartis en trois coffres.

TOUT LE BLINDAGE À L'AVANT

Le StuG III Ausf. G (le plus fabriqué, avec 7 700 exemplaires) est construit sur le châssis d'un Panzer III Ausf. M et pèse 24 t. L'équipage (chef de char, conducteur, pointeur, chargeur) est protégé par un blindage frontal de 80 mm, invulnérable au-delà de 100 m au canon de 75 mm d'un Sherman ou 1 500 m au 85 mm d'un T-34/85. Le blindage des flancs est cependant limité à 30 mm, perméable aux munitions au-delà de 20 mm. Pour les protéger des fusils antichars soviétiques, des jupes blindées (« Schürzen », ici démontées) sont ajoutées à partir d'avril 1943.

Les **chenilles** de 40 cm de largeur peuvent être remplacées par des « Ostketten » de 50 cm, spécialement conçues pour naviguer dans la boue et la neige du front russe.

Heureusement pour les Alliés, le Reich n'en construira jamais assez.

tout faire de la Wehrmacht

à peine le nouvel engin a-t-il imprimé ses premières traces que les nazis lui jettent des bâtons dans les chemins : accusé d'homosexualité, Fritsch est en effet contraint à la démission le 4 février 1938, entraînant Manstein et sa *Sturmartillerie* dans la disgrâce. Artilleur de la vieille école, le remplaçant de Fritsch, Walther von Brauchitsch, fait annuler les plans de son prédécesseur, sans stopper toutefois la fabrication. C'est ainsi qu'en mai 1940, la Wehrmacht aligne une trentaine de StuG III, saupoudrés en batteries indépendantes dans quelques unités d'infanterie.

États d'armes excellents

Le régiment d'élite *Grossdeutschland* fait partie des privilégiés et engage les nouveaux engins pour la première fois le 12 mai à Villers-sur-Semois et Suix, dans les Ardennes belges. Les StuG culbutent les défenses françaises, anéantissent nids de

mitrailleuse et batteries d'artillerie hippomobiles, détruisent les maisons fortifiées, transportent mitrailleuses, mortiers, munitions... C'est un remarquable succès.

Si l'affaire française est vite réglée, l'opération Barbarossa redonne un an plus tard aux StuG III, étoffés à trois maigres centaines, l'occasion de briller. Pendant les quinze premières semaines de la campagne, une seule batterie de six engins détruit 91 tanks, en capture 23, démolit 23 bunkers, 10 trains et des centaines de camions. Ce n'est qu'un début. Avec le montage en juin 1942 d'un vrai tube antichar (le 75 mm L/48), les scores deviennent effarants. À l'hiver 1942, les 41 StuG III de la *Sturmabteilung* 226 (équivalent d'un bataillon) anéantissent, devant le lac Ladoga, 210 chars russes au prix de 13 détruits. Soit un ratio de 1 : 16 ! « *La première clé de la réussite est l'absence de tourelle*, résume l'historien américain John Mosier.

Le canon d'assaut est débarrassé d'un mécanisme complexe, pesant et étroit, que d'ailleurs aucune nation ne parviendra à maîtriser de toute la guerre. Sa silhouette ainsi surbaissée, il est bien plus difficile à repérer et à atteindre. » « Il est vrai que la liberté de mouvement du canon, 10° en azimut, peut paraître limitée, remarque le lieutenant-colonel Dubois, directeur du musée des Blindés de Saumur. Mais aux distances de combat, soit 800 à 1000 m, cela permet de couvrir un front important. »

La vulnérabilité en cas d'attaque de flanc est compensée par la présence permanente de l'infanterie. Et enfin, la Wehrmacht étant acculée de plus en plus à la défensive, le canon d'assaut, à l'affût dans les replis du terrain, se prête à merveille à l'embuscade, souligne l'historien américain Bruce Gudmunsson. Ultime atout imprévu : les artilleurs qui arment les canons d'assaut

« La première clé de la réussite est l'absence de tourelle. »

Grâce à son large plateau arrière et à l'absence de tourelle, le StuG III (ici version E sur le front russe en 1942) apporte de précieuses capacités tout-terrain dans une armée perpétuellement sous-motorisée.



Sturmgeschütz III, le blindé à

Par Pierre Grumberg

Enfant chéri du futur maréchal von Manstein, ce char sans tourelle conçu à l'origine comme simple soutien d'infanterie se révèle un redoutable chasseur de chars. Mais le Reich constate trop tard son énorme potentiel.



Des StuG III Ausführung (« version » ou Ausf.) G attendent la livraison (à gauche). L'engin a été fabriqué à 10540 exemplaires toutes versions confondues, plus que tout autre char allemand. Conçu en 1937, il va servir toute la guerre. Léger, il est peu vulnérable grâce à sa silhouette abaissée.



Quel blindé a été le plus fabriqué par le III^e Reich, sans discontinuer pendant toute la guerre ? Lequel a détruit le plus d'adversaires sur le champ de bataille ? Le racé Panther, le colossal Elephant, le terrifiant Königstiger ? Non pas.

L'engin en question ressemble plus à un crapaud qu'à une bête féroce, et son nom ne sonne pas mieux : Sturmgeschütz III (StuG III en abrégé), signifiant « canon d'assaut ». Injustement ignoré, il figure pourtant parmi les systèmes d'armes les plus réussis de la Seconde Guerre mondiale.

Son existence, le canon d'assaut la doit à un très prestigieux personnage : rien moins qu'**Erich von Manstein**. Il n'est encore que colonel, directeur de la branche opérations de l'état-major de l'armée de terre (*Oberkommando des Heeres* ou OKH), quand il rédige un mémorandum à l'automne 1935. Pour lui, c'est certain, les tactiques de l'infanterie de choc ne suffisent pas pour rompre un front : sans le soutien d'une artillerie encombrée par ses montagnes d'obus, l'assaut est facilement arrêté et l'ennemi gagne le répit nécessaire pour se reformer. « Il était clair pour

moi que l'infanterie avait besoin d'une arme d'appoint qui, par l'effet puissant du tir au coup par coup, se trouvât en mesure de maintenir les pointes de l'infanterie sous son rayon d'action de façon à pouvoir combattre en tir tendu les nouveaux nids de mitrailleuse apparaissant dans la profondeur du dispositif ennemi », résume le général après guerre. Or, ni les chars traditionnels, plus efficaces en masse que dispersés, ni l'artillerie traditionnelle, ni même les batteries d'accompagnement improvisées en 1918 mais pas assez mobiles, n'apportent la solution.

Victime des querelles de chefs

Manstein imagine alors un canon sur châssis de char léger à toit ouvert (ce qui favorise le repérage des objectifs), sorte de couteau suisse tactique capable de matraquer les points d'appuis, écraser les nids de mitrailleuse et même repousser des contre-attaques blindées. Comme l'engin n'est pas destiné à opérer seul mais avec l'infanterie, il n'a pas besoin de protections tous azimuts. On peut donc supprimer la tourelle exiguë de l'époque pour loger un gros canon. Le tout sera confié à l'artillerie, puisque c'est elle qui mettra les canons en œuvre.

L'accueil réservé à l'idée nouvelle est mitigé. « Mon cher Manstein, ce coup-ci, vous avez mis à côté de la cible », remarque ainsi l'ex-artilleur Ludwig Beck, alors chef d'état-major de l'OKH. Les prophètes des Panzer détestent, qualifiant le canon d'assaut de « fossoyeur de l'arme blindée ». Mais Werner von Fritsch, le commandant en chef, vient de l'artillerie volante de la cavalerie, invention géniale de Frédéric II : saisissant tout l'intérêt de l'artillerie d'assaut, il fait commander un prototype à Daimler-Benz le 15 juin 1936. Présenté en 1937, le Sturmgeschütz III est ainsi baptisé car il est construit sur le châssis du Panzer III, le nouveau char moyen de la Wehrmacht. Comme l'avait suggéré Manstein, le StuG III est équipé d'un canon de 75 mm court (ce qui se fait de plus puissant alors), alors que le Pz III ne porte qu'un 37 mm. Les concepteurs vont cependant enfermer le canon dans une casemate fermée, afin de mieux protéger l'équipage, qui pourra de toute façon combattre trappes ouvertes au besoin.

Les essais étant satisfaisants, Fritsch fonde la *Sturmartillerie* à l'automne 1937, avec pour objectif de doter sous deux ans chaque division d'infanterie d'un bataillon de 12 pièces. Hélas pour Manstein,

Erich von Manstein (1887-1973) passe pour le plus brillant des généraux d'Hitler. Blessé en Pologne en 1914, il mène sa carrière au sein des états-majors, où son esprit vif le fait remarquer. Il est l'auteur du plan qui jette la France à bas, en mai 1940. Après un brillant succès en Crimée en 1942, il sauve les meubles en Russie après Stalingrad, remportant même une ultime victoire à Kharkov, en février-mars 1943. Mais il échoue à vaincre de façon décisive les Soviétiques et se heurte à Hitler. Ce qui lui vaut d'être renvoyé en mars 1944.

du chevalier

■ De nets avantages par rapport à l'arc...

Grâce à son puissant ressort, l'arbalète porte plus loin que l'arc : 400 m contre 300 m. Même si, à ces distances, les chances de toucher sont infimes, un bon arbalétrier reste une menace redoutable car son arme se révèle aussi plus puissante : un carreau perce une armure jusqu'à 90 m ! En outre, elle est plus précise : en bloquant la corde, le tireur maintient le ressort bandé sans effort et se concentre sur la visée. Enfin, l'arbalète est plus facile d'emploi : il suffit d'une semaine pour savoir la manier, alors que l'arc long anglais nécessite cinq ans d'entraînement quotidien.

■ ... mais une cadence de tir insuffisante

Ses atouts auraient dû en faire la reine des champs de bataille. Mais l'arbalète souffre d'un défaut majeur : le délai nécessaire au rechargement du mécanisme. Un bon arbalétrier ne tire ainsi qu'un à deux carreaux par minute, quand un archer décoche 10 flèches. En cas de charge de cavalerie et vu la portée, l'arbalétrier n'a droit en pratique qu'à un tir unique avant de se replier. Bien trop peu...

■ Vue d'un mauvais œil par l'Église

Sa simplicité d'emploi a fait d'elle une arme idéale pour les infanteries populaires qui se développent au Moyen Âge. Le fait qu'un homme du petit peuple puisse facilement tuer ainsi un chevalier en armure (représentant des classes supérieures et spécialiste du combat ayant nécessité des années de formation...) a constitué un véritable scandale moral et social ! L'Église a donc tenté à plusieurs reprises d'en interdire l'usage, notamment en jetant l'anathème sur l'arme, ses utilisateurs et ses fabricants au deuxième concile du Latran, en 1139. Mais cet interdit n'a pratiquement jamais été respecté. En outre, il ne concernait que l'usage de l'arbalète entre chrétiens ; elle sera donc largement utilisée pendant les croisades.

■ La reine des sièges et des combats navals

Les arbalétriers étaient particulièrement vulnérables pendant de longues minutes lors du fastidieux processus de rechargement ; ils étaient donc très peu mobiles et devaient se protéger derrière un lourd et encombrant pavois lors des batailles en rase campagne. L'arbalète était surtout utilisée dans les combats navals ou dans les sièges, dans lesquels les combattants restent assez fixes. C'est d'ailleurs lors du siège de Châlus, en Limousin, en 1199, que le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion fut tué d'un carreau d'arbalète. Or, les sièges et les combats navals étaient deux modes tactiques abondamment pratiqués par les cités-États marchandes italiennes du Moyen Âge, d'où la présence de mercenaires arbalétriers génois dans l'armée du roi de France à la bataille de Crécy, en 1346.



Sa simplicité d'emploi a fait d'elle une arme idéale pour les infanteries populaires qui se développent au Moyen Âge.

■ Détrônée par l'arquebuse

L'arbalète disparaîtra des champs de bataille au XVI^e siècle, supplantée par l'arquebuse (à poudre !) apparue au siècle précédent. Mais elle restera en usage pour les chasseurs, en particulier les femmes de l'aristocratie, pendant encore un siècle environ ; elle revenait ainsi à son usage originel. Elle a fait son retour dans les forces spéciales de nombreux pays depuis les années 1960, notamment durant la guerre du Viêt Nam, car elle permet de supprimer en silence des sentinelles.

L'arbalète, la grande peur

Par Laurent Henninger

En raison de sa portée, sa grande précision et sa force d'impact, l'arbalète est largement adoptée à partir du XII^e siècle. Elle est alors la seule arme capable de percer une cuirasse.

■ À l'origine pour la chasse

L'arbalète est une arme inventée dans l'Antiquité, peut-être en Grèce (le *gastrophétés*) ou au Proche-Orient, et à l'origine utilisée pour la chasse. Elle consiste en un arc monté horizontalement sur un affût. Elle tire des carreaux, plus courts mais plus épais que des flèches, donc volant plus droit, et pouvant être munis à leur extrémité d'une grande variété de pointes ou d'embouts, selon le type de cible visée. Les chasseurs en milieu forestier l'appréciaient tout particulièrement car la puissance des carreaux rendait ces derniers plus à même de voler à travers les feuillages sans être déviés de leur trajectoire, contrairement aux flèches.

■ La fabrication

de l'arbalète était, tout à la fois, plus simple et plus complexe que celle de l'arc. Plus simple, car les savoir-faire mis en œuvre pour fabriquer un arc étaient ceux d'artisans de très haute qualification qui se transmettaient des savoirs immémoriaux sur les variétés de bois, de plumes et de matériaux élastiques à sélectionner. Plus complexe, car l'arbalète, elle, ne pouvait être fabriquée que dans des ateliers maîtrisant des outils mécaniques préindustriels (forge, découpe, soudure); de même, les carreaux pouvaient être fabriqués grâce à des processus standardisés, ce qui n'était pas le cas des flèches. Dans les villes européennes du Moyen Âge, les corporations des fabricants arbalétriers étaient de ce fait puissantes et respectées.

Cette arbalète allemande, de la deuxième moitié du XV^e siècle, est présentée ici avec son cranequin (dispositif à manivelle et crémaillère) et un carreau.



■ De nombreux types

d'arbalètes ont existé, généralement distingués en fonction du mode de tension de la corde : à levier, à étrier, à crémaillère, à cric, à guindeau. Les Chinois ont même utilisé des arbalètes à répétition, munies d'un chargeur vertical d'environ dix coups, mais dont la puissance était bien moindre. Enfin, mais dans l'Antiquité surtout, les balistes étaient des arbalètes géantes qui ont été principalement mises en œuvre par les armées hellénistiques et romaines.

et de mémoires géographiques, qui décrivaient dans les moindres détails le plan des places fortes, les dispositions des arrière-pays, les ressources naturelles, les voies de communications, le relief, etc. Et puis n'oublions pas, non plus, les fameux plans-reliefs, conservés aux Invalides et à Lille, ces merveilleuses maquettes des principales places du royaume réalisées au 1/600. Tout cela formait un formidable dispositif de renseignements qui permettait au roi de diriger les opérations.

Vauban, qui fut aussi un remarquable cartographe, fut le grand artisan de cette conscience territoriale qui marqua si profondément la politique militaire de Louis XIV. Tout le monde connaît la célèbre formule du « pré carré » employée par lui en 1673 pour inciter le roi à considérer la défense du royaume comme un paysan considère et gère sa terre. Le pré carré devait permettre au roi de « tenir son fait des deux mains ». Je trouve cette expression très éloquent : « tenir son fait des deux mains », cela veut dire contrôler, gérer, administrer la ressource et mener la guerre en conséquence. Voilà pourquoi, selon moi, la pensée et l'action de Vauban constituent un jalon important dans l'histoire de l'État, de la monarchie, mais aussi, j'en suis persuadé, de la nation. Il est celui qui a donné à la France la conscience de son territoire.

Pourtant, vous l'avouerez, on ne connaît guère Vauban sous cet aspect de penseur important... C'est exact. J'ajouterai qu'il est un penseur d'envergure mondiale. Si

son œuvre et sa pensée sont longtemps restées méconnues, cela tient à deux raisons. Un : son système de fortifications a été rendu obsolète par les évolutions techniques ultérieures. Du strict point de vue de l'utilité et de l'efficacité militaire, son œuvre a été supplantée par les systèmes du XIX^e siècle (Séré de Rivières) et du XX^e siècle (Maginot)... Elle ne suscite plus aujourd'hui qu'un intérêt patrimonial (en 2008, l'Unesco a classé 12 sites fortifiés par Vauban au patrimoine de l'humanité). Deux : ses *Disivetés* n'ont été publiées en intégralité qu'en 2007, à l'occasion du bicentenaire de sa mort ! Il était donc difficile d'apprécier avant cette date ses qualités de penseur !

A-t-il eu des concurrents en Europe ?

Son principal rival fut le baron Van Coehoorn, qui était au service de Guillaume d'Orange et avait fortifié d'importantes places hollandaises. Vauban et lui se livrèrent une véritable guerre personnelle.

Comment sa carrière s'est-elle terminée ?

Mal. La fin de sa vie a été marquée par l'affaire de la « dîme royale ». Parmi les multiples projets de réforme qu'il avait imaginés, il avait envisagé un ambitieux plan de réforme fiscale en proposant de remplacer tous les impôts existants par un impôt unique représentant le dixième (d'où son nom de « dîme ») de tous les revenus.

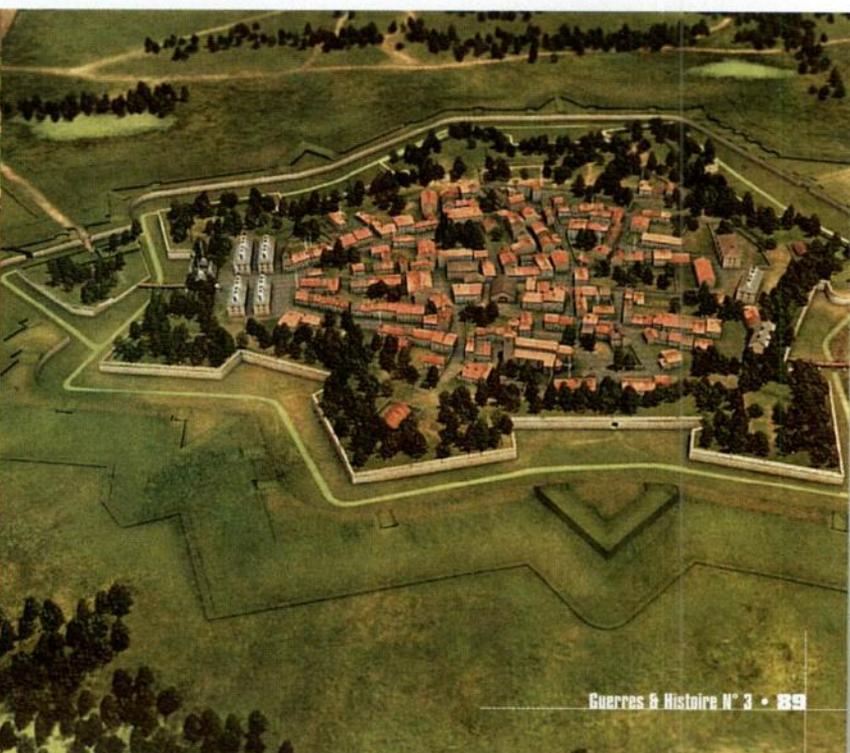
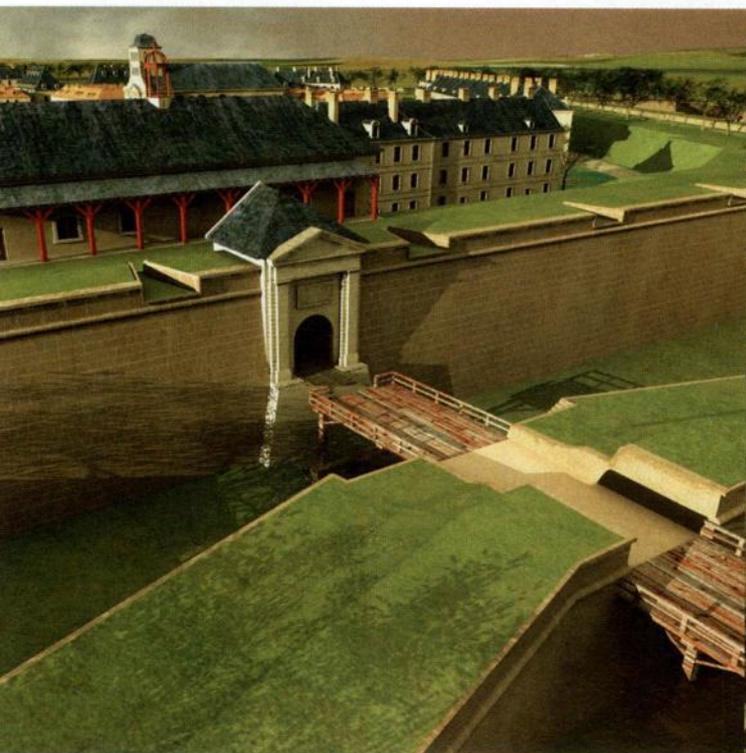


Ce mortier à bombes du XVIII^e siècle est une artillerie à tir courbe spécifiquement destinée à la guerre de siège. Sa portée est de 3 000 m.

Contrairement au système en vigueur, cet impôt ne tolérait aucun privilège, ni aucune exemption. Parfaitement équitable dans son principe, il était néanmoins difficilement applicable car l'État n'avait pas le moyen de connaître avec exactitude les revenus des Français. Mais, surtout, la limite d'un tel impôt était politique, car il risquait de mécontenter tous les détenteurs de privilèges (la noblesse en particulier) qui étaient par ailleurs les principaux soutiens et serviteurs de la monarchie. L'erreur de Vauban fut de rendre son projet public, ce qui provoqua la colère du roi et obscurcit les derniers jours de sa vie au cours de l'année 1707. Mais, sur ce point encore, il faut souligner l'audace et l'imagination de Vauban qui, avec deux cents ans d'avance, avait inventé l'impôt sur le revenu (qui fut créé en 1914)... ■

Pour en savoir +

- *Vauban*, Anne Blanchard, Fayard, 2007.
- *Vauban – De la gloire du roi au service de l'État*, Michèle Virol, Champ Vallon, 2007.
- *Vauban – L'intelligence du territoire*, Martin Barros, Nicole Salat, Thierry Sarmant, préface de Jean Nouvel, éd. Nicolas Chaudin/Service historique de la Défense, 2006.
- *Vauban – Les sites majeurs*, Bertrand Bodin (photos), Nicolas Faucherre (textes), Glénat, 2009.
- *Vauban – La forteresse idéale. Réflexions, plans et modèles*, ouvrage collectif (livre et DVD), éd. Maison à côté, 2007.





Professeur d'histoire moderne à l'université Paris 1,

Hervé Drévilion

dirige, à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irssem), le domaine d'histoire de la défense et de l'armement. Ses travaux portent sur l'histoire des rapports entre guerre, société et État. Il a publié *L'Impôt du sang – Le métier des armes sous Louis XIV* (Tallandier, 2005), *Batailles – Scènes de guerre, de la Table ronde aux tranchées* (Le Seuil, 2007) et *Les Rois absolus, 1629-1715* (Belin, 2011).

Cet ouvrage à cornes est positionné 150 m en avant de l'enceinte de Louisville. Cette extension est destinée à occuper un relief voisin des remparts qui offre à l'assaillant une vue trop dangereuse. Louisville possède deux portes, sur des fronts opposés. Le large fossé est franchi par un pont en partie amovible dit « pont dormant ». À droite, la place forte de Marsal, en Lorraine, prise aux Impériaux par les armées de Louis XIV, a été améliorée par Vauban.

de façon à ce que l'offensive coûte à l'ennemi un prix prohibitif. J'insiste, car c'est l'essentiel : il ne cherchait pas à construire une ligne infranchissable mais à concevoir un réseau de fortifications qui se soutenaient mutuellement et obligeaient l'ennemi à mener une attaque générale dont le coût en hommes, en moyens logistiques et financiers était hors d'atteinte des puissances européennes rivales de la France. Et ça, c'est une vraie pensée stratégique !

A-t-il écrit ?

Beaucoup. Notamment une impressionnante série de mémoires destinés au roi, qu'il a regroupés en plusieurs volumes sous le nom... d'*Oisivetés* ! Ses mémoires abordent un nombre considérable de sujets : la méthode de l'attaque et de la défense des places, évidemment, mais aussi la méthode du dénombrement des populations, la réforme fiscale, la guerre de course, les colonies, le problème des huguenots chassés par la révocation de l'édit de Nantes en 1685, etc. Il a même écrit un traité intitulé *La Cochonnerie, ou calcul estimatif pour connaître jusqu'ou peut aller la production d'une truie pendant dix années de temps* !

Sa pensée et son action se limitent-elles à la fortification ?

Son action oui, sa pensée non. Vauban ne dirigea jamais d'armée et ne mena jamais de campagne. En revanche, sa pensée considérait l'art militaire dans sa totalité. Il a rédigé un considérable traité des *Moyens d'améliorer nos troupes*, qui proposait un vaste train de réformes concernant l'armée

dans son ensemble : l'organisation, la discipline, la tactique, l'armement, l'uniforme et même la musique militaire ! Mais, au-delà de la guerre, il a aussi pensé la démographie, la fiscalité, l'économie politique et sociale, etc. Il pensait, en effet, que la guerre restait fondamentalement une question de moyens, qu'il fallait l'organiser rationnellement.

Comment résumeriez-vous son enseignement ?

Justement dans sa façon de penser la guerre comme la partie d'un tout constitué par l'économie, la démographie, les institutions politiques et militaires du royaume. Tout l'art de Vauban consistait à concevoir les plans de guerre comme des équations mettant en jeu une économie de moyens conçue à trois niveaux. Le premier niveau est celui du combat. Vauban conçoit des

« Son principe fondamental : organiser la défense de façon à ce que l'offensive coûte à l'ennemi un prix prohibitif. »

méthodes d'attaque et de défense des places où il s'agit, sur le terrain, d'utiliser efficacement la ressource en hommes et en matériel. Le deuxième niveau prend en compte la situation de la place assiégée en intégrant les ressources offertes par l'arrière-pays et sa position dans l'ensemble du système de défense. Le troisième niveau est constitué

par le royaume lui-même, c'est-à-dire par ses ressources financières, industrielles, agricoles et démographiques. Selon Vauban, tout cela détermine le format des armées et la capacité du roi à mener la guerre. Vauban peut donc être considéré comme l'inventeur de ce que nous appelons aujourd'hui « l'approche globale », c'est-à-dire une façon de penser la guerre comme un phénomène global qui ne se limite pas à l'action militaire.

En quoi sa pensée a-t-elle marqué l'histoire de France ?

Vauban est le penseur d'un moment particulier de la construction de l'État, lorsque celui-ci se dote d'une puissance administrative et fiscale, qu'il réinvestit dans l'appareil militaire. Mais ce stade du développement de l'État est profondément marqué par son caractère monarchique. Le système conçu par Vauban doit être supervisé et contrôlé par le regard du maître. Le roi est, à l'échelle du royaume, ce que l'ingénieur est à l'échelle du siège. Son système s'adaptait très bien à ce que l'on a appelé la « guerre de cabinet », c'est-à-dire une façon de mener les opérations à partir de l'autorité centrale d'un roi reclus à Versailles, seul capable de porter un regard synoptique sur l'ensemble des théâtres d'opérations. Pour cela, Louis XIV disposait d'outils totalement inédits : un ensemble considérable de cartes





leur cache un penseur

Cela semble un peu maigre pour justifier sa renommée...

Erreur ! Vauban a été l'artisan d'un véritable tournant stratégique dans l'histoire de France. Il a créé ou restructuré un ensemble de fortifications qui a formé une véritable « ceinture de fer » sanctuarisant le territoire national. Pour la première fois,

« Avec cette « ceinture de fer », la défense du royaume se concevait pour la première fois dans son ensemble. »

la défense du royaume se concevait dans son ensemble. Auparavant, la France n'avait pas vraiment de politique de défense. La protection du territoire et des populations reposait sur les places fortes qui parsemaient l'intérieur du royaume. Or, pour éviter le retour des guerres de religion et

les troubles civils, Louis XIII avait ordonné en 1626 et en 1629 le démantèlement de toutes les fortifications intérieures. Il avait alors bien fallu reporter la défense du royaume sur les frontières. Vauban fut le penseur et l'artisan de cette politique, qui eut deux effets majeurs. D'une part, bien sûr, la protection contre le risque d'invasion. D'autre part, et c'est moins évident, la ceinture de fer a contribué à l'unification territoriale, mais aussi politique, administrative et policière de l'espace français, dorénavant totalement ouvert au contrôle du roi.

À quel moment du règne du Roi-Soleil cette ceinture de fer s'édifie-t-elle ?

Jusqu'en 1678, date de la fin de la guerre de Hollande, Vauban est l'artisan de la politique offensive de

Louis XIV. L'heure est aux conquêtes qui contribuent à l'agrandissement du royaume (annexions de l'Artois, du Roussillon, de la Flandre, de la Franche-Comté). Puis vient le temps de la ceinture de fer où il est alors question, avant tout, de préserver les gains réalisés auparavant par une stratégie essentiellement défensive. Vauban a été sur ce point très efficace puisque le royaume n'a jamais été envahi, bien qu'il ait eu à lutter contre la quasi-totalité de l'Europe coalisée. Certes, certaines places conçues par lui furent prises (Lille en 1708), mais dans l'ensemble la « ceinture » résista. Et c'est bien là que se situe l'essentiel : Vauban ne construisait pas des fortifications imprenables, car il savait mieux que quiconque qu'une place assiégée est presque systématiquement condamnée à tomber. Toute sa pensée était guidée par un principe qui ressemble beaucoup à ce que nous appelons « dissuasion » aujourd'hui : organiser la défense

À gauche, Louisville, le plan d'une forteresse idéale (baptisée du nom du roi) imaginée par Vauban pour illustrer l'ensemble de ses principes d'architecture militaire. À droite, le fort de La Conchée, devant Saint-Malo, véritable miracle d'architecture quasi imprenable et indestructible, destiné à empêcher des escadres ennemies de faire le blocus de la cité corsaire.



Vauban, quand un ingénieur

Propos recueillis par Laurent Henninger

Cette illustre figure du règne de Louis XIV n'est pas que le génial bâtisseur de places fortes, passé à la postérité. Il est aussi l'artisan d'un véritable tournant dans la manière de penser la défense du territoire national. **Hervé Drévilion** fait revivre ce grand théoricien méconnu.

La **guerre de Dévolution** débute en mai 1667 lorsque Louis XIV attaque les Pays-Bas espagnols (actuelle Belgique), revendiqués comme l'héritage dévolu à sa femme Marie-Thérèse, fille du défunt roi d'Espagne Philippe IV. La guerre éclair de Turenne force les Espagnols à céder, en mai 1668 à la paix d'Aix-la-Chapelle, un grand nombre de places : Charleroi, Douai, Tournai, Lille...

G&H: Pouvez-vous rappeler à grands traits le parcours de Vauban ?
Hervé Drévilion : Gentilhomme morvandiau né en 1633, Sébastien Le Prestre de Vauban commence sa carrière militaire à 18 ans en servant dans les troupes frondeuses du prince de Condé. Puis il change d'avis, rallie Mazarin et le service du roi. Sa formation, il la doit au chevalier de Clerville, commissaire général des fortifications. Il se fait un nom au siège de Lille, lors de la **guerre de Dévolution** (1667-1668). En 1673, c'est lui qui dirige, en présence du roi, un autre siège fameux, celui de Maastricht, où meurt une autre gloire nationale, le mousquetaire d'Artagnan. Vauban devient alors le grand théoricien et le grand ordonnateur du système

de défense des frontières terrestres et maritimes de la France. Le roi le consulte personnellement pour élaborer les plans de campagne et il le fait maréchal de France en 1703. Vauban est un bourreau de travail, un homme infatigable qui parcourt la France en tous sens pour superviser les chantiers des places fortes. De cette connaissance profonde du royaume et de ses habitants, il a tiré de nombreux enseignements stratégiques, mais également économiques et sociaux. Ce qui fait qu'il est bien plus qu'un ingénieur.

Est-il réellement l'inventeur de ces fortifications qu'on appelle « à la Vauban » ?

En fait, cette expression désigne

souvent les systèmes de défense bastionnée apparus en Italie dès la fin du xv^e siècle. C'est donc un abus de langage que de lui attribuer cette invention. L'apport de Vauban a consisté à réagencer les éléments de fortifications qui existaient avant lui. En particulier, il a conçu un système de défense en profondeur qui évitait de concentrer l'effort sur une ligne unique. Il a aussi été un maître dans l'art de tirer parti de la topographie des sites sur lesquels les forteresses étaient implantées. Certaines de ses réalisations sont des créations *ex nihilo* (Neuf-Brisach, Mont-Dauphin, les citadelles de Lille et de Besançon, par exemple), d'autres n'ont été que des transformations de places déjà existantes.

MUSÉE AIR + ESPACE

AÉROPORT PARIS - LE BOURGET

6^E MONDIAL DE LA SIMULATION

TOUS LES UNIVERS DU VIRTUEL



30 septembre,
1^{er} et 2 octobre 2011



Musée de l'Air et de l'Espace,
Aéroport Paris-Le Bourget
www.museeairespace.fr/mondial-simulation

L'eau de Dakin est un antiseptique à base d'eau de Javel (hypochlorite de sodium à 0,5 % plus acide borique à 4 %, dilués dans l'eau), développé en 1915 à Compiègne par le chimiste britannique Henry Drysdale Dakin et le chirurgien français Alexis Carrel.

Pour en savoir +

Livres • Le Service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale,

Jean-Jacques Ferrandis et Alain Larcen, éd. LBM, 2008.

• *J'étais médecin dans les tranchées*, Louis Maufrais, Pocket, 2010.

• *Avec le 1^{er} corps d'armée. Un groupe de 75. Journal d'un médecin aide-major du 27^e d'artillerie*, Gaston Top, Plon, 1919 (épuisé).

• *Les Carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées*, présentés par Stéphane Audouin-Rouzeau, Bayard, 2001.

Sur Internet • « Comment meurt le soldat de la guerre de 14-18 ? », étude statistique de Patrice Travers, www.grande-guerre-1418.com

À voir • Musée du Service de santé au Val-de-Grâce, Paris.

Inventivité (en haut, une brouette porte-brancard) et motorisation massive font du Service de santé français le meilleur du monde en 1918. Il dispose alors de 4 800 véhicules, contre 450 en 1914.

à l'armée, considérés avec indifférence et méfiance. Nous étions des agents d'exécution entre les mains de personnalités militaires qui n'avaient aucune compétence dans la direction qu'elles s'attribuaient. Les auteurs des fixations des zones d'hospitalisation ne se sont jamais mis à la place des blessés et n'ont fait leur choix qu'avec la carte sous les yeux », déplore Albert Mignon.

L'ampleur du désastre est telle qu'on finit par s'en émouvoir. Dès septembre 1914, l'écrivain de droite Maurice Barrès lance dans la presse, en particulier dans *L'Écho de Paris*, sa campagne pour sauver « tant de nos blessés qu'on laisse mourir. » Ses articles aux titres évocateurs — « Les blessés sont faits pour être soignés » ou « Les soins donnés aux blessés ne sont pas ce qu'ils devraient être » — ont un fort retentissement dans l'opinion et interpellent le pouvoir politique et militaire. À gauche, Georges Clemenceau dénonce à son tour « un attentat contre la patrie », ce qui vaut une suspension de parution à son journal, *L'Homme libre*.

Mais rien ne peut empêcher la vérité d'émerger. Ainsi le rapport présenté au Parlement par le chirurgien Eugène-Louis Doyen à l'été 1915 délivre un réquisitoire accablant : « Nul n'ignore que depuis le début des hostilités, nos malheureux soldats sont morts par milliers faute de soins immédiats, les uns d'hémorragie, les autres de plaies viscérales, le plus grand nombre d'accidents infectieux : septicémie, gangrène gazeuse et tétanos. Pour ceux qui ont survécu et dont plusieurs centaines de mille resteront infirmes, l'examen impartial des faits démontre que plus de 50 % des amputations et des infirmités

permanentes auraient pu être évitées. »

Fort heureusement, des mesures ont déjà été prises pour réagir. Dès le 22 septembre, le docteur Delorme constate que ses recommandations antérieures sont périmées et déclare à l'Académie des sciences : « Le nombre des blessés graves est de 95 %. La chirurgie des premières lignes ne doit plus se contenter des actes opératoires qu'elle pratiquait jusque-là. Elle doit faire elle-même tout le nécessaire. La règle de l'abstention systématique, excellente lorsqu'il s'agit de balles de fusil, ne saurait s'appliquer aux balles

« Plus de 50 % des amputations et des infirmités permanentes auraient pu être évitées. »

EUGÈNE-LOUIS DOYEN, CHIRURGIEN, EN 1915.

des shrapnels et aux éclats d'obus. C'est la règle inverse qu'il faut suivre. On avait jusqu'ici des raisons de reporter à l'arrière la chirurgie active; les circonstances obligent à la concentrer en partie et résolument à l'avant. À situations nouvelles, dispositifs nouveaux. »

Les « autochir » entrent en action en 1915

Et ces dispositifs se mettent en place, à la faveur de la stabilisation des lignes. Dès octobre 1914, on étudie la biologie de la « nouvelle » plaie de guerre. Les germes responsables de la gangrène sont identifiés et, en quelques mois, les médecins français trouvent la solution. « On va déterger les plaies souillées avec du liquide de Dakin et ne plus panser », explique Jean-Jacques Ferrandis. Fin 1914, les meilleurs chirurgiens sont envoyés à l'avant : le nombre des transferts vers l'arrière, responsables de l'épidémie de gangrène, va chuter ainsi de 98 000 par mois en 1914 à 31 000 en 1917. Dès 1915, les fameuses « autochir » (ambulances automobiles chirurgicales dotées de bloc opératoires, véritables ancêtres des antennes du Samu) entrent en action. Sur le plan purement médical, des progrès fulgurants vont être



accomplis dans de nombreux domaines. De nouvelles techniques chirurgicales, anesthésiques et orthopédiques, de plus en plus

performantes, sont mises au point et appliquées avec succès. Les chirurgiens de la face réalisent de véritables prouesses pour tenter de redonner figure humaine aux 500 000 « gueules cassées » de la Grande Guerre. Les brancardiers, eux aussi, développent des trésors d'ingéniosité pour se doter d'équipements leur permettant d'évacuer les blessés dans l'enfer des tranchées avec le maximum de confort et de rapidité. La radiologie, sous l'impulsion d'Henri Becquerel et surtout de Marie Curie qui fera tout son possible pour équiper hôpitaux et ambulances de matériels performants, va rendre des services considérables pour affiner le diagnostic et localiser les projectiles à l'intérieur des corps. Parallèlement au progrès médical, la mentalité militaire vis-à-vis du SSA évolue. Lentement, certes. « En octobre 1914, il est déjà question de lui donner une véritable autonomie », précise Jean-Jacques Arzalier. La décision de principe est prise mais elle ne deviendra effective qu'après les pertes effroyables de l'offensive de Nivelle en avril 1917. » Le mois suivant, Pétain nomme un médecin général ayant délégation sur tout ce qui concerne les questions de santé et crée dans son propre QG une inspection générale de santé. « Une véritable révolution qui explique, pour une large part, sa popularité chez les poilus », souligne le docteur Arzalier. Après le fiasco initial, les résultats de cette formidable mobilisation ne se font pas attendre. La moyenne mensuelle des tués et des disparus (hors prisonniers), qui était de 60 000 en 1914 (3 % des effectifs), tombe à 29 000 en 1915. Soit une réduction de moitié, due à l'abandon de la doctrine de l'offensive certes, mais aussi, indéniablement, aux interventions plus efficaces des médecins et au sacrifice des infirmiers et brancardiers : le personnel médical enregistre ainsi plus de 10,5 % de tués pendant le conflit, derrière l'infanterie (23 %) mais devant les autres armes. « À la fin du conflit, le SSA français est incontestablement le plus performant de toutes les armées belligérantes, note Jean-Jacques Ferrandis, alors qu'au départ, il était le plus mauvais. » ■



eux jusqu'au cœur de l'organisme des débris — terre, vêtements — chargés de microbes qui vont multiplier les foyers infectieux. Or, la méthode de traitement recommandée en août 1914 par Edmond Delorme, un homme compétent mais rappelé de sa retraite et qui s'appuie sur une expérience datée, veut que les plaies soient nettoyées superficiellement à la teinture d'iode, puis pansées et soignées à l'arrière. Elle va exactement à l'inverse de la bonne pratique qui exige que les plaies soient désinfectées et opérées au plus tôt, donc près de la ligne de front.

Le croisement du feu moderne et de l'impréparation sanitaire conduit à une horreur dantesque. « *Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais cet enchevêtrement de blessés et de cadavres; tous ceux qui ont pu se traîner quelques mètres sont venus là en rampant. Arrivés sur le bord, ils se sont laissés choir, sans se rendre compte qu'ils tombaient sur d'autres camarades* », se souvient le médecin aide-major Gaston Top. Le maire de Rémérévillé, petite commune rurale proche de Nancy où se déroulent en 1914 de terribles combats, décrit « *des plaies à la poitrine, des jambes emportées, des mâchoires fracassées, des bouches qui ne sont plus qu'un trou sanglant d'où s'échappent des sons inarticulés. De la terre, des brins de paille se sont mêlés au sang coagulé. Les vêtements collent sur les chairs meurtries. Il faut tout couper: capotes, chemises, pour découvrir les plaies, les laver, placer les compresses. Et pas un médecin! Pas un infirmier!* »

Le témoignage n'a rien d'étonnant: rien ou presque n'a été prévu pour faire face à l'afflux de blessés. Les déficiences de l'organisation sanitaire, notamment à l'avant où le dispositif a été volontairement allégé au profit d'une évacuation des blessés vers l'arrière pour ne pas gêner l'offensive et la guerre de mouvement, sont criantes. « *Nous sommes partis comme des touristes qui emportent avec eux des en-cas pour les accidents de la route*, écrit le médecin inspecteur Albert Mignon. *Nous étions censés pouvoir trouver dans les villes et les villages les lits dont nous aurions besoin.* » Peine perdue... Dans les postes de secours, souvent improvisés, l'imprévoyance d'avant-guerre se fait vite sentir et l'on manque de tout: médecins, infirmiers, brancardiers, pansements, médicaments... Même la logistique en principe prévue pour évacuer les blessés vers l'arrière fait défaut. À partir du 24 août, lorsque

l'armée française se replie, après l'échec de la guerre aux frontières, les trains qui devaient servir à évacuer les blessés sont réquisitionnés pour le transport de troupes fraîches. « *La priorité, c'est de stopper l'avancée allemande, pas de s'occuper des blessés* », explique Jean-Jacques Arzalier, médecin militaire de réserve et historien spécialisé dans l'histoire des blessures au combat depuis deux siècles. Le résultat est un entassement épouvantable. « *Que de blessés! Que d'horreur! Tous supplient qu'on les soigne et les emmène les premiers... Il y en a plein les caves, puis plein les villas, dans toutes les chambres, sous tous les lits... Fantassins et chasseurs étendus, sans mouvement tout le long des rues* », note l'aspirant médecin Laby dans ses *Carnets* (voir p. 84).

Des wagons mouirois

Ceux qui pourront prendre place dans les fameux « trains rouges », réservés aux blessés « à opérer d'urgence », ou dans les « trains bleus », destinés aux blessés à l'état moins préoccupant, ne sont pas au bout de leurs peines. Un témoin, cité dans l'ouvrage de Ferrandis et Larcen, raconte le calvaire des convois: « *La litière de paille tenant lieu de literie, sur laquelle [les blessés] sont étendus, est vite tassée et s'imprègne des suintements d'un premier pansement [...]; la trépidation qui n'est plus amortie exaspère les douleurs [...]. L'odeur, qui s'exhale des corps fatigués et meurtris, des vêtements souillés de déjections, est nauséabonde. La chaleur et la fièvre dessèchent la gorge. Il faut attendre un arrêt pour étancher sa soif tandis que la nuit, rien ne protège du froid. Les plaintes, les cris de douleur des voisins, empêchent de dormir.* » Comme il fallait « *trois jours ou plus* » pour rejoindre le Sud ou l'Ouest de la France, à une vitesse d'escargot et au prix de nombreux détours, « *les blessés mouraient d'infection dans les wagons ou à leur arrivée.* » « *La plupart du temps, ils furent transportés dans des trains improvisés, faits de wagons de marchandises et souvent de wagons à bestiaux*, confirment Ferrandis et Larcen. *On ne disposait pour l'ensemble du train que d'une caisse de pansements, de quelques seaux et de pots à tisanes... Les conditions matérielles et surtout*

les délais d'arrivée dans les hôpitaux de l'intérieur furent tels qu'il y eut des infections effroyables et surtout nombre de gangrènes gazeuses pratiquement toujours mortelles. »

Conséquence des délais de traitement interminables et des mauvaises pratiques, la gangrène va frapper entre 20 et 25 % des blessés français d'août

et septembre 1914, contre 3 à 5 % en moyenne pour le conflit. Selon les travaux du commandant Christophe Gué, chargé de recherches au département terre du Service historique de la Défense (Vincennes), près de 40 000 hommes sont

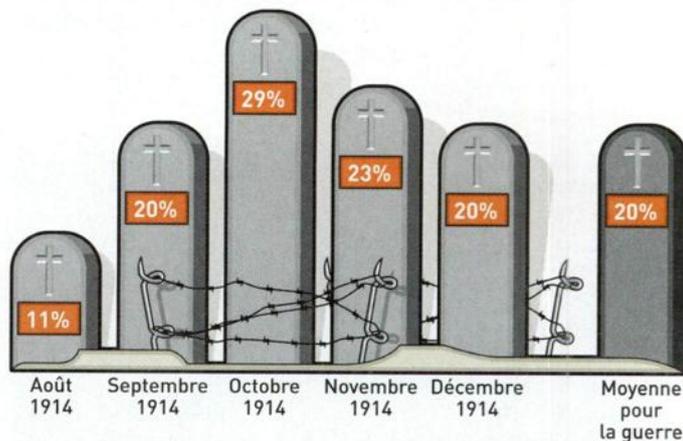
morts d'août à septembre du tétanos, de la gangrène gazeuse et d'infections diverses, à cause des dysfonctionnements du SSA.

Comme si tout cela ne suffisait pas, la crise est aggravée par l'absence d'autonomie du SSA vis-à-vis du commandement militaire. « *Les médecins n'avaient pas voix au chapitre*, résume Jean-Jacques Ferrandis. *Et même s'ils avaient pu s'exprimer, personne ne les aurait écoutés.* » Le règlement militaire de 1910 ne prévoyant pas expressément la présence de responsables du SSA au grand quartier général, l'élaboration des plans militaires et, par conséquent, la définition et le déploiement du dispositif médical correspondant se font sans eux. Bien souvent, ils ne sont même pas informés des décisions prises en leur absence. « *Nous étions étrangers*

La **gangrène gazeuse** est le symptôme d'une infection causée par la prolifération du bacille *Clostridium perfringens* qui produit un gaz nauséabond et la mort des tissus atteints. Mortelle par extension de l'infection aux organes vitaux, la gangrène peut être traitée préventivement par nettoyage antiseptique, ou, après apparition et faute d'antibiotiques, par amputation.

La gangrène frappe un quart des blessés français d'août et septembre.

UN AUTOMNE MEURTRIER POUR LES BLESSÉS



Ces pourcentages de morts français des suites de blessures montrent parfaitement le pic d'octobre 1914. Celui-ci traduit, avec le délai des transports et le temps de développement des infections, le désastre subi par les blessés de septembre.

Source: Patrice Travers, 2011, à partir de la base de données du ministère de la Défense (www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/).



Faute d'hôpitaux de campagne, les blessés doivent être expédiés à l'arrière dans des trains rapides et prioritaires, les « trains rouges ». Mais les délais et l'absence de soins adaptés transforment les wagons en foyers de gangrène.

Minimum est vraiment le mot : la pharmacie centrale des armées de Paris, où officient cinq pharmaciens en 1914 (ils seront 22 en 1918), n'a pas produit en 1913 un centimètre de pansement ou de bande plâtrée. Le peu de matériel médical disponible, en principe suffisant pour trois mois, sera épuisé en quinze jours. Le sérum antitétanique n'entrera dans les dotations du SSA qu'à partir du 9 septembre, sous la pression des hôpitaux de l'intérieur auprès du ministère de la Guerre, trop tard pour soigner les malheureux déjà atteints. Et la pénurie de vaccins (ils n'arriveront sur le front que début 1915) alourdira le tribut payé aux maladies (170 000 morts sur toute la durée du conflit), en particulier la typhoïde.

Côté hôpitaux, la France offre 250 000 lits, soit deux fois moins que nécessaire pour absorber les 490 000 blessés recensés fin décembre. Les effectifs sont aussi maigres que les fournitures. Pour 3,58 millions de soldats mobilisés en août 1914, on recense 1 495 médecins militaires et 8 995 médecins civils (soit un praticien pour 340 hommes ; le taux sera de 1:51 pour l'armée américaine de 1917). Encore les seconds n'ont-ils pas, pour la plupart, effectué leur période de réserve et se retrouvent mobilisés comme simples auxiliaires, avec un statut équivalent à celui d'infirmier qui ne leur permet pas d'exercer. Certains chirurgiens expérimentés seront ainsi placés sous les ordres de confrères militaires moins compétents qu'eux.

À cette impréparation matérielle s'ajoute une totale impréparation intellectuelle des militaires, médecins compris, au conflit qu'ils vont affronter. Tout à leur rêve de conquête rapide, persuadés qu'ils seront à Berlin en quelques semaines et que leurs soldats seront rentrés avant la fin des moissons, les généraux français ont sous-estimé le pouvoir destructeur de l'artillerie de l'époque. Malgré des signes avant-coureurs que personne, selon une vieille et funeste habitude française, n'a cru bon de prendre en compte. « L'apparition massive des obus de gros calibre entre les deux guerres des Balkans de 1912 et 1913 change complètement la donne, explique

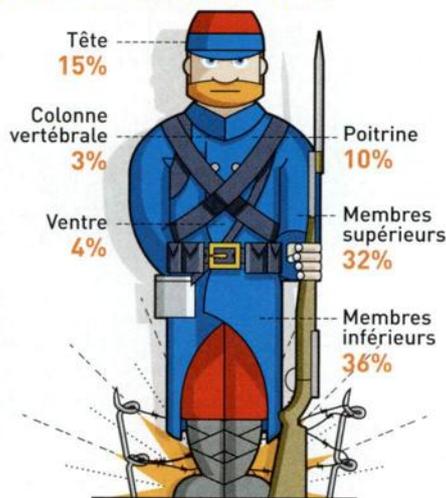
Jean-Jacques Ferrandis. Mais le haut commandement, qui en est informé par Edmond Delorme, le médecin inspecteur général du service de santé, reste sourd. Joffre est persuadé que son offensive écrasera les Allemands et comme personne n'ose discuter les ordres du général en chef... »

L'artillerie lourde ignorée

Le futur vainqueur de la bataille de la Marne prévoit que 85 % des blessures infligées aux combattants seront provoquées par les balles de fusil ou de mitrailleuse de 8 mm recouvertes de lait. Très pénétrantes, elles font cependant des plaies propres, dont on peut prévenir l'infection avec de la teinture d'iode le temps de pratiquer les soins nécessaires, dans des hôpitaux situés à l'arrière. Cela lui est confirmé par deux éminents chirurgiens du Val-de-Grâce, les docteurs Ferraton et Toubert. L'artillerie lourde ne faisant pas partie des plans, personne ne se soucie de l'extrême dangerosité des éclats d'obus et de grenades censés n'occasionner que 10 % des blessures. Ils en provoqueront 75 % contre seulement 23 % pour les balles de 8 mm (gaz et armes blanches composant les 2 % restant). Or, les conséquences de cette erreur d'appréciation sont graves. Alors que les balles ne font souvent que traverser le corps, éclats d'obus et balles de shrapnels broient les os, déchirent les tissus et les organes, amputent, défigurent, mutilent... Et emportent avec

BRAS ET JAMBES EN PREMIÈRE LIGNE

Ce bilan établi à la fin de la guerre montre que les deux tiers des blessures de ceux qui ont survécu se concentrent sur les membres. Le peu de blessures au ventre et à la colonne s'explique par le très faible taux de survie en cas d'atteinte grave dans ces régions. Source : rapport du médecin inspecteur J. Toubert, 1918.



Pétain n'aimait pas les gladiateurs

Par Jean-Dominique Merchet

Avant 1914, le concept d'unités spéciales n'a pas droit de cité dans l'armée française. Au cours de la guerre, des corps francs se créent spontanément au sein des régiments. Pourtant, l'état-major se méfie encore de ces troupes d'élite.

En août 1914, aucune armée européenne ne possède des forces spéciales. Était-il alors possible de mener des opérations de style et d'ampleur très variés sans cet outil aujourd'hui indispensable ? « À la veille de la Grande Guerre, non seulement l'armée française ne reconnaît pas l'intérêt d'organiser des contingents particuliers pour des missions dangereuses, mais encore elle se méfie des expériences antérieures, comme les francs-tireurs de 1870-1871 », remarque le lieutenant-colonel Rémy Porte*.

Cette hostilité de principe trouve son origine dans la méfiance traditionnelle des chefs militaires pour des troupes peu conventionnelles, difficiles à commander et dont on n'a pas appris à l'École de guerre ce que l'on pourrait exactement en faire. D'autant qu'une « mystique de l'armée républicaine » s'est imposée en France

à partir des années 1880. On lit ainsi dans le *Dictionnaire militaire* de 1910, que « l'armée forme un tout véritablement homogène, qui devra satisfaire, avec ses propres forces, à toutes les missions qui pourront lui incomber ». « Homogène », le mot est lâché. Par idéologie, la République n'aime guère les troupes d'élite, formées de volontaires. L'âge démocratique préfère les armées de masse, celles de la conscription et des gros bataillons. Et des grandes hécatombes ! Il y a, dans les forces spéciales, quelque chose d'aristocratique qui ne sied guère à la Troisième République. Les Britanniques, et ce n'est pas un hasard, s'y reconnaîtront plus volontiers.

Les réalités de la guerre vont remettre en cause, au moins partiellement, ces certitudes républicaines. Il y eut beaucoup de tâtonnements, d'ébauches, d'expérimentations sur le terrain... et autant de résistance dans les états-majors. Le colonel Michel Goya** montre qu'une fois le front stabilisé et les armées s'enterrant dans les tranchées, « on découvre une petite guerre parallèle aux grandes opérations, faite de patrouilles, raids, coups de main et harcèlements divers ».

Le spécialiste de cette « petite guerre », où il est d'abord question d'aller faire des prisonniers, fut le capitaine Jean Callies. Ce saint-cyrien rejoint le front en janvier 1915 comme lieutenant, à la tête d'une section d'infanterie du 113^e RI. Remarqué pour son audace, il est chargé d'organiser le corps franc du régiment. À la fin de la guerre, il n'a que 22 ans ! Son bilan est éloquent : une centaine de prisonniers et autant de pertes ennemies pour un seul tué et une dizaine de blessés dans sa troupe.

Dès la fin de 1915, des unités spéciales, composées la plupart du temps de volontaires, vont donc apparaître plus ou moins spontanément dans les régiments : corps franc, groupe franc, section franche, équipe spéciale, détachement de reconnaissance, grenadiers d'élite, etc. Ces hommes

reçoivent un entraînement spécial et bénéficient d'avantages comme l'exemption des gardes et des corvées, des permissions supplémentaires, voire des primes. Mais en échange de cela, il faut aller chercher des Allemands vivants dans leurs tranchées...

Au sein de l'armée française, ces corps francs atteignent la maturité en 1917. Tout cela s'est fait dans un désordre apparent, à partir d'initiatives locales. Le Grand Quartier général (GQG) finit par s'en préoccuper et publie, le 28 février 1917, une note sur ces formes de combat dites de « va-et-vient ». Personne n'en conteste l'utilité, mais un débat s'engage sur la nécessité de spécialiser des troupes dans les missions d'assaut. C'est le choix des Allemands, avec leurs *Stosstruppen* et *Sturmtruppen*. Beaucoup, dans les corps francs français, souhaitent la création de telles

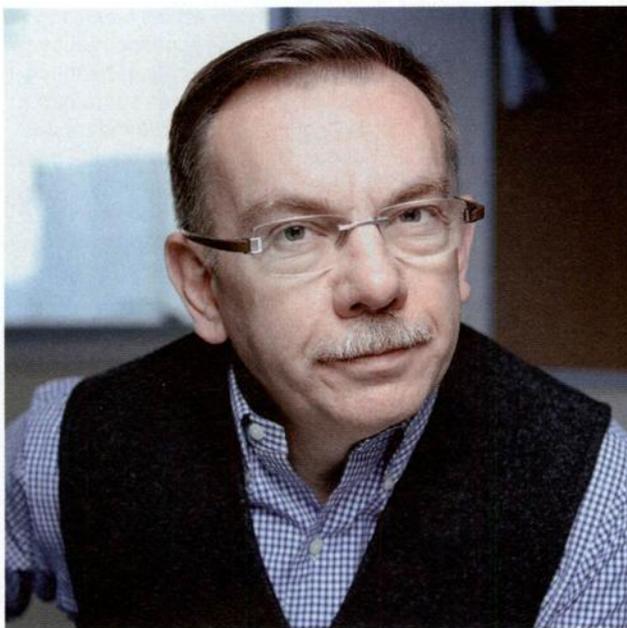
unités. Chargé d'étudier la question par Philippe Pétain, général en chef depuis mai 1917, le général Debeney rend une « conclusion très défavorable aux détachements spéciaux. Ceux-ci permettent, selon lui, d'obtenir des résultats immédiats mais limités. En revanche, dès que les opérations deviennent plus importantes, les troupes ordinaires ont tendance à s'en remettre complètement au groupe franc, ce qui aboutit peu à peu au fractionnement entre deux armées. »**

Philippe Pétain est un vieux fantassin, attaché à son arme. Ces corps francs, il les voit comme des unités de « gladiateurs ». La méfiance est là. Mais son raisonnement ne se fonde pas seulement sur un *a priori* défavorable : le futur maréchal considère que la France et son armée sont encore assez fortes, en cette année 1917, pour se dispenser de créer de telles unités. Pour lui, le développement de *Stosstruppen* chez l'ennemi constitue « un indice du fléchissement de la confiance du haut commandement allemand dans son infanterie ». Une marque de faiblesse, donc. Cette conception « élitiste » entraîne la formation de deux armées, « une riche et une pauvre ».

Or, dans l'infanterie française, convalescente au lendemain de l'échec de l'offensive Nivelle et des mutineries, l'armée « pauvre » serait très fragile. Trop fragile. Pas question, donc, d'en retirer les meilleurs éléments. Ne pas former des troupes d'élite fut un choix. Un choix de riche. Pétain estimait, à raison, qu'il avait les moyens humains et matériels de s'en passer. En ce début du XXI^e siècle, cette idée peut paraître surprenante. Mais il convient de la juger à ses résultats : cette armée « moyenne » vint à bout des unités de « gladiateurs » de l'ennemi. ■

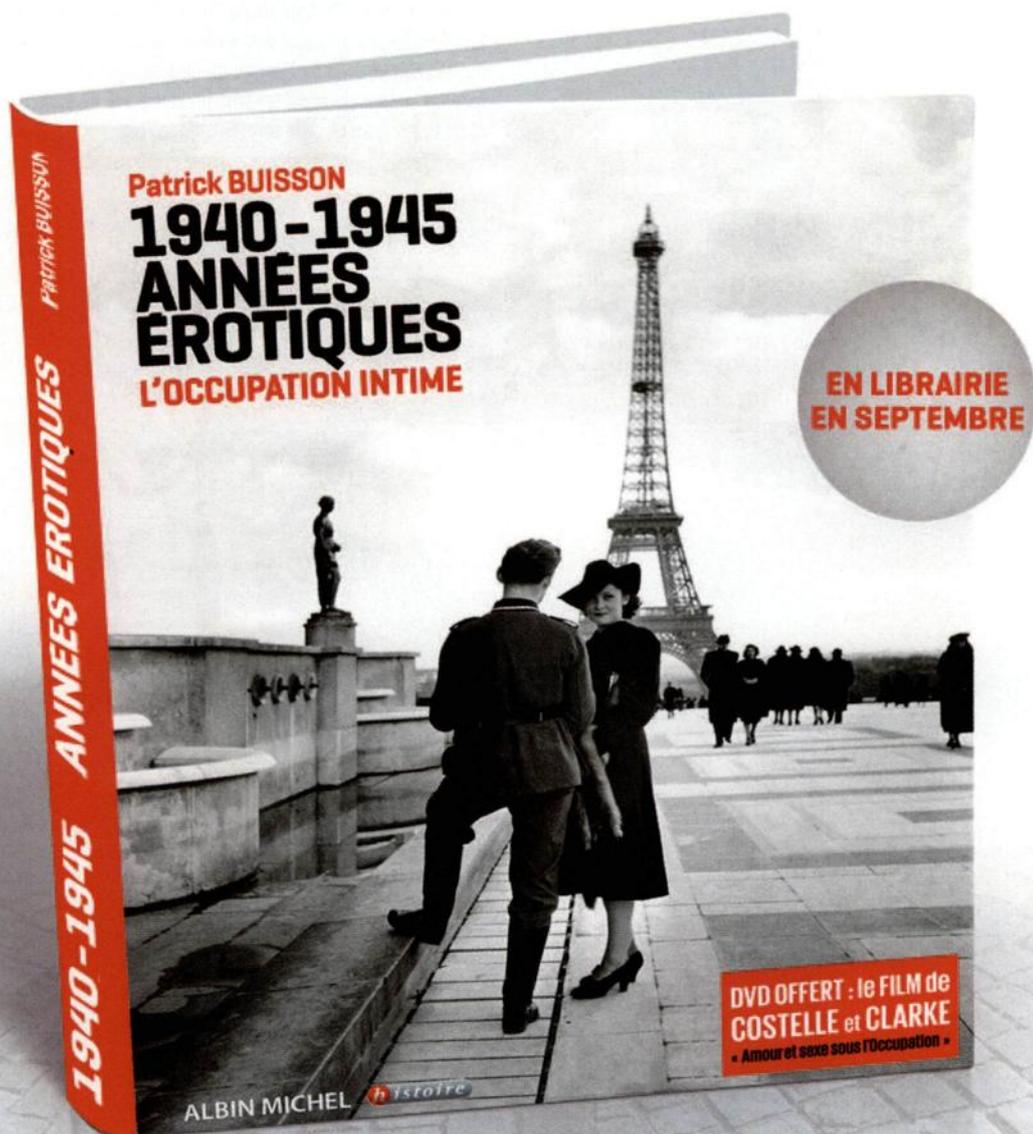
* *Dictionnaire de la Grande Guerre*, sous la direction de François Cochet et Rémy Porte, coll. Bouquins, Robert Laffont, 2008.

** *La Chair et l'acier*, Tallandier, 2004.



« Il y a, dans les forces spéciales, quelque chose d'aristocratique qui ne sied guère à la III^e République. »

L'ALBUM QUI RÉVÈLE LA FACE CACHÉE DE L'OCCUPATION



Retrouvez " **Amour et sexe sous l'Occupation** ", le film offert avec cet album

Sur **histoire** en novembre

Réalisé par les producteurs d'Apocalypse, Isabelle Clarke et Daniel Costelle. Raconté par Anouschka Delon.

www.histoire.fr

HISTOIRE NOTAMMENT DISPONIBLE SUR



Canal n°68



Canal n°134



Canal n°158

■ Les armes des samourais

Le *bu-jutsu* (de *bu*, martial, et *jutsu*, technique) regroupe l'ensemble des techniques de combat maîtrisées par les *bushi*. Ces derniers se déplacent à cheval et se livrent parfois à des duels d'archers depuis leurs montures, mais la faible endurance des chevaux japonais empêche l'apparition d'une cavalerie de choc telle qu'on la connaît en Europe. Leurs principales armes sont, outre l'arc, les différentes sortes de sabres recourbés, toujours parfaitement aiguisés, la lance et la *naginata*, sorte de longue hallebarde permettant de porter des coups dans un cercle de quelque deux mètres de rayon (voir dessin ci-contre). Les *bushi* maîtrisent également plusieurs techniques de combat à mains nues, pensées comme supplétives en cas de bris de l'arme, ou lorsqu'il s'agit de capturer l'adversaire vivant. Ces techniques de combat ne sont alors enseignées que dans un but purement militaire. Ce n'est qu'à partir du *xvii^e* siècle, sous l'influence du bouddhisme zen et lors d'une longue période de paix, qu'elles prendront aussi la dimension d'école de maîtrise de soi, de discipline du corps et de l'esprit, qu'on leur connaît aujourd'hui.

Pour en savoir +

À lire • *Le Dit des Heiké*, traduit par René Sieffert, Presses orientalistes de France, 1993.
 • *Le Cycle épique des Taira et des Minamoto*, traduit par René Sieffert, Presses orientalistes de France, 1976.
 • *Warriors of Medieval Japan*, Stephen Turnbull, Angus McBride (ill.), Osprey, 2005.
 • *Samurai, Warfare and the State in Medieval Japan*, Karl F. Friday, Routledge, 2004.
À voir, à jouer • La guerre de Genpei est très connue au Japon. Ses épisodes ont été maintes fois adaptés au cinéma (depuis *Hoichi sans oreilles* de Masaki Kobayashi, prix du jury à Cannes en 1965, jusqu'à *Sukizaki western django* de Takashi Mike, en 2007, avec Quentin Tarantino), au théâtre, en chanson, dans les mangas et même les jeux vidéo (*Genji: dawn of samurai*, Game Republic, 2005).

Un moine guerrier armé de son *tachi* (1) et de sa *naginata* (2) portant un foulard blanc (4) autour de sa tête rasée et un collier de prière (5) mais pas ses *geta* (3), sandales de bois taillées dans un seul bloc. Les moines guerriers de la ville sacrée de Nara combattirent aux côtés des Minamoto durant toute la guerre de Genpei.



Poétique, assurément ! Reste maintenant à savoir quelle réalité ces textes recouvrent. « *Le problème de ces sources littéraires est qu'il s'agit d'œuvres épiques à visées morales et religieuses, qui veulent illustrer l'idée bouddhiste que toute puissance humaine n'est qu'éphémère*, observe Karl F. Friday. *De plus, alors que les historiens se sont appuyés pendant des siècles sur ces textes, les études les plus récentes montrent qu'ils ont souvent été rédigés longtemps après les événements.* » L'édition la plus connue du *Heiki monogatari* date ainsi de 1371... soit près de deux siècles après la guerre de Genpei. Les historiens peuvent-ils avoir confiance ? Le problème est qu'il n'existe guère d'autres sources. Alors qu'en retenir ? Que peut-on savoir, par exemple, des effectifs engagés, qui varient, selon les chroniques, de 5 000 à 50 000, voire 100 000 hommes pour une même bataille ? « *L'important n'est pas dans les chiffres, manifestement exagérés, mais dans les raisons pour lesquelles les chroniqueurs ont exagéré : jamais, dans l'histoire du Japon, on n'avait vu de guerre s'étendant ainsi à tout le territoire, ni de batailles d'une telle ampleur, et c'est ce qui a frappé les contemporains* », remarque Karl F. Friday.

La **poliorcétique** est l'art d'assiéger (et de prendre) les villes

Le nom de **bakufu** (« gouvernement sous la tente ») fait allusion au fait que les samouraïs qui gouvernent le Japon après la guerre de Genpei sont perpétuellement sur le pied de guerre, toujours prêts à aller mater une révolte dans une région reculée du pays.

■ Trois grands samouraïs

Né en 1118, **Taira-no-Kiyomori** est d'abord gouverneur de la province d'Aki, puis chef du clan Taira en 1153. Il se rapproche de la cour impériale et est nommé Premier ministre en 1167. L'année suivante, malade, il se retire dans un monastère d'où il continue cependant à diriger son clan. Son ultime succès politique est de faire nommer son petit-fils empereur le 22 mars 1180. Il meurt en 1181 sans avoir le temps de voir l'effondrement du pouvoir des Taira dont il a été un des principaux bâtisseurs. Durant la guerre de Genpei, son clan souffrira de n'avoir aucun dirigeant de son envergure. Son fils, Tomomori, chef de la flotte Taira, se suicide à la bataille de Dan-no-ura.

Minamoto-no-Yoritomo naît en 1147. À la suite de la défaite de son père dans un affrontement contre les Taira, il est exilé sur la presqu'île d'Izu. Il en part en 1180 quand éclate la guerre de Genpei pour fédérer le clan Minamoto, toujours menacé de luttes internes, et le lancer dans une guerre totale contre les Taira. Militaire de moyenne envergure, il brille en revanche par sa détermination, sa ruse et son sens politique. Après être sorti victorieux de la guerre de Genpei, il élimine ses demi-frères Yoshitsune et Noriyori avec qui il a combattu et se fait proclamer shogun en 1192. Il meurt d'une chute de cheval en 1199.

Le demi-frère de Yoritomo, **Minamoto-no-Yoshitsune**, né en 1159, incarne le modèle des vertus du samouraï. Sa bravoure et sa loyauté en firent une légende de son vivant. Il est de tous les combats dans la guerre de Genpei et triomphe en particulier à la bataille de Kurikara. Son destin tragique en fait le héros le plus populaire du Moyen Âge japonais. En 1189, il est en effet assassiné – ou acculé au suicide selon une autre tradition – sur ordre de Yoritomo, jaloux de sa gloire.

Ce qui est également certain, c'est que la guerre de Genpei, premier conflit total de l'histoire japonaise, bouleverse l'art de la guerre. « *Même s'il n'y a aucun moyen de savoir quels étaient les effectifs en présence, on peut raisonnablement penser que la classe des bushi, parfaitement entraînés, ne suffisait pas à fournir les combattants de si grandes armées*, souligne Yasushi Kawai, professeur d'histoire à l'université du Tohoku. *Il a donc fallu recruter des conscrits, des gens peu formés au métier des armes, ce qui a dû contraindre les commandants à des modifications de tactique* ». Les archers à cheval, qui étaient au cœur des dispositifs de combat en usage avant la guerre de Genpei, se sont ainsi vite trouvés en nombre insuffisant. Les combattants

à pied ont alors pris un rôle croissant. Le développement des fortifications a également donné une importance nouvelle à la **poliorcétique** et aux assauts de fantassins. De même, le nombre croissant de combattants qui s'affrontaient sur les champs de bataille a dû rendre de plus en plus rares les défis rituels que se lançaient traditionnellement les samouraïs avant de s'affronter. Lors de la guerre de Genpei, les batailles sont devenues plus longues, plus confuses et plus sanglantes qu'elles ne l'avaient jamais été dans l'histoire du Japon.

Pouvoir de vie et de mort

L'autre certitude des historiens est que ce conflit a formaté la vie politique japonaise pour des siècles. Tout découle des questions que se pose en effet Yoritomo, chef des Minamoto vainqueurs. Comment rétablir l'ordre après un tel déchaînement de violence ? Comment éviter que ne se reproduisent de telles guerres civiles ? Comment fonder une nouvelle stabilité politique, alors que les belliqueux *bushi* sont parvenus à évincer les aristocrates *kuge* ? Homme de pouvoir sans scrupule, Yoritomo commence par s'assurer de la prééminence au sein de son clan. Il fait ainsi assasiner son demi-frère Yoshinaka, auréolé de sa victoire à la bataille de Kurikara. Puis il impose un style de pouvoir entièrement nouveau : le **bakufu** qui consacre la domination absolue des samouraïs en une sorte de dictature militaire.

Formellement, le centre du pouvoir est dans la capitale impériale de Kyoto où siège un gouvernement civil. En vérité, il est dans son quartier général de Kamakura sur la côte est (voir carte p. 72). Yoritomo y met en place une administration centralisée, puis attribue des fiefs à des vassaux liés à lui par un très strict code d'honneur et de loyauté jusqu'à la mort : le *bushido*. Ce qui était jusque-là les règles éthiques, encore peu formalisées, propres à la classe des guerriers, s'installe au cœur de l'État et en devient l'idéologie officielle. Les *bushi* sont désormais

Dictature militaire, le bakufu consacre la domination des samouraïs.

aux commandes et obtiennent des privilèges croissants. Le plus symbolique : le droit de porter en permanence une arme. De fait, ils ont le pouvoir de vie ou de mort sur les paysans et sur toutes les

classes inférieures de la société. L'empereur continue à régner, mais c'est à présent les samouraïs qui tiennent le pays, sans plus rien devoir à la classe des aristocrates renvoyée aux plaisirs de l'art.

En 1192, Yoritomo ressuscite enfin un vieux titre oublié depuis le début de l'époque Heian : celui de *Sei-i-taishogun* (« commandant en chef contre les barbares »), plus connu sous le diminutif de shogun. Il lui est décerné solennellement, ainsi qu'à ses descendants, par l'empereur. C'est le début du « shogunat », âge féodal du Japon, qui durera jusqu'en 1867 avec le début de l'ère Meiji et la restauration de l'autorité impériale... Ou peut-être même jusqu'en 1945 ! Car, à bien y regarder, on peut encore trouver dans le Japon de la Seconde Guerre mondiale l'influence de la guerre de Genpei. Symboliquement, tout d'abord, le drapeau du pays du Soleil-Levant tire ses couleurs de celles des deux clans qui s'y sont affrontés : le blanc des Minamoto et le rouge des Taira. Politiquement, ensuite, avec le système, directement dérivé du *bakufu* de Yoritomo, d'un empereur appuyé sur un gouvernement civil n'ayant qu'une autorité de façade, la réalité du pouvoir étant à l'armée et à sa haute hiérarchie. Militairement, enfin, puisque le *bushido* fut au cœur de la terrifiante détermination des soldats japonais lancés à partir de 1931 à la conquête de l'Asie, et plus encore de celle des kamikazes s'abattant sur la flotte américaine. ■

Pour les Minamoto, qui ont assisté impuissants à l'essor du clan rival, c'est le *casus belli*. La guerre de Genpei éclate.

« Cette guerre signe le basculement de la notion de guerre juste, analyse Karl F. Friday, professeur d'histoire à l'université de Géorgie (États-Unis) et spécialiste du Japon médiéval.

Pour les aristocrates kuge, la guerre juste ne pouvait être menée que pour défendre les intérêts de l'empire.

Pour les guerriers bushi, la guerre pouvait aussi être juste si elle était menée pour des questions d'honneur personnel ou même pour la poursuite d'intérêt privés. La montée en puissance des bushi au cours du XI^e siècle rend leur conception de la guerre de plus en plus dominante. La guerre de Genpei est ainsi la première guerre privée du Moyen Âge japonais, même si les Taira affirmaient la mener au nom de l'empereur ».

Le déroulé de ces cinq années de guerre nous est bien connu par plusieurs chroniques de la vie de la cour impériale, et surtout par deux chefs-d'œuvre de la littérature médiévale japonaise : le *Heiki monogatari*, qui relate l'histoire du clan Taira, et le *Genpei-seisui-ki*, consacré à leur lutte contre les Minamoto. De manière convergente, ces sources rapportent les victoires initiales des Taira. Celle d'Uji, près de Kyoto, se conclut par le *seppuku* de Yorimasa, commandant l'armée Minamoto assiégée dans un temple — premier exemple connu de suicide rituel d'un samouraï. Il est remplacé à la tête de son clan par un aventurier : Yoritomo. Celui-ci, qui combat au côté de son demi-frère Yoshinaka, concède à son tour plusieurs défaites, mais aucune décisive. La guerre, d'abord cantonnée aux

environs de Kyoto, s'étend sur toute la grande île de Honshu. L'insécurité régnant, les récoltes s'effondrent et la famine sévit dans les deux camps. Le conflit s'enlise...

La ruse pour l'emporter

Enfin, le 2 juin 1183 vient le vrai tournant de la guerre. Les Minamoto commandés par Yoshinaka anéantissent à Kurikara une armée Taira qui traversait un étroit défilé montagneux. Yoshinaka a, dans cet affrontement, compensé son infériorité numérique par d'innombrables ruses de guerre fort peu conformes aux pratiques traditionnelles et codifiées du combat singulier. Mais diablement efficaces ! Il fait porter à ses soldats plusieurs oriflammes aux couleurs du clan pour donner à l'adversaire l'impression d'une multitude. Puis, il a l'idée de fixer sur l'empennage des flèches des petits morceaux de végétaux séchés qui vibrent dans l'air : leur son suraigu effraye l'ennemi en lui donnant l'impression qu'une grêle de projectiles s'abat sur lui. Enfin, il fait lâcher sur les troupes adverses, du haut d'une position où il n'avait que quelques hommes, un troupeau de buffles rendus fous par des torches accrochées à leurs cornes. Parmi les Taira, c'est le carnage. La victoire de Kurikara est un immense succès pour les Minamoto. Il ne reste plus à leurs adversaires que leur flotte, celle qui sera anéantie à la bataille navale de Dan-no-ura. Commentant la chute des puissants Taira, le *Heiki monogatari* observe : « Oui, les preux ne le sont que pour un moment, comme un rêve du soir au printemps. Les forts finissent par être détruits, ils sont tels la poussière sous le vent. »

■ Cinq ans d'affrontement sur terre et sur mer

23 juin 1180 : Bataille d'Uji. Les Taira attaquent les Minamoto, retranchés dans un monastère. Le prince Mochihito, prétendant au trône impérial, est tué et le chef du clan Minamoto, Yorimasa, plus poète que soldat, se suicide. Quelques semaines plus tard, les Taira assiègent les monastères de la ville sacrée du bouddhisme, Nara, et leur cavalerie écrase les moines soldats alliés aux Minamoto. La guerre commence bien pour les Taira.

14 septembre 1180 : Bataille d'Ishibashiyama. Premier affrontement auquel participe le nouveau chef du clan Minamoto, Yoritomo. L'armée qu'il commande est défaite mais il parvient à s'échapper.

25 avril 1181 : Bataille de Sunomata. Les Minamoto tentent une attaque nocturne surprise contre l'armée Taira, qui campe au bord de la rivière Sunomata. Le raid échoue.

1182 : La famine généralisée entraîne l'interruption des combats.

Avril-mai 1183 : Siège de Hiuchiyama. Une forteresse des Minamoto dans la province d'Echizen est assiégée par les Taira. Grâce à une trahison, ils parviennent à en briser les défenses mais les Minamoto réussissent à s'enfuir.

2 juin 1183 : Bataille de Kurikara. C'est le tournant de la guerre.

Une puissante armée Taira est écrasée par les Minamoto au col de Kurikara. À la suite de cette défaite, les Taira et l'empereur quittent Kyoto durant l'été.

17 novembre 1183 : Bataille navale de Mizushima. Les Taira interceptent avec succès une flotte Minamoto au large de l'île de Mizushima qui venait attaquer leur base.

1184 : Lutte intestines au sein des Minamoto, notamment à Kyoto où l'autorité de Yoritomo est contestée. Ce dernier parvient à consolider son pouvoir et à éliminer ses derniers rivaux à la bataille d'Awazu le 21 février 1184.

18 mars 1184 : Bataille d'Ichi-no-Tani. Les Minamoto attaquent avec succès une forteresse littorale des Taira mais ces derniers parviennent à s'enfuir par la mer.

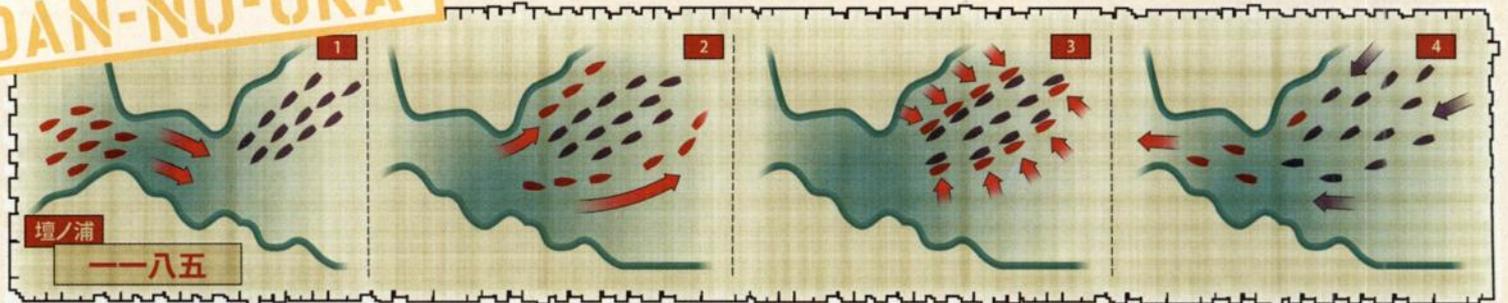
26 octobre 1184 : Bataille de Kojima. Les Minamoto investissent avec succès la petite île littorale de Kojima, base des Taira, mais ne peuvent, faute de navires, poursuivre leurs adversaires qui s'échappent par mer.

22 mars 1185 : Bataille navale de Yashima. Affaibli, le clan Taira s'est retiré sur l'îlot volcanique de Yashima, où s'est également installé l'empereur.

À l'arrivée de l'armée Minamoto dont ils surestiment la force, les Taira évacuent l'île. La flotte Taira échappe pour la troisième fois aux Minamoto.

25 avril 1185 : Bataille navale de Dan-no-ura. La flotte Taira est anéantie par les Minamoto qui triomphent définitivement de leur adversaire. C'est la fin de la guerre de Genpei.

DAN-NO-URA



Vers 7 heures du matin le 25 avril 1185, la flotte Taira (en rouge) pénètre, poussée par la marée, par l'ouest dans le détroit de Shimonoseki pour aller au contact de la flotte Minamoto (en gris), plus nombreuse, qui arrive du nord.

Vers 9 heures, l'amiral Tomomori, qui commande la flotte Taira, divise ses forces en trois escadres qui encerclent la flotte Minamoto. Les échanges de flèches commencent, bientôt suivis d'abordages.

Vers 11 heures, les navires Taira ont abordé les navires Minamoto et les combats se poursuivent à l'arme blanche. Mais le sens de la marée est en train de s'inverser et s'apprête à refouler les assaillants Taira vers l'ouest.

À 13 heures, la bataille s'achève. Le pilote et les rameurs du navire amiral Taira ont été tués : le bâtiment est incontrôlable. La flotte Taira se disloque et ses combattants se suicident par centaines en se jetant à la mer. Les Minamoto renoncent à poursuivre leurs adversaires en déroute. Leur victoire est totale.



Bataille d'Uji, 23 juin 1180. Des moines guerriers défendent le temple sacré de Byodo-in dans lequel est retranché le prince Mochihito, candidat au trône impérial soutenu par les Minamoto. Ces derniers subissent une lourde défaite et leur chef, Yorimasa, se suicide rituellement. C'est le premier *seppuku* dans l'histoire médiévale japonaise.

les Minamoto et les Taira. Les deux adversaires avaient en commun d'appartenir à la classe prestigieuse des guerriers, ou *bushi*, qui se transmettaient l'art de la guerre de père en fils. Les fameux samourais en étaient la fine fleur. L'autre grande classe prestigieuse de la société japonaise médiévale est celle des *kuge*. Ces aristocrates vivent à la cour royale de Heian-kyo (plus tard renommé Kyoto, ce qui signifie « capitale »). Depuis que l'empereur s'y est installé, en 794, une vie culturelle brillante et raffinée s'y est développée. Cette période est connue sous le nom d'époque *Heian*, (« de la paix »). On aurait cependant tort de croire à un pays entièrement pacifié. Entre *kuge* et *bushi*, les tensions sont fortes. En théorie, les seconds sont au service des premiers qui leur délèguent la défense de la frontière nord, toujours menacée par le peuple des Aïnous perçu comme barbare, et le maintien de l'ordre dans leurs possessions de province où ils ne se rendent

qu'occasionnellement. L'étymologie du mot samourai (dérivé de *sabu-rau*: se tenir à côté, garder, servir) témoigne de cette sujétion des guerriers aux aristocrates qui assurent la réalité du pouvoir puisque l'empereur n'a alors qu'un rôle symbolique. Mais à partir du XII^e siècle, les *bushi* revendiquent l'accès à ce pouvoir politique qui n'appartient qu'aux *kuge*. Ils s'en emparent parfois, par la force ou en se faisant nommer gouverneur de province par l'empereur. L'unité du pays est menacée. La plus puissante famille *kuge*, celle des Fujiwara, s'efforce d'y répondre en s'appuyant tout à tour sur l'un des deux principaux clans de *bushi*: les Minamoto et les Taira. Ces manœuvres portent d'abord leurs fruits en attisant la division. À deux

reprises, en 1156 et 1160, de courtes guerres civiles, semant l'insécurité dans les campagnes, opposent les deux clans rivaux. À l'issue de cette seconde guerre civile, les Taira, devenus indispensables aux Fujiwara, obtiennent pour l'un des leurs, Taira-no-Kiyomori, le poste de Premier ministre. C'est la première fois qu'un *bushi* accède à cette fonction, la plus prestigieuse de la cour. L'ambition des Taira ne s'arrête pas là. Kiyomori fait épouser sa fille par l'empereur et place méticuleusement les siens à tous les postes clés. Pour la première fois, les samourais prennent le pouvoir. En 1180, Kiyomori réalise un autre coup de maître: il contraint l'empereur à abdiquer et place son petit-fils, âgé de 5 ans, sur le trône.

Une lutte s'engage pour le pouvoir entre la classe des guerriers et la noblesse de cour.

Japon féodal

Le héros des Minamoto, Yoshitsune (à droite) est ici entouré de son garde du corps Sato Tadanobu (au centre), de son serviteur Ise-no-Saburo Yoshimuri (à gauche) et de son compagnon d'arme le moine guerrier Benkei (à l'arrière-plan), réputé pour sa force herculéenne.



Angus McBride

Guerre de Genpei, racines du

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

Entre 1180 et 1185, les clans Taira et Minamoto se disputent la domination de l'archipel nippon. La victoire des seconds dans cette guerre dite « de Genpei » bouleverse la donne politique au Japon : jusqu'en 1867, le pouvoir passe des mains impériales à celles de dictateurs militaires, les shoguns.

UNE MARÉE QUI DÉVASTE L'ÎLE DE HONSHU

En 1180, le clan guerrier des Taira, grand vainqueur à Uji, prend le dessus sur ses rivaux, les Minamoto. Ces derniers subissent deux années de revers et reculent progressivement vers le nord. La situation se retourne à Kurikara, en 1183, et c'est au tour des Taira d'être repoussés vers le sud, où, acculés à la mer, ils sont exterminés à Dan-no-ura, le 25 avril 1185. La légende veut que les crabes locaux, appelés *heike-gani*, portent encore le rictus furieux des guerriers Taira suicidés.



l'information cruciale. Les flèches se font de plus en plus précises, abattent plusieurs rameurs, puis le barreur. Le navire amiral devient incontrôlable. Il est 11 heures, la marée est en train de s'inverser, et avec elle le sort des armes. La flotte des Taira se disloque. Ce qu'il en reste entame un mouvement de repli vers l'ouest, vers la mer du Japon. La flotte des Minamoto s'apprête à se lancer à sa poursuite pour parachever la victoire, mais comprend vite que l'adversaire se sait défait. Par centaines, les samourais Taira se précipitent d'ailleurs à la mer. L'amiral Tomomori se ligote à une ancre qu'il fait envoyer par le fond. L'empereur, encore un enfant, est jeté à l'eau par sa grand-mère qui le suit peu après dans la mort.

Les Minamoto récupèrent les attributs de l'empereur

Sur le navire amiral abandonné, les guerriers Minamoto récupèrent le sceau, le miroir et une partie du trésor impérial : les attributs du pouvoir sont à eux. C'est la fin des Taira, en un gigantesque suicide collectif. Et le triomphe des Minamoto qui vont bientôt instaurer une forme de

Vingt-cinq avril 1185 à l'aube. L'amiral Taira-no-Tomomori entre par l'ouest dans le détroit de **Shimonoseki**. Maquillé, parfumé, comme tout guerrier partant au combat, il sait qu'il s'apprête à vivre une journée décisive.

Le détroit de **Shimonoseki** sépare le sud de la grande île de Honshu de l'île méridionale de Kyushu. Les riverains racontent que la mer y reste hantée par « les âmes courroucées » des samourais Taira suicidés lors de la bataille de Dan-no-ura et que celles-ci y provoquent des tempêtes.

La flotte qu'il commande a embarqué la totalité des hommes du clan militaire des Taira, en guerre contre le clan rival des Minamoto. La flotte de ce dernier arrive par l'est. Plus nombreuse, elle a cependant la faiblesse de ne pas être familière des courants qui rendent la navigation compliquée dans le détroit. Si Tomomori parvient à forcer le passage, il pourra entrer dans la mer intérieure, caboter vers le nord, rejoindre Kyoto et y installer la famille impériale embarquée à bord de son navire amiral. S'il y échoue, ce sera la fin. La fin des Taira. La fin de cette guerre civile entamée depuis cinq ans avec pour enjeu la domination de l'archipel nippon. Dès que les deux flottes s'aperçoivent, les archers massés sur les ponts échangent leurs premières

salves. Cette première phase du combat tourne à l'avantage des Taira (voir infographie p. 75). Tomomori a divisé sa flotte en trois et les navires adverses qui avancent groupés ne savent vers laquelle des escadres concentrer leurs tirs. L'amiral se sent alors assez confiant pour déclencher la seconde partie de son plan : profiter de la marée qui le pousse vers l'est

pour encercler l'adversaire, et le détruire par des combats au corps à corps après abordage. Pendant quelques heures, dans le fracas des *katana* et des *wakizashi*, ces sabres recourbés de samourais (voir encadré p. 77), Tomomori croit l'emporter. Soudain, une pluie de flèches s'abat sur son navire amiral, dépourvu pourtant à dessein de tout étendard distinctif. Il comprend alors qu'il a été trahi : un déserteur de son armée, le général Taguchi Shigeyoshi, a donné en effet aux Minamoto

Victimes d'une trahison, les Taira sont défaits. Et se jettent par centaines à la mer.

gouvernement militaire qui durera plus de six siècles et modèlera profondément la vie politique et les traditions guerrières du Japon... jusqu'à la

Seconde Guerre mondiale. Connu sous le nom de bataille de Dan-no-ura (d'après la plage au large de laquelle elle eut lieu), cet affrontement naval conclut les cinq années de la guerre dite « de Genpei » (1180-1185). Elle doit son nom à la contraction de Gen et Hei, selon la prononciation chinoise des caractères désignant respectivement

de l'évêque dans l'espoir de prendre l'ennemi à revers et d'empêcher l'évacuation, déjà commencée, des trésors de Rio.

Mais le Français doit vite renoncer. Il lui faut porter secours à Gouyon, qui souffre sur la colline du couvent des bénédictins. C'est que les Français ont été « trahis » par l'intervention d'un certain Dubocage, ancien corsaire normand passé au service du roi du Portugal. Profitant des combats, Dubocage s'est infiltré parmi des Français faits prisonniers pour tenter de découvrir les plans de l'attaque. C'est sur les instructions de cet espion que les Portugais ont tenté une sortie sur la colline des bénédictins. Grâce aux renforts, Gouyon transforme la contre-offensive en revers cuisant, et les 1 500 soldats adverses sont tous massacrés.

Marchandages serrés

Fort de ces premiers succès, Duguay-Trouin adresse alors une lettre au gouverneur de la place afin d'exiger sa reddition. C'est une fin de non-recevoir : Morais réfute tous les arguments présentés et assure que l'expédition de Du Clerc a été réprimée dans les règles de la guerre. Duguay-Trouin décide alors de lancer l'assaut final. Une fois de plus, il s'agit de ne pas tarder et c'est sous couvert de la nuit que notre stratège passe à l'offensive. Son plan est astucieux : placer des hommes en avant-postes sur des navires abandonnés par les Portugais et couvrir leur débarquement à grand renfort d'artillerie. Ces manœuvres sont pourtant découvertes par l'ennemi lorsqu'un terrible orage éclate, les éclairs révélant les mouvements des Français. Mais, décidément, la météo est du côté de l'agresseur : Duguay-Trouin fait tonner ses canons, dont le vacarme, ajouté à celui du tonnerre, fait croire aux habitants de Rio qu'ils subissent un bombardement épouvantable. Affolée, la population s'enfuit, abandonnant tout derrière elle. Le gouverneur, pourtant, n'a pas perdu la tête. Le trésor de Rio a été déplacé en lieu sûr. Et depuis les premiers succès des marins français, Morais attend impatiemment le renfort d'Albuquerque, qui a levé 3 000 hommes dans les autres colonies brésiliennes et des milliers d'indigènes aguerris. Les hommes de Duguay-Trouin progressent prudemment lorsqu'un homme de Du Clerc, évadé à la faveur de la panique, s'avance au-devant d'eux pour les avertir que



la ville est à leur merci. Rio est livré au pillage : les prisonniers libérés font main basse sur tout ce que les habitants n'ont pas emporté. Et bientôt, les hommes du bord les imitent, si bien que leur chef est obligé de « faire casser des têtes » pour ramener un peu de discipline. La ville conquise, le Français propose au gouverneur de la lui revendre. Morais répond par une nouvelle contre-attaque, réprimée sans pitié. Le notable portugais propose alors toute la fortune qu'il assure détenir : 600 000 cruzeiros. Les marchandages, menés côté portugais par un jésuite habile, vont bon train. Duguay-Trouin réunit un conseil, où chacun juge plus prudent de trouver un accord, l'armée d'Albuquerque approchant chaque jour un peu plus. Le traité est finalement signé *in extremis*, à la veille de l'arrivée des renforts. Et c'est finalement avec la somme proposée, augmentée de 10 000 cruzeiros de la cassette personnelle du gouverneur, de 500 caisses de sucre et de bœufs pour alimenter les troupes, que la flotte royale reprend la mer le 13 novembre, deux mois après le début de l'offensive. Duguay-Trouin aura perdu 500 hommes dans l'aventure mais repart avec l'équivalent de 1 350 kg d'or, 1,6 million de livres

de marchandises, deux vaisseaux de guerre portugais et 60 navires marchands de capture. Sans oublier les 360 compagnons de Du Clerc qu'il a libérés.

La France tient sa revanche

C'est un succès sur toute la ligne : les cales sont pleines à ras bord, l'honneur de la France est vengé et le Portugal durablement affaibli. Le coup d'éclat inflige en outre à l'Angleterre, incapable de protéger son allié, un mémorable camouflet. Hélas, la météo si favorable jusqu'alors va se retourner contre les vainqueurs. Sur le chemin du retour, l'escadre se retrouve coincée dans le fameux **pot au noir**. Une tempête terrible disperse alors les unités qui, sérieusement endommagées, regagnent Brest vaillante que vaillante. Manquent tout de même le *Magnanime* et le *Fidèle*, qui, lourdement chargés de butin, ont sombré. En tout, 1 128 hommes ont disparu au large des Açores. La Bretagne est en deuil. Mais les commanditaires se consolent vite : en dépit des lourdes pertes induites par ces fortunes de mer, la leur n'est plus un souci. L'expédition leur a permis de pratiquement doubler leur mise de départ! ■

Informée par trahison des plans d'assaut français, la garnison du Palais de l'évêque est bien près de réussir sa sortie quand Duguay, prévenu à temps, envoie des renforts qui culbutent les Portugais. Ainsi échoue le seul effort sérieux de défendre la ville.

Le vaisseau de **74 canons**, dont 28 de gros calibre dans la batterie basse, s'est imposé comme le standard du vaisseau de ligne à partir de la fin du XVII^e siècle, et ce jusqu'à Napoléon. Il offrait en effet le meilleur compromis entre taille, puissance de feu et équipement.

La zone de convergence intertropicale, connue sous le nom de **pot au noir** et redoutée des navigateurs, désigne la région autour de l'équateur où se rencontrent les alizés des deux hémisphères et où se forment de violents orages.

Pour en savoir +

- *Histoire ignorée de la marine française*, Etienne Taillemite, coll. Tempus, Perrin, 2003.
- *Corsaire du Roi : René Duguay-Trouin*, Nicolas Siméon, Éd. de Conti, 2007.
- *Mémoires de Duguay-Trouin*, L'Ancre de Marine, 2000.
- *Journal d'un corsaire – Expédition de M. Duguay-Trouin, commandant l'escadre du Roy Louis XIV. Campagne de Rio-Janeiro 3 juin 1711-6 février 1712*, Michel Escorbac, Editoo.com, 2002.
- *La Vie houleuse du Duguay-Trouin*, Yves Boyer-Vidal, Marines Editions, 2010.
- *Duguay-Trouin, corsaire et chef d'escadre*, Yves-Marie Rudel, Perrin, 1973.
- *Chronique maritime de la France d'Ancien Régime*, Michel Vergé-Franceschi, Sedes, 1998.



CARTE: CYRILL COURGEAU

Après avoir franchi l'entrée de la baie sans dommages le 12 septembre, Duguay débarque le 13 sur l'île des Cobras (île des Serpents, improprement traduite en « ilha das Cabras », ou île des Chèvres, par les Français), face à Rio. Le 14, un premier débarquement suivi d'une attaque sur les trois principaux forts de la ville ne suffit pas à pénétrer les défenses. Mais l'assaut final sera inutile : affaiblis par des sorties malencontreuses, les défenseurs prennent la fuite et les Français entrent sans combats dans la place le 21 septembre.

qu'ils les faisaient mourir de faim et de misère dans des cachots, et même que M. Du Clerc avait été assassiné, quoiqu'il se fût rendu à composition. Toutes ces circonstances, jointes à l'espoir d'un butin immense, et surtout à l'honneur qu'on pouvait acquérir dans une entreprise si difficile, firent naître dans mon cœur le désir d'aller porter la gloire des armes du Roi dans ces climats éloignés et d'y punir l'inhumanité des Portugais par la destruction de cette florissante colonie. »

Malgré des réticences initiales à la cour, un accord est habilement négocié avec le secrétaire à la Marine, Pontchartrain. Le roi fournira des bâtiments et des hommes en échange d'un cinquième du butin. Parmi les commanditaires alléchés, le principal investisseur est le comte de Toulouse, fils bâtard du roi, qui se joint aux habituels partenaires de Duguay-Trouin à Saint-Malo et à d'autres armateurs fortunés.

Si le roi met à la disposition de l'expédition 15 bâtiments et près de 2000 hommes, c'est en réalité Duguay-Trouin qui impose ses choix : les commandants des 17 bâtiments qui composent sa flotte sont des

hommes de confiance. Pendant des mois, avec son frère Luc, il affrète à Brest, Rochefort, La Rochelle et Dunkerque — ports éloignés afin de ne pas alerter les espions anglais — les navires appelés à participer à cette campagne. Une intense course contre la montre est alors engagée qui explique l'extrême diligence, l'impatience presque, avec laquelle est menée cette intervention.

Impressionnante armada

À la barre du *Lys*, son vaisseau amiral de 74 canons, Duguay-Trouin met les voiles début juin 1711, battant tout au long du mois le rappel de ses troupes, la jonction s'opérant au large du Cap-Vert. Chemin faisant, il fait en outre main basse sur un petit navire anglais capturé à la sortie de Lisbonne, qui est intégré à la flotte. C'est une impressionnante armada puisque Duguay-Trouin est à la tête de sept vaisseaux, cinq frégates, trois galiotes et deux traversiers, avec à leur bord près de 5600 hommes, dont 2000 soldats d'infanterie, et près de 740 canons !

Il faut faire vite, pour échapper

à la méfiance des Portugais et des Anglais et, le 27 août, l'ensemble de la flotte mouille au large de la baie brésilienne de Tous les Saints. Le 11 septembre, enfin, les agresseurs français approchent de la baie de Rio. Déterminé

à prendre la garnison locale par surprise, Duguay-Trouin décide d'agir sans délai. Il charge son vieux complice, le chevalier de Courserac, qui connaît les parages, de prendre la tête de la flotte à la barre du *Magnanime*, suivi des 16 autres bâtiments « suivant le rang et la force de leurs vaisseaux ». Le *Lys* de Duguay-Trouin s'avance en quatrième, « dans la position la plus convenable pour observer ce qui se passait à la tête et à la queue. Nous forçâmes donc de cette manière l'entrée de ce port, qui était défendue par une quantité prodigieuse d'artillerie, et par les quatre vaisseaux et trois frégates de guerre envoyés par le roi du Portugal pour la défense de la place. »

Le Malouin l'ignore mais son plan est déjà éventé. Le Portugal a renforcé considérablement les défenses de sa colonie après l'expédition de Du Clerc.

Et les Anglais, finalement prévenus des objectifs de l'entreprise, ont également dépêché des renforts, tandis que le gouverneur Dom Francisco de Castro Morais a confié sa flotte à Dom Gaspard de Costa et son armée à Dom Antoine d'Albuquerque. Dans le camp retranché qu'est Rio, arc-bouté derrière les forts qui coiffent chaque colline de la ville, ce sont près de 13000 hommes qui attendent les Français.

Mais Duguay-Trouin bénéficie ce 12 septembre d'un allié de circonstance, la brume. La flotte cingle donc à travers la passe avec un pavillon maquillé et surgit soudain, au travers d'une purée de pois, sans pouvoir être sérieusement endommagée par l'artillerie installée de part et d'autre du goulet, qui pilonne l'escadre française à l'aveugle.

Voilà donc la flotte de Duguay-Trouin parvenue au grand complet devant Rio. La ville est couverte par cinq forts, dont les plus importants sont installés dans le couvent des jésuites, celui des bénédictins et le Palais de l'évêque. Le capitaine malouin sait que ses hommes ont besoin d'un peu de répit avant de se lancer à l'assaut

de cette forteresse.

Il décide donc de s'emparer de l'île des Chèvres, face à la ville, qui constituerait une formidable rampe de lancement.

Le matin du 13 septembre, c'est le capitaine de frégate Gouyon, commandant le *Brillant*, qui débarque sur

l'île avec un demi-millier d'hommes. La garnison de l'îlot ne tarde guère à rendre les armes, non sans avoir détruit deux navires chargés de marchandises. Les défenseurs de Rio semblent déjà se livrer à une sorte de tactique de la terre brûlée, sans doute dans l'attente de renforts ou pour laisser le temps d'évacuer les richesses de la ville. Sur l'île des Chèvres, Duguay-Trouin a la désagréable surprise de ne pas trouver de point d'eau. Il faut agir vite.

Dès le matin du 14 septembre, les Français débarquent sur le sol de Rio : près de 3500 hommes, dont 2200 fantassins, se lancent à l'assaut des collines, en trois brigades commandées par Courserac, Gouyon et Beauve. À chacun son fort... Duguay-Trouin, lui, est resté en retrait avec une garde rapprochée et attaque l'ascension de la colline du Palais

■ Une succession qui secoua les monarchies d'Europe

La guerre de Succession d'Espagne éclate le 13 mai 1702 lorsqu'une coalition européenne (Angleterre, Provinces-Unies, Prusse, Autriche, puis Danemark, Portugal, Savoie...) attaque la France et l'Espagne. En 1700, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, a succédé au roi d'Espagne Charles II. Et cette Grande Alliance, menée par l'Angleterre, redoute notamment l'ouverture de l'empire colonial espagnol au commerce français. Après une série de revers français, Philippe V cède la place à l'archiduc Charles, héritier d'Autriche. Mais le double coup d'arrêt de Malplaquet (Flandres, 1709) et Villaviciosa (Espagne, 1710) redonne le trône à Philippe V. En 1711, Charles devient empereur d'Allemagne : le spectre de la reconstitution de l'empire de Charles Quint resurgit. Effrayée, l'Angleterre veut négocier alors que le coup d'éclat de Rio offre à la France un répit bienvenu et des ressources essentielles. La paix est conclue par le traité d'Utrecht en 1713, contre la reconnaissance définitive de la suprématie navale britannique.

nce... et pour le butin !

Par François Thomazeau

Le 21 septembre 1711, il y a trois cents ans, Duguay-Trouin s'empare du port brésilien par un coup de main d'anthologie. Sous prétexte de venger l'honneur d'une expédition française qui a tourné au fiasco, le corsaire malouin saisit une belle occasion de renflouer les caisses du Roi-Soleil. Et les siennes en passant.

En ce début de XVIII^e siècle, les guerres incessantes ont fait de la mer, pour l'essentiel, un espace de non-droit. Pour déclencher un conflit maritime ou autoriser une flotte à s'armer « en course », trois conditions sont nécessaires : un prétexte — honneur

bafoué, représailles, revendication territoriale —, l'aval du roi — qui met volontiers son matériel et ses hommes au service de la « noble » cause — et surtout des soutiens financiers solides de la part d'investisseurs avant tout motivés par l'appât du gain. La bataille de Rio de Janeiro, sans doute la plus ambitieuse campagne navale menée par les marins mi-corsaires, mi-officiels de cette époque, est exemplaire.

Nous sommes en 1711, le royaume est en partie ruiné par les conflits à répétition et, neuf ans après le déclenchement de la guerre de Succession d'Espagne (voir encadré p. 70), France et Angleterre ne cessent de se chercher des noises. Or, le port brésilien de Rio, possession du Portugal allié de Londres, fait un bien bel objet de querelle. C'est là en effet que s'accumule l'or tout fraîchement découvert au nord de la ville dans les montagnes du Minas Gerais... Mais c'est là également qu'en 1710 une expédition française de 1 000 hommes et cinq vaisseaux, menée par un certain Jean-François Du Clerc, s'est achevée sur un massacre : les assaillants, capturés, ont été exécutés sommairement ou emprisonnés dans des conditions inhumaines. Les Français ont donc de bonnes raisons d'envisager des représailles. Il y a là une opportunité qui n'échappe pas au marin le plus roué et respecté de son temps : René Trouin du Gué, dit Duguay-Trouin. Né en 1673 dans une famille d'armateurs, celui qui deviendra le premier

des grands corsaires malouins s'oriente d'abord vers la prêtrise. Mais son caractère dissipé et son penchant pour les femmes l'écartent de cette voie et il s'engage comme mousse à l'âge de 16 ans, en 1689. Malgré le mal de mer, le jeune homme s'accroche : courageux, robuste, curieux et entreprenant, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie maritime. Le voilà capitaine corsaire à 18 ans, capitaine de vaisseau à 24 ans, chevalier de l'ordre de Saint-Louis à 34 ans, anobli à 36 ans... Il sera chef d'escadre à 42 ans !

Assoiffé d'honneurs et d'argent

En 1710, Duguay-Trouin a tout connu des fortunes de la mer, la gloire, la capture et les évasions. Ses nombreux faits d'arme ont convaincu Louis XIV de faire du corsaire un capitaine de la Marine royale au plus fort de l'interminable guerre de Succession d'Espagne. Le nouvel officier de la Royale traverse, à 37 ans, une passe difficile : les prises sont rares, les finances chiches, et plus de vingt années sur les mers l'ont épuisé. Victime de dysenterie, il a passé des mois à se soigner auprès des siens. Il est grand temps de redorer son blason et de renflouer les caisses. C'est le moment de démontrer que le combattant furieux sait aussi, à l'occasion, se transformer en habile homme d'affaires pour avancer son projet brésilien. Sa formule est très simple : elle consiste à faire vibrer la double corde de la revanche et de l'appât du gain. Duguay l'explique dans ses mémoires : « Les nouvelles par lesquelles on avait appris la défaite de M. Du Clerc et de ses troupes, disaient que les Portugais, insolents vainqueurs, exerçaient envers ces prisonniers toutes sortes de cruautés ;

L'ordre de Saint-Louis est créé en avril 1693 par Louis XIV pour récompenser les officiers les plus valeureux. Deux conditions : qu'ils soient catholiques et fassent état de dix ans de service.

À 37 ans, Duguay-Trouin traverse une passe difficile. Il est grand temps de redorer son blason.

Le 12 septembre 1711, René Duguay-Trouin entre dans la baie de Rio avec 17 navires, dont 7 vaisseaux de ligne. Coup de chance : la brume noie le détroit et les tirs aveugles des Portugais, prévenus de l'attaque, manquent totalement l'escadre française.

ILLUSTRATION DE CHRISTIAN JÉGOU POUR « GUERRES ET HISTOIRE »

Jégou.

COMMÉMO

Sac de Rio, pour la Fra





Le trébuchet est si efficace que sa seule mise en chantier suffit parfois à faire capituler l'ennemi.

LE BEFFROI, TOUR D'ASSAUT SUR ROUES

Blindées avant l'heure, les tours de siège héritées de l'Antiquité transportent et élèvent à hauteur de rempart jusqu'à 200 hommes, protégés des traits incendiaires par des peaux de bêtes humides. L'assaut est complété par le creusement de sapes ou l'action de béliers destinés à ébranler les murailles.

SAVOIR GARDER SES DISTANCES

Un siège n'est pas une affaire de plaisir pour les assiégeants. Outre les sorties, toujours dangereuses, il faut se tenir hors de portée des armes de jet. Richard Cœur de Lion, tué sous Châlus par un carreau d'arbalète en 1199, et Simon de Montfort, culbuté devant Toulouse par un boulet en 1218, l'ont vérifié à leurs dépens.

FABRICATION LOCALE... ET TOUS CALIBRES

Trop lourd pour suivre les armées en déplacement, le trébuchet est construit en deux semaines avec des matériaux locaux. Mais quelques jours suffisent pour la « bricole », lanceur plus modeste expédiant un boulet de 10 à 30 kg, ou l'arbalète « à tour », version médiévale du baliste antique.

Hattîn, Bouvines, Crécy, Azincourt... Tels sont les noms qui viennent à l'esprit quand on évoque la guerre au Moyen Âge. Pourtant, les batailles rangées n'ont été que des exceptions. Le quotidien du chevalier, c'est d'abord la « chevauchée », razzia du domaine ennemi, et, surtout, le siège. On en dénombre ainsi dix-huit contre deux batailles lors de la croisade des albigeois,

de 1209 à 1255. Ce rapport de 9 pour 1 se maintient au cours de la guerre de Cent Ans (plus de 400 grands sièges, de Puymirol en 1337 à Bordeaux en 1453). À l'âge d'or des fortifications, le siège se révèle une affaire longue, lente, fastidieuse, où la principale question posée est le temps. Chacun s'efforce, en négociant, d'en marchander à son avantage : un défenseur en difficulté peut ainsi échanger une capitulation plus ou moins rapide

contre sa survie. Mais s'il se sent fort, le siège s'éternise. La reprise d'Acre par les croisés (*ci-contre*) prend deux ans, d'août 1189 à juillet 1191, pendant lesquels leur camp se retrouve assiégé par l'armée de secours de Saladin ! La capacité à prendre (ou défendre) une place fait la réputation d'un capitaine médiéval. Jeanne d'Arc, libératrice d'Orléans mais prisonnière sous les murs de Compiègne, en est le meilleur symbole. ■

LE FEU, UNE ARME À DOUBLE TRANCHANT

Contre les villes médiévales de bois et torchis, le feu est une arme redoutable. Des projectiles sont donc parfois enduits de matières inflammables (huile, soufre, poix). Au risque de détruire la place convoitée.

LE TRÉBUCHET, ARTILLERIE LOURDE MÉDIÉVALE

C'est le principe de la fronde, lancée non par le bras mais par une verge de 10 m lestée de 10 t de pierre, maniée par quelques dizaines de servants. Le contrepoids, ou « huche », est articulé pour tomber verticalement, solution plus énergétique que le mouvement en arc de cercle d'un contrepoids fixe.

DESTRUCTION ET DISSUASION MASSIVES

Un trébuchet moyen bien manié projette jusqu'à deux fois par heure un boulet de pierre de 100 kg à 200 m. Assez pour démolir, à l'abri des ripostes, les murs les plus épais. L'engin est si efficace que sa seule mise en chantier suffit parfois à faire capituler l'ennemi.

Siège : le grand art du casse-muraille

Par Pierre Grumberg

GUERRE BIOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE

Les boulets sont parfois remplacés par des charognes, destinées à empoisonner les puits et répandre les maladies. Ou même par des cadavres humains, voire des prisonniers vivants : de quoi faire réfléchir les défenseurs.

[SPÉCIAL 11 SEPTEMBRE]



DOSSIER ÉVÉNEMENT

LE 11 SEPTEMBRE ET LA RUMEUR

LA THÉORIE DU COMLOT
À L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE

AU CŒUR DE LA VIE

Natif de Cirta (actuelle Constantine), le roi **Massinissa** (« leur Seigneur », 238-148) unifie le premier les différents peuples de Numidie. À la mort de son père, en 204, il est chassé par le coup d'État de **Syphax**, roi des Masaesytes (basé à Siga, près d'Oran). Massinissa rallie le général romain Laelius qu'il aide à battre Syphax, avant d'annexer son royaume.

Le **talent** est une unité de mesure monétaire d'origine grecque utilisée pour représenter les très grandes quantités. Le talent d'argent équivaut à 27 kg d'argent, soit 6 000 drachmes ou 6 000 deniers romains.

L'armée d'Hannibal est une mosaïque de peuples : citoyens libo-phéniciens se battant en phalanges, alliés italiens équipés à la romaine, mercenaires celtibères formant des groupes de chocs (à gauche) et alliés ibères (au milieu, à droite), utilisés comme troupes légères et armés de javelines de fer et de leur *falcata*, épée courte alors populaire dans toute l'armée punique.

ligne, laisser un libre passage aux fuyards et ainsi étendre ses ailes pour envelopper totalement les Romains sur leurs ailes. »

Le résultat de ce guet-apens, Tite-Live en donne une idée : « *Il y avait un tel encombrement de cadavres et d'armes sur la place qu'avaient naguère occupée les [mercenaires ligures et ibères] que les Romains avaient, pour ainsi dire, plus de peine à s'y frayer un passage qu'ils n'en auraient eu pour passer à travers les rangs serrés de l'ennemi.* »

Scipion, qui voit ses troupes perdre leur cohésion et s'enliser, rappelle ses *hastati* et fait donner ses fantassins lourds, *princeps* et *triarii*. Ils enveloppent peu à peu la ligne carthaginoise. Hannibal réagit et appelle ses Bruttians à la rescousse. Trop tard : le piège se referme sur son armée. Scipion a été à bonne école : c'est cette même tactique de l'enveloppement qu'Hannibal avait utilisée contre les Romains à Cannes...

Acte III : Massinissa donne le coup de grâce

« *Hannibal ne m'échappera pas. J'ai dispersé sa cavalerie, j'ai tué son allié Massathès, le prince des Masaesytes : je peux maintenant m'occuper de lui, débarrasser à jamais mon pays de la menace punique et reprendre ma place à la tête du royaume.* »

D'un coup de talon, le général numide excite son

cheval libyen, qu'il dirige, comme le font tous ses compatriotes, par de simples pressions des pieds. Avec 2 000 cavaliers, restés autour de lui pendant la bataille, il tombe à bride abattue sur les arrières de l'armée carthaginoise, déjà presque encerclée. Hannibal est

là, au milieu de ses troupes, soutenant l'une après l'autre ses ailes submergées. C'est, dit Appien, vers lui que se dirige alors Massinissa. Sa lance frappe le bouclier d'Hannibal, qui tue en retour le cheval de Massinissa. Celui-ci, raconte alors Appien, « *s'élançait à pied vers Hannibal, arrache un des javelots qu'il a reçus sur son bouclier en peau d'éléphant et le lance.* » Un cavalier s'interpose. Il meurt à la place d'Hannibal. Massinissa ramasse un autre javelot mais, blessé au bras, il doit être évacué. Pourtant, les Carthaginois reculent et Hannibal doit bientôt s'enfuir pour annoncer la nouvelle au Grand Conseil de Carthage. « *Nous n'avons pas perdu une bataille, explique-t-il, nous avons perdu la guerre.* » De fait, à Zama, 20 000 Libo-Puniques et alliés sont tombés. Dix à quinze mille autres sont faits prisonniers. Carthage n'a plus d'armée. Les Romains, eux, reconnaîtront moins de 2 500 morts... Carthage doit se soumettre. La paix est signée aussitôt. Les Puniques se voient imposer une énorme rançon de 10 000 talents d'argent, à verser sur cinquante ans. Leur territoire est réduit à la ville de Carthage et aux quelques cités qui l'entourent. Quant à leur flotte, orgueil de cette nation de marins, elle est réduite à... dix navires. Et, sous les yeux de la population, Scipion fait conduire au large et incendier les 500 bateaux de la flotte. En

sus de cette humiliation, il impose à Carthage l'accord de Rome pour toute action militaire, même pour défendre son territoire. Pourtant, malgré ces conditions draconiennes, Carthage va se relever. Et au bout de dix années, elle tournera la page en versant d'un

Scipion use de la même tactique de l'enveloppement qu'Hannibal avait initiée à Cannes.

coup le solde de la rançon romaine. Cette prospérité retrouvée inquiétera Rome. Caton, à la tribune, terminera chacun de ses discours, quel qu'en soit le sujet, par son « *Delenda est Cartago* » : il faut détruire Carthage !

Les Romains trouveront bientôt un prétexte pour déclencher la troisième guerre punique. Les Numides de Massinissa multiplient les razzias et les annexions sur le territoire de Carthage. Or, malgré les ambassades des Carthaginois, les Romains tardent à leur accorder le droit d'intervenir pour se défendre. Et Carthage est contrainte de rompre son traité en 146. Mais entre-temps, Rome est devenue une superpuissance. Elle assiège Carthage, qui tombe très vite. Cette fois-ci, définitivement. La ville est rasée. La légende dit même — mais c'est faux — que les Romains répandent du sel sur le sol pour le rendre stérile. Avec sa victoire de Zama, rappelle l'historien Jean Favier, « *Scipion l'Africain a fait de la Méditerranée occidentale un lac romain* ». La *pax romana* peut désormais s'étendre vers l'Orient et la Grèce. ■

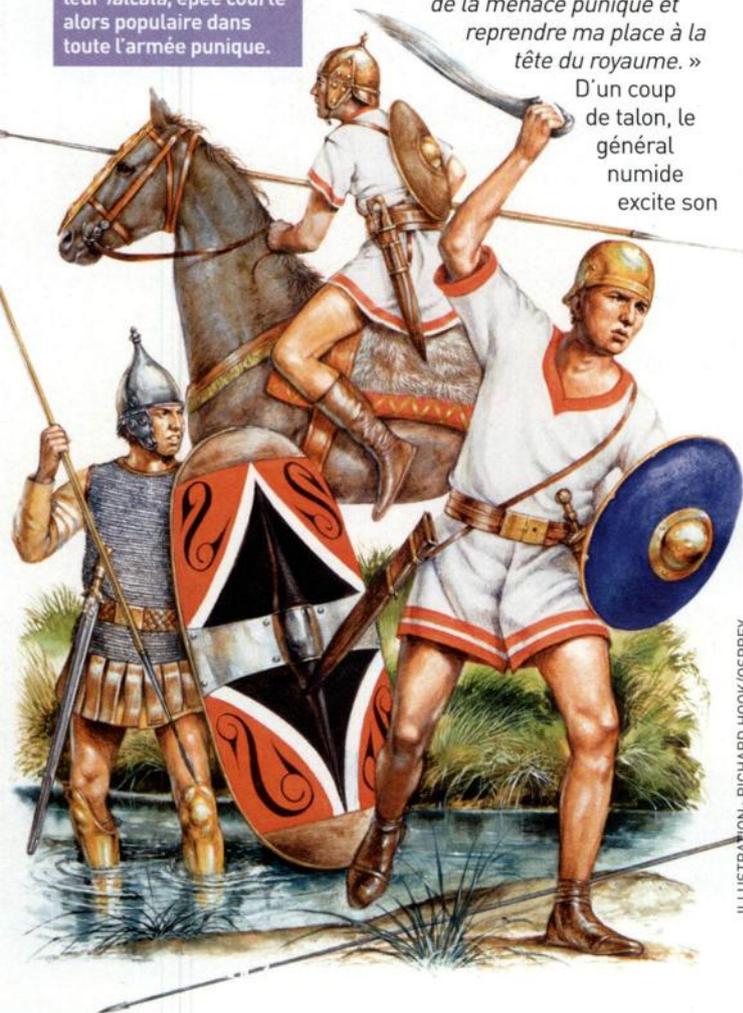
Pour en savoir +

À lire • *Hannibal*, Nic Fields, Osprey, 2011.
• *Histoire militaire des guerres puniques*, Yann Le Bohec, Éditions du Rocher, 1995.
Internet • Les textes des auteurs antiques : Silius Italicus et Polybe sur remacle.org, Tite-Live sur bcs.fltr.ucl.ac.be/

Les éléphants : des poids lourds au maniement délicat

Le monde méditerranéen découvre avec étonnement les éléphants (d'Asie) dans l'armée perse qu'affronte Alexandre à Gaugamèles (-331), puis dans les rangs indiens de Porus à l'Hydaspes (-326). Ils effraient les chevaux grecs, mais les fantassins en viennent à bout en tuant les cornacs. Les successeurs séleucides d'Alexandre y auront largement recours : Séleucos 1^{er} en aligne 400 à Ipsos (-301) ! En -217, à Raphia, a lieu la première confrontation entre éléphants d'Asie (102 bêtes) et d'Afrique (73 bêtes). Les seconds appartiennent à l'espèce de savane, aujourd'hui éteinte et plus petite (2,5 m contre 3 m), et sont mis en déroute. Les Carthaginois s'y intéressent après Héraclée (-280), où Pyrrhus et ses 20 éléphants écrasent les Romains. D'abord terrorisés, ces derniers trouvent des parades : éventration, attaque des pattes à la hache, élimination du cornac ou, comme à Zama, ouverture des rangs. Trop dur à manier, le pachyderme disparaîtra des champs de bataille.

ILLUSTRATION : RICHARD HOOK/OSPREY



lui crie-t-il. Une trompe sonne, un étendard se lève, les cornacs piquent le flanc de leurs bêtes qui, gorgées de vin, piétinaient d'excitation. Les éléphants sont suivis de près par la première ligne carthaginoise, qui veut profiter à fond de leur impact. Nonchalants au départ, les pachydermes allongent le pas et, à 200 mètres des lignes ennemies, atteignent leur pleine vitesse, celle d'un cheval au galop : rien ne pourra plus les arrêter. D'habitude, les vélites romains, terrorisés par la charge irrésistible des bêtes, refluent vers leurs lignes. Cette fois-ci, rien. Aucun vélite. Hannibal va vite comprendre pourquoi...

Car tout à coup, le damier romain prend vie. Une partie des cases rejoint celles d'à côté, laissant de grandes trouées au milieu des légions. Au même moment, un grand cri, poussé par des milliers de voix, sort des rangs romains, tandis que les légionnaires frappent leurs boucliers avec leurs pilums. Des buccins se joignent au tintamarre indescriptible qui sort des lignes romaines.

Les éléphants sont pris au dépourvu. Leur ligne flotte, hésite, puis commence, sous les yeux ébahis d'Hannibal, à se briser. Certains pilent net, désarçonnant leur cornac. D'autres pivotent sur leur lancée, pour éviter cette masse devenue menaçante. Quelques-uns, enfin, se jettent dans les trouées qui se sont ouvertes devant eux dans les rangs romains. Ils sont alors assaillis sur leurs flancs, par les vélites, qui entuent un grand nombre. Scipion lui-même, rapporte le Grec Appien, se joint à la curée. Les autres, qui se sont dispersés à droite et à gauche des deux

armées, cherchent à quitter le champ de bataille. L'œil fou, barrissant et piétinant tout ce qu'ils trouvent devant eux, les bêtes redevenues sauvages culbutent alors la vague des fantassins qui les suivent, puis percutent les escadrons masaesyles et carthaginois, dont les chevaux, terrorisés, mordant, ruant et hennissant, échappent alors à tout contrôle.

La scène a été si rapide que les cornacs, qui ont ordre d'enfoncer un clou dans le cerveau de leur bête s'ils en perdent le contrôle, n'ont pas eu le temps d'agir. En moins d'un quart d'heure, la première ligne carthaginoise s'est effondrée, la cavalerie punique a été dispersée. Quant aux fameux éléphants, ils sont définitivement éliminés du champ de bataille !

Acte II : Scipion passe à l'attaque

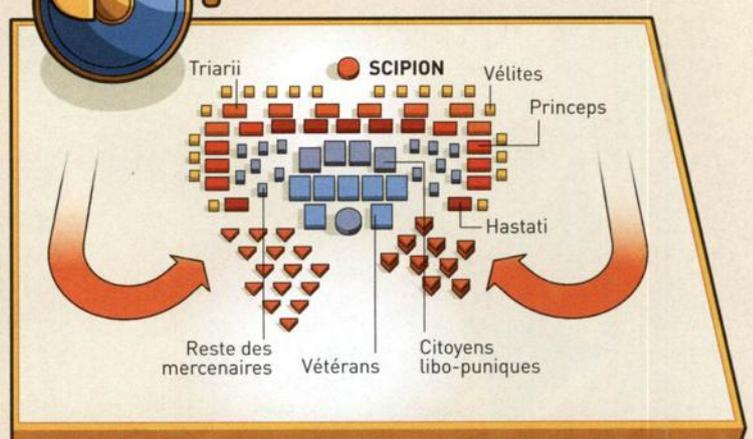
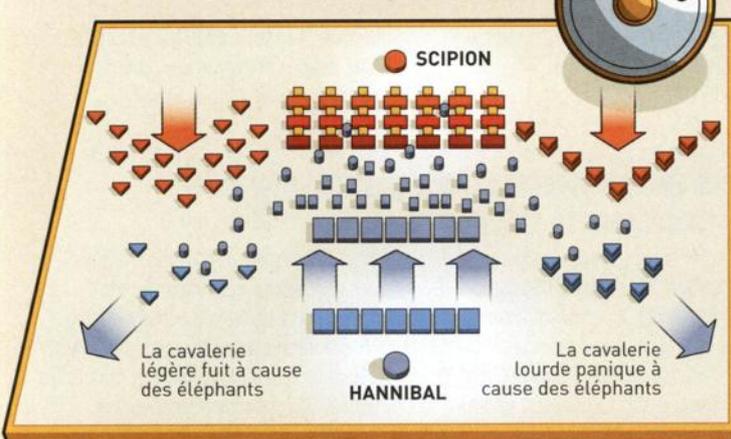
« Mars est avec nous ! Je n'aurais jamais espéré une telle confusion dans leurs rangs. Merci, mes Maîtres, de m'avoir fait étudier Alexandre et la façon dont ses phalanges ont détourné les chars du Perse Darius. Ah ! Je vois que Massinissa et Laelius ont vite réagi : ils ont profité de la confusion pour attaquer la cavalerie carthaginoise. Moi aussi, je vais faire donner mes troupes. Cornicen ! Sonne l'attaque générale ! »

Les légions romaines, qui se sont reformées après le passage des éléphants, commencent alors à avancer. Et tombent sur la première ligne carthaginoise, celle des Ligures et des Ibères, qui reflue bientôt vers la



Pendant la deuxième guerre punique, Rome aligne jusqu'à 25 légions. Chacune comprend 1 200 vélites (à droite, coiffé d'une peau de loup), 300 cavaliers et, surtout, 3 000 fantassins lourds. Parmi ceux-ci, on distingue les 1 200 *hastati* et 1 200 *principes* (soldat du haut) (à gauche), équipés de javalots, et les 600 *triarii* (à gauche), équipés de lances.

deuxième ligne. Mais l'infanterie citoyenne libo-punique est disposée en phalanges. Pas question pour elle d'ouvrir ses rangs pour exposer sa formation. Les mercenaires de la première ligne se retrouvent coincés entre les Romains et leurs propres troupes ! Beaucoup s'échappent sur les ailes, les autres sont massacrés sur place. Jean-Charles de Folard, fameux stratège du XVIII^e siècle, a longuement analysé la bataille et avoue ne pas saisir pourquoi Hannibal n'a pas ouvert ses rangs : « Il aurait dû faire ouvrir en deux la seconde



En criant, frappant leurs boucliers, soufflant dans des trompettes, les Romains stoppent la charge des éléphants, qui s'engouffrent dans les couloirs ou... se retournent contre les Carthaginois. C'est la panique en première ligne et dans les cavaleries punique et masaesyle, attaquées par les cavaliers romains et numides.

Les Romains, ayant défait la première ligne carthaginoise, attaquent le reste de l'armée et l'encerclent. Le coup de grâce est donné par les cavaliers qui viennent harceler les arrières de l'armée punique. Hannibal s'enfuit, laissant derrière lui 20 000 tués et 15 000 prisonniers, contre moins de 2 500 morts côté romain.



Chronologie

- 219:** Hannibal assiège et prend Sagonte, alliée des Romains. Début de la deuxième guerre punique.
- 218-216:** Défaites romaines du Tessin, de la Trébie, du lac Trasimène et de Cannes.
- 215-212:** Guerre de positions en Italie du Sud.
- 212-211:** Les Romains prennent Syracuse, puis Capoue, alliées de Carthage.
- 207:** L'armée d'Hasdrubal, frère d'Hannibal, est anéantie à la bataille du Métaure, en Gaule cisalpine.
- 204:** Scipion débarque en Afrique, s'allie à Massinissa.
- 202:** Bataille de Zama.

Scipion l'Africain (Publius Cornelius Scipio, 235-183) affronte pour la première fois Hannibal à Cannes. Rescapé, il se fait nommer proconsul pour remplacer son oncle et son père, tués au combat en Hispanie. Il redresse la situation, reprend Carthagène et, en 208, bat Hasdrubal. Nommé en Sicile en 204, il passe aussitôt en Afrique.

En dépit de Zama, **Hannibal Barca** (247-183) reste l'un des plus grands stratèges de l'histoire. Eduqué par un précepteur spartiate, il s'inspire de l'exemple grec pour conquérir (et s'allier) le Sud de l'Hispanie. Il envahit l'Italie en 218, multipliant les victoires, mais sans assiéger Rome, pourtant sans défense. Ce répit permet à cette dernière d'organiser la contre-attaque. Après Zama, Hannibal s'exile.

Deux armées. Cent mille hommes, 15 000 chevaux, 80 éléphants. Immobiles, face à face, tendus. Le soleil, qui pointe à l'horizon, scintille sur le bronze des casques et l'acier des piques. Dans les rangs, les soldats ajustent leurs sangles. Quand ils se parlent, à voix basse, de petits nuages se forment devant leur bouche : nous sommes le 19 octobre 202 avant J.-C., l'automne est là, et, dans cette vallée située à cinq jours de marche de Carthage, il ne fait pas plus de deux ou trois degrés à l'aube. Des cavaliers réfrènt leurs montures, attirées par des jeunes pousses que leurs sabots piétinent. Dans quelques heures, des milliers de corps recouvriront cette vallée fertile, et les paysans devront attendre plusieurs mois avant d'y faire une nouvelle récolte...

Rome, qui depuis seize ans enchaînait désastre sur désastre, assène désormais coup sur coup aux Carthaginois. Depuis plus d'un an, déjà, **Scipion** a débarqué en Afrique. Il ravage les campagnes et prend d'assaut les villes qui, comme Utique, sont alliées de Carthage. La grande cité marchande, qui avait perdu toutes ses colonies lors de sa première confrontation avec Rome, quarante ans plus tôt, doit désormais défendre son sol. **Hannibal**, la veille de ce 19 octobre, a bien essayé, lors d'une rencontre secrète avec Scipion, de le convaincre de quitter l'Afrique. Peine perdue : le Romain veut sa victoire. Pour lui en effet, comme pour ses 34 000 légionnaires, la défaite est impossible. Tous les Romains savent, comme l'explique l'historien Tite-Live, qu'ils n'auront « *point d'asile sur cette terre étrangère et inconnue* ». Mais pour les 50 000 soldats d'Hannibal, la victoire est tout aussi nécessaire, car, en cas de défaite, ils n'auront, toujours selon Tite-Live, « *nulle autre perspective qu'une ruine imminente* » de leur capitale, de leurs biens et de leurs familles. Quant aux 4 000 fantassins et 6 000 cavaliers numides de **Massinissa**, ils sont passés dans le camp de Rome et connaissent déjà leur sort en cas de victoire punique... Carthaginois, Romains, Numides. Et oui ! Dans ce duel entre deux empires, il y a non pas deux, mais trois généraux... Ou plutôt trois bêtes féroces : un jeune loup affamé de gloire, Scipion, qui, à 33 ans, n'a pas encore conquis son surnom d'Africain. Un vieux lion de 45 ans, Hannibal, général de génie qui a causé la mort de plus de... 200 000 soldats romains

lors de ses victoires en Espagne et en Italie. Mais il y a aussi un vif renard des sables : Massinissa, roi numide de 36 ans, ancien allié de Carthage.

Il veut prendre la place que son rival **Syphax** lui a ravie. Or, chacun de ces trois adversaires va lancer les dés, exactement dans cet ordre. Nous allons donc voir, à travers les yeux d'Hannibal, Scipion puis Massinissa, comment cette bataille, une des plus étonnantes de l'Antiquité, est devenue une tragédie en trois actes...

Acte I : Hannibal lance ses éléphants

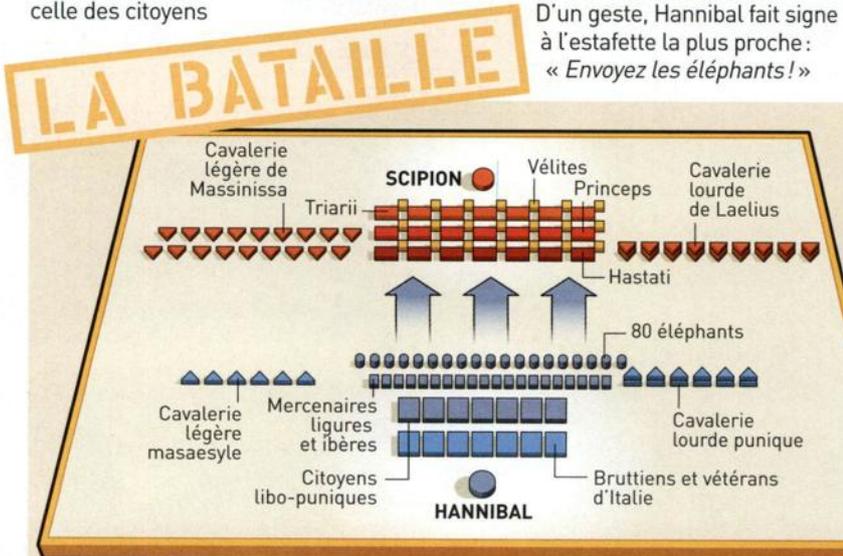
« *Baal, inspire-moi ! Plus que jamais, j'ai besoin de ton aide ! Ce chien de Romain se joue de moi. En ravageant nos campagnes, il me force à livrer bataille sur un terrain que je n'ai pas choisi, avec des éléphants que je n'ai pas eu le temps de faire dresser. Heureusement, leur nombre compensera leur inexpérience.* » Hannibal sait qu'il a pris un risque en changeant la disposition de son armée. Mais celle-ci est astucieuse : ses 80 éléphants, rangés en une ligne formidable, en avant de ses troupes, seront chargés de semer la confusion dans les rangs adverses. Puis sa première ligne, composée de ses fougueux mercenaires ligures et ibères, brisera l'alignement des légions. Elle sera appuyée par la deuxième ligne, celle des citoyens

puniques. La troisième ligne, formée des Bruttians et de ses chers vétérans revenus avec lui d'Italie, n'attaquera que quand les Romains auront déjà

été usés par les deux premières vagues. Quant à sa cavalerie, qui, pour la première fois de sa longue carrière de général, est en infériorité numérique, elle fera de son mieux. L'armée romaine s'est déployée

après lui. Elle a, semble-t-il, adopté un dispositif en damier, qui n'a rien d'inhabituel. Chaque légion s'est fractionnée en cohortes, qui sont autant de cases de l'échiquier. Mais Scipion, remarque bientôt Hannibal, a fait ranger les vélites en cohortes à l'intérieur de son damier alors que, généralement, ils forment un écran devant l'armée. Hannibal ne s'en inquiète pas outre mesure. Ce n'est pas la première fois que ses adversaires adoptent une nouvelle formation : jusqu'alors, aucune n'a fait la différence. Ce qui l'inquiète davantage, c'est leur cavalerie. La masse des chevaux de Massinissa sur la droite romaine semble envelopper celle de ses alliés masaesyles. Et sur la gauche romaine, les troupes de Laelius, ami d'enfance de Scipion, sont bien plus nombreuses que celles de sa cavalerie punique. Tout va donc reposer sur ses 80 éléphants africains, la plus puissante concentration de pachydermes jusqu'alors alignée sur un champ de bataille.

D'un geste, Hannibal fait signe à l'estafette la plus proche : « *Envoyez les éléphants !* »



Avec ses éléphants, Hannibal espère briser la cohésion des légions romaines. Pour les contrer, Scipion a créé des « couloirs » dans lesquels il compte attirer les bêtes, qui traverseront ainsi ses lignes sans les bousculer. Il achève sa tromperie en plaçant ses troupes les légères dans ces couloirs. Autre atout des Romains, une cavalerie deux fois plus nombreuse

et mat

En cette fraîche matinée du 19 octobre -202, dans la vallée fertile de Zama, le général romain va finement jouer sa partie face au grand stratège punique. En moins d'un quart d'heure, le héros de la bataille de Cannes est à son tour encerclé. Rome tient sa revanche.



Les éléphants d'Hannibal sont des bêtes semi-sauvages, car les Carthagoins n'ont pas eu le temps de les dresser. Les pachydermes, paniqués par le vacarme des Romains, vont culbuter la cavalerie punique, déjà en infériorité. À peine commencée, la bataille est déjà perdue pour Hannibal.

Scipion met Hannibal éche

Par Éric Tréguier

Effrayés par les cris, les éléphants refluent. L'arme maîtresse du général punique se retourne contre lui.



NOUVEAU

Abonnez-vous à

SCIENCE & VIE
GUERRES & Histoire

2 ANS | 8 numéros

35€
au lieu de 47,60€*

SEULEMENT

soit **26% d'économie**



HIER, TOUT COMMENCE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie avec votre règlement à : Guerres & Histoire - TSA 10005 - 8, rue François Ory - 92543 Montrouge Cedex

OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne à *Guerres & Histoire* pour 2 ans (8 numéros) pour 35€ seulement au lieu de 47,60€* soit 26% d'économie. [40055]

Je préfère m'abonner pour 1 an (4 numéros) pour 19€ seulement au lieu de 23,60€* soit 20% d'économie. [40048]

> Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse _____ Code postal [] [] [] [] Ville _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Tél [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] E-mail _____

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerres & Histoire* (Groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal
à l'ordre de *Guerres et Histoire*

CB [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Date d'expiration [] [] [] [] Cryptogramme [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Les 3 chiffres au dos de votre CB.

Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2011. Je peux acquérir chacun des numéros de *Guerres et Histoire* au prix de 5,95€ frais de port non inclus.

Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre .